

Lemniscate

— Chéri ! Je viens de perdre les eaux.

— Tu as perdu qu...

Boum.

*

Une journée de plus à espérer la mort. Combien de temps vais-je encore végéter ici, prisonnière de ce corps maintenant inutile ? Je sens que mes forces m'abandonnent, mais la vie, elle, s'accroche. Pourquoi la Faucheuse tarde-t-elle à me prendre, à cueillir l'ombre que je suis devenue ?

— Bonjour Léontine ! C'est l'heure d'se réveiller !

Ah, Samantha ! Mon rayon de soleil, même si elle ne brille pas par son éloquence. Toujours pleine d'entrain et d'humour. J'aimerais me réveiller et ouvrir les yeux, si j'en avais la capacité.

— Vous, vous êtes en train d'penser à des choses pas rigolotes, j'le vois, vous fronchez les sourcils.

Tu devrais enregistrer cette phrase, ma petite, compte tenu du nombre de fois que tu me la rabâches. C'est dorénavant la seule partie de mon être qui daigne bouger, malgré moi le plus souvent.

— J'vous sers quoi ce matin ? Thé, café, croissant, pain au chocolat ? Rien, j'imagine, vous avez tout bouloté cette nuit, comme d'habitude, pouffa la jeune aide-soignante replète.

Elle décrocha la poche de nutrition artificielle vide suspendue en haut du lit.

Voilà pourquoi je t'apprécie : tu me parles, toi, pas comme la plupart de tes collègues. Comme si j'étais encore douée de mouvement et non une masse inerte. Enfin, je me comprends.

— J'finis le tour des p'tits-déj' et j'reviens vous voir, promis.

*

— C'est bien toi ça ! Je perds les eaux et toi connaissance.

— Tu sais à quel point je suis émotif. Ton terme n'est annoncé que dans quatre semaines. Je n'avais pas envisagé que le bébé puisse arriver aussi tôt.

— J'ai le regret de t'informer qu'il ne te reste qu'une poignée d'heures pour te faire à cette idée : nous serons trois la prochaine fois que nous rentrerons.

Si Nathalie savait son mari très sensible et étourdi, il n'en demeurerait pas moins prévoyant. Elle le vit s'affairer quelques instants dans la salle de bains, puis dans leur armoire. Il en ressortit un bagage tout prêt qu'ils s'étaient plu à préparer plusieurs mois auparavant, pour parer au dépourvu le jour J.

— J'ai ajouté deux robes et rassemblé ton nécessaire de toilette dans une trousse. Je repasserai à la maison au besoin pour compléter.

— Tu as pensé à ma brosse à dents ?

— Bien sûr.

— Et au dentifrice ?

Il retourna d'où il venait ; elle sourit, entre moquerie et résignation.

Un dernier coup d'œil sur leur salon et le parc, monté au pied de la cheminée, qui accueillerait bientôt leur enfant, et la main tremblante du futur père ferma la porte d'entrée.

— En voiture, ma chérie, s'efforça-t-il de prononcer.

— As-tu bien pris les clefs ?

Demi-tour de François, soupir de Nathalie.

*

— Vous savez quel jour qu'on est aujourd'hui Léontine ? Le 8 août. Joyeux quatre-vingt-huitième anniversaire ! Vous pensiez que j'avais oublié j'suis sûre !

Oh que non ! Je ne craignais pas que tu oublies. C'est moi qui ai perdu la notion du temps ; quand le noir laisse place au noir, celui-ci se mue en concept très abstrait.

— C'est que ça en fait des huit tout ça !

Si tu savais, ma Samantha, à quel point ce chiffre m'a porté bonheur et aidée mon existence durant ! J'en suis devenue obsédée au fur et à mesure des années. D'aucuns croient aux bienfaits du sept, c'est l'exact contraire pour moi. Je déteste ce qui a trait de près ou de loin à ce nombre depuis le moment où mon premier mari, Thierry, m'a quittée pour une Danièle. Ironie du sort que ma vie me pèse désormais comme si elle était infinie, à l'instar du huit couché.

— Arrêtez d'froncer les sourcils, vous allez encore plus rider. J'aimerais bien vous voir sourire, au moins une fois. Faut sourire l'jour d'son anniversaire. J'sais que manger, c'est pas trop votre truc, mais j'veus ai pris une p'tite douceur au chocolat à la pâtisserie au coin d'la rue. Tout l'monde adore l'chocolat.

Elle sortit une bougie de sa poche et la planta dans l'énorme muffin recouvert de pépites avant de l'allumer.

— Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, Léontine, joyeux anniversaire !

L'aide-soignante glissa avec délicatesse le gâteau sous le nez de la vieille dame dans l'espoir insensé de la voir l'éteindre.

Cette odeur, je peux la sentir... quel doux effluve que ces notes sucrées ! Merci, ma Samantha, pour ce cadeau à ton image, simple et réconfortant.

— J'veus laisse le vœu et j'souffle pour vous. J'me forcerai à tout manger, bien parce que c'est vous, gloussa-t-elle avant d'engloutir une première bouchée.

Je souhaiterais juste que la vie m'autorise à partir.

— Il va p't-être vous visiter votre fils aujourd'hui. Ça fait un p'tit moment qu'on l'a pas vu. Il vient d'moins en moins souvent j'ai l'impression. J'pense pas que j'aurai d'enfants moi, trop d'soucis et d'ingratitude.

Des soucis, oui. De l'ingratitude, je ne sais pas. Même si le temps est devenu plus abstrait, il me semble ne pas l'avoir écouté depuis plusieurs jours. Enfin, je me comprends. Ce ne sont pas les mots qui meublent ses rares apparitions à mes côtés, ce qui s'entend. Elle rit en son for intérieur. Il n'a jamais été un grand bavard. Qui désirerait parler dans le vide ? Il s'en accommodait au début, puis de moins en moins.

— J'voulais pas vous faire d'la peine, j'vous vois froncer les sourcils.

Tu ne me blesses pas du tout, c'est ainsi. Il se révéla d'ailleurs plutôt volubile lors de sa dernière visite. Le stress, sûrement, l'angoisse le gagnant à la moindre contrariété depuis sa plus tendre enfance. Lui qui déteste le changement doit penser à autre chose en ce moment, à l'approche de septembre et sa rentrée, entre autres. Plus de vingt ans à enseigner aux classes élémentaires et son directeur a décidé du jour au lendemain qu'il aurait en charge des cours moyens. Il tournait en rond sur ce sujet.

— J'file Léontine, faut que j'débarrasse les plateaux du déjeuner. Estelle, la nouvelle infirmière, n'est pas commode. J'parie que vous ne l'apprécierez pas non plus. J'repasserai faire un brin d'ménage et d'causette dans l'après-midi.

E.S.T.E.L.L.E : sept lettres. C'est certain, je ne vais pas l'aimer.

*

— Ces bips-bips autour de toi ne t'oppressent pas ?
— J'avoue que, là, je suis davantage concentrée sur mon utérus qui essaye de sortir de mon corps toutes les deux minutes que sur ces fichus appareils.
— Je dois m'aérer un moment, j'étouffe.
— C'est ça, va prendre un peu l'air – et ton mal en patience.

Une sage-femme passa sa tête par la porte du box d'accouchement pour venir examiner Nathalie au moment où son mari s'apprêtait à quitter la salle.

— C'est votre papa qui vous accompagne ? Toujours beaucoup d'émotion pour les futurs grands-parents.

Rire crispé de sa patiente.

— Non, c'est mon conjoint. Une dizaine d'années nous séparent, mais son style suranné souligne cet écart.

— Ne partez pas trop loin, votre femme arrive bientôt à dilatation complète, les choses sérieuses commencent, répondit-elle sans manifester la moindre gêne.

François pâlit et eut juste le temps de s'effondrer sur une chaise.

— C'est la première fois qu'un mari ne se sent pas bien à ce moment-là. Pendant la péridurale ou au moment de la naissance, je ne les compte plus. Mais là, vous avez décroché le gros lot, madame !

Soupir, suivi d'une nouvelle contraction.

*

— Enfin ! un peu d'temps pour rester avec vous. C'est calme l'été, une bonne partie des patients partent dans leur famille. Ceux qui peuvent j'veux dire, se ravisa-t-elle.

Pas les plantes vertes, j'ai bien compris Samantha.

— J’veais en profiter pour faire du ménage, enchaîna-t-elle pour aborder un autre sujet. Elle s’approcha de l’unique commode de la pièce sur laquelle étaient posés des cadres.

— C’est votre mari sur la photo ? Beau gosse ! Et c’est votre fils, j’imagine, entre vous deux avec l’béret ? Il a bien un peu changé. Pas mal non plus notre Léontine. Vous aviez quoi ? La grosse quarantaine ?

C’est sûr qu’il a changé ! Je me rappelle très nettement ce portrait dont tu parles. C’était pour ses six ans, il en compte quarante de plus aujourd’hui. On avait décidé d’aller chez le photographe immortaliser le moment, avec cet enfant qui a tellement tardé à venir. Jusqu’à ce 8 juin, notre quatrième anniversaire de mariage avec Bertrand. Bertrand, l’homme de ma vie.

Elle sentit des palpitations dans sa poitrine et son âme soupirer.

Mon cœur s’est brisé peu de temps avant mon corps. Ce n’est pas pour rien que j’ai fait cet AVC deux semaines seulement après sa mort. Enfin, je me comprends.

— Je n’vois pas d’photos de vos p’tits-enfants. Y en a peut-être pas, remarquez. J’ai jamais vu votre fils avec des marmots.

Tu touches où ça fait mal ma petite. J’aurais tellement aimé être grand-mère, pouponner de nouveau, profiter de l’innocence d’un bébé sans avoir à me soucier de son éducation. Mais le sort en a décidé autrement.

— Fronce pas les sourcils ! J’arrête d’vous parler d’votre famille. Vous savez quoi, j’ai un *date* avec un nouveau mec ce soir. Mickaël, qu’il s’appelle, je l’ai trouvé sur Tinder.

Qu’est-ce encore que cette chose ? Assurément pas le nom d’un bal musette comme celui où j’ai rencontré mon Bertrand. Le coma a parfois du bon de nous laisser dans l’ignorance de la déchéance à petit feu de notre société et de la décadence de sa jeunesse.

Samantha s’assit sur le lit de Léontine.

— Il est influenceur, il crée des contenus en rapport avec le football.

Elle continua à vanter les mérites illusoire de son rendez-vous à venir tandis qu’elle massait avec affection les mains de la vieille dame.

Influenceur, des contenus, mais de quoi me parles-tu ? Ce garçon ressemble beaucoup à tous les précédents. Et j’ai bien peur de t’entendre t’épancher sur mon épaule dans quelques semaines – si ce n’est avant – quand il t’aura quittée comme les autres.

— Le temps passe si vite à papoter avec vous. Bientôt 18 h 30, c’est l’heure d’servir l’dîner aux résidents. Estelle va v’nir vous brancher votre poche pour la nuit.

Que le temps s’éternise. Enfin, je me comprends.

Léontine fronça les sourcils.

*

François tenait la main de Nathalie pendant qu’elle se concentrait sur sa respiration pour soulager les contractions. Nathalie tenait la main de François pendant qu’il se concentrait sur sa respiration pour ne pas défaillir.

La sage-femme lui intima une dernière fois de pousser, puis ce fut la délivrance. Des pleurs angéliques brisèrent le lourd silence qui s'était installé les minutes précédentes, et l'euphorie prit le dessus.

Il fondit en larmes, elle sourit en enlaçant le bébé que l'accoucheuse lui tendait sous un déluge de paroles.

— Bienvenue Ombeline ! Tu es née à 20 h. Tu pèses trois kilos et mesures 48 centimètres. Félicitations aux heureux parents qui ont démontré beaucoup de courage, surtout ton papa.

Ce dernier n'entendit même pas le sarcasme ni ne remarqua le clin d'œil qui l'accompagnait. Il s'empressa d'embrasser femme et enfant, non sans les humidifier au passage.

— Je dois prévenir maman tout de suite, lâcha François entre deux sanglots avant de sortir de la chambre.

*

— Léontine, Léontine ! J'raccroche à l'instant d'avec votre fils. Il vient d'vous faire l'plus beau cadeau que vous pouviez espérer pour votre anniversaire. Vous êtes grand-mère d'une petite Ombeline, née à huit heures du soir tout pile, il y a quelques minutes. L'même jour que vous, c'est rigolo ! Oh là là ! Il s'fait d'jà 20 h 08, mon service est fini, faudrait pas que j'sois en retard pour mon rencard avec Mickaël !

Elle déposa un baiser sur la joue de sa pensionnaire, murmura un ultime « joyeux anniversaire » à son oreille et sortit.

O.M.B.E.L.I.N.E, quel joli prénom !

Et Léontine expira. Elle souriait.

La vingtième heure.

Sur les hauteurs de l'Olympe, là où les nuées ne sont que pensées en mouvement, le dieu Horaïos (ὥραιος), maître du temps fluide et des secondes volées, arpentait les marches d'un amphithéâtre taillé dans la lumière. Ses pas ne faisaient pas de bruit, mais le temps s'inclinait sur son passage.

Il tenait dans la paume de sa main un éclat doré : une goutte d'heure, dense comme un cœur battant. Autour de lui, les Horai — les Heures — chantaient le passage des saisons.

– Ce n'est pas une heure ordinaire, murmura-t-il. C'est celle qu'ils ne pourront jamais mériter.

Mais Mnémé (Μνήμη) était là, en retrait. Elle se tenait droite, les bras croisés, ses yeux profonds scrutant l'éclat.

– Ils ne la méritent peut-être pas, dit-elle. Mais certains en ont besoin.

Et Chronos (Χρόνος), surgissant de l'ombre du ciel, fit trembler la lumière :

– Assez. Ce fragment n'est pas pour les mortels. Nous avons forgé les heures pour qu'elles se succèdent, pas pour qu'elles s'attardent. Ce que tu veux offrir, Mnémé, c'est une fracture dans le temps. Moi Chronos, le Titan du temps linéaire, je ne l'accorderai jamais à un humain.

– Non, souffla-t-elle, ce n'est pas une fracture. C'est un interstice. Une heure oubliée entre la dix-neuvième et la vingt-et-unième. Une faille où l'on peut choisir.

Alors Mnémé, muse de la mémoire, déroba la montre interdite. Elle l'enveloppa de silence, la grava d'un sceau ancien, et l'envoya chez un homme qui n'avait plus de battement en lui.

Augustin Delcroix, ancien horloger de Paris, ignorait tout de ces lois divines. Depuis vingt ans, il avait cessé de "fabriquer le temps", comme il aimait le dire avec une ironie fatiguée. Il vivait seul, entouré d'horloges sans aiguilles, dans un appartement où la poussière pesait plus lourd que les heures. Son fils, Théo, ne lui écrivait plus.

Il se souvenait d'un jour d'hiver, Théo assis sur l'établi, les pieds battant l'air. Il avait six ans. — Pourquoi tu fabriques des montres, papa ? — Pour que les gens ne perdent pas leur temps. — Et toi, tu le perds ? Augustin n'avait pas su répondre. Il n'avait jamais repris la conversation. Quelques années plus tard, Théo avait cessé de venir. L'amour, la famille, les engagements : tout s'était figé.

Cela faisait longtemps qu'Augustin n'attendait plus rien. Ni lettre, ni visite.

L'hiver s'était installé dans ses murs, froid sans givre, silence sans repos. Il se levait chaque jour à la même heure, par habitude plus que par nécessité. Ses horloges — toutes sans aiguilles — ponctuaient les murs d'un murmure absent.

Ce matin-là, pourtant, quelque chose changea.

Il entendit un cliquetis discret, comme un métal effleurant la pierre. Il ouvrit la porte sans trop y croire. Sur le seuil, une boîte. Petite, en onyx noir, parfaitement polie. Sans nom. Sans timbre. Sans trace.

Il la ramassa comme on soulève une offrande. Elle était tiède, comme si elle avait été tenue entre deux mains invisibles. Il l'ouvrit.

À l'intérieur : une montre à gousset. Parfaite. Silencieuse. Vivante.

Elle semblait respirer.

Sur le couvercle, gravé en creux, un œil ouvert. L'œil de Kairos (Καιρός), le dieu de l'instant propice.

Et sous l'œil, une phrase, fine comme une cicatrice :

Pour la vingtième heure.

Il n'avait jamais vu pareil mécanisme. Le métal semblait issu d'une époque qui n'avait jamais existé. Il remonta le ressort, une première fois. Un tic délicat résonna dans l'appartement. Il resta figé.

Et pourtant, chaque soir, à 19h59, l'aiguille s'arrêtait. Net. Sans dérive. Sans erreur.

Il recommença. Dix fois. Vingt fois. L'aiguille s'arrêtait toujours à la même heure.

Augustin en vint à attendre ce moment comme on attend l'inexplicable.

Une heure qu'on lui refusait. Une porte close au cœur du temps.

Il nota sur un carnet : « *Entre 19h59 et 20h00, il manque une minute. Elle n'existe sur aucune horloge. Elle n'appartient à personne. Et pourtant... je la sens.* »

Les nuits suivantes, d'étranges songes glissèrent entre les plis de son sommeil.

Il ne rêvait plus depuis longtemps. Ses nuits étaient vides. Mais depuis l'arrivée de la montre, quelque chose s'était rouvert.

La première nuit, Céline apparut.

Elle était debout dans un jardin qu'il ne reconnaissait pas, mais qu'il savait avoir aimé. Sa robe flottait doucement, comme si l'air avait pris la densité de l'eau. Elle tenait la montre entre ses mains fines.

— Tu penses que tu m'as éloignée, murmura-t-elle. Mais en vérité... tu ne m'as pas repoussée. Tu t'es absenté de toi. Et c'est ça qui m'a effacée.

Il voulut répondre. Mais sa gorge restait sèche.

Une cloche, lointaine, résonna.

Vingt coups. Lents. Solennels.

Puis Luc, son frère noyé, surgit d'un rivage brumeux.

Il était ruisselant. Ses vêtements mouillés lui collaient à la peau. Son visage portait l'ombre des absents.

— Ne te sens pas coupable, tu n'étais pas en retard, souffla-t-il en s'approchant. Tu avais juste peur... peur de revenir.

Puis il disparut, avalé par l'eau noire.

De nouveau, les vingt coups. Un rythme ancien, comme un battement oublié.

Enfin, Théo.

L'enfant silencieux devenu homme. Il était assis sur l'établi, ses jambes se balançant doucement, comme autrefois. Mais ses yeux étaient ceux d'un adulte. Dans sa main, une lettre. Fermée. Froissée.

Il ne parlait pas. Il regardait. Et ce regard disait tout ce qu'Augustin n'avait pas su dire.

Après chaque songe, les vingt coups revenaient. Comme un rappel.

Puis un silence immense. Un silence qui ne demandait pas d'explication. Un silence qui voulait qu'on se souvienne.

Sur l'Olympe, Horaïos observait. Mnémé s'approcha. Elle n'était ni déesse, ni simple muse : elle était ce que l'on garde au fond de soi quand tout semble oublié.

— Il est presque prêt, souffla-t-il.

Chronos, l'éternel, se tenait non loin. Ses mains, usées par le frottement des siècles, serraient la pierre. Il griffait le marbre, là où jadis s'inscrivait la ligne droite des heures immuables.

— Tu joues avec le feu, Mnémé, gronda-t-il.

— La vingtième heure n'est pas un jeu, répondit-elle. C'est un passage. Un dernier seuil.

Chronos haussa la voix, d'un ton qui faisait trembler les constellations.

— Ces mortels... Ils dilapident, ils abîment. Ils pleurent le temps qu'ils ont eux-mêmes laissé fuir. Et tu voudrais leur offrir ce que même les dieux n'ont pas toujours mérité ?

Il se détourna, la gorge serrée d'un sentiment rare chez les immortels : la jalousie. Ce que les hommes ressentaient dans leurs secondes fragiles, il ne le vivait jamais dans l'éternité. Le regret, l'élan, la perte — cela lui échappait.

— Pourquoi leur donner ce que nous avons dû sculpter dans la roche de l'éternité ? Ils brûlent... et vous appelez cela lumière ?

Horaïos s'avança, son regard fluide comme l'eau des sources anciennes.

— C'est parce qu'ils brûlent qu'ils deviennent braise. Et dans cette braise, il reste parfois une étincelle de mémoire.

Mnémé posa sa main sur le bras de Chronos.

— Ne leur accorde pas l'éternité. Donne-leur juste une heure. Une seule. Et vois ce qu'ils en font.

Chronos resta muet. Il regardait Augustin, là-bas, minuscule silhouette sur le fil du temps.

Puis, à contrecœur, il s'effaça dans l'ombre. Il ne consentait pas. Mais il ne s'opposait plus.

Horaïos inclina la tête vers Mnémé.

— Alors il est temps. Je vais ouvrir le passage.

Ce soir-là, Augustin retenait son souffle.

Il venait encore d'échouer. À 19h59, l'aiguille s'était figée une fois de plus, comme si elle redoutait elle-même d'oser franchir le seuil interdit. Il resta là, penché sur la montre, les doigts immobiles, le cœur creux.

Autour de lui, l'atelier s'assombrissait. Le tic-tac des montres silencieuses, cette absence assourdissante, emplissait la pièce d'un vide ancien.

Puis, alors qu'il ne bougeait plus, quelque chose glissa dans l'air. Une vibration imperceptible, comme un soupir retenu depuis trop longtemps.

D'abord, une odeur. Cire chaude, bois ancien, herbe écrasée. Puis la lumière vacilla, le plafonnier trembla... et une clarté douce s'installa, comme si le jour tombant passait par une fenêtre oubliée.

Sous ses pieds, le parquet devint marbre veiné. Les murs s'emplirent de fresques : un homme tendant une lettre à un enfant, une montre éclatée, un sablier renversé.

Au centre de la pièce, un sablier immense battait comme un cœur. Les grains de sable y tombaient à l'envers, remontant le cours du temps.

Augustin recula d'un pas. Il voulut parler, mais sa gorge était nouée.

Alors, une voix descendit de la lumière. Une voix calme, grave, ancienne. Ni menaçante ni douce,

mais inévitable.

— Tu peux réparer une seule chose. Une seule.

Le silence se fit, mais quelque chose bougea derrière lui.

Des pas. Lents. Pesants.

Il se retourna.

Une autre silhouette venait d'apparaître. Une seconde voix s'éleva, semblable à un écho brisé.

— Mais tu peux aussi revenir. Juste un instant. Une minute pour dire ce que tu n'as jamais dit. Une minute pour l'embrasser. Pour empêcher la chute. Pour changer la fin.

C'était sa propre voix. Plus jeune. Plus pleine. Celle d'un homme qui n'avait pas encore abdiqué.

Et devant lui, une scène : Céline, encore là. Le jour de leur dernière dispute.

Il la vit sortir. Il aurait pu la retenir. Il aurait suffi d'un mot.

La tentation fut violente. Il fit un pas. Mais une main invisible le retint. Une brume se levait. Une autre fresque apparut : Théo, sur le pas d'une porte, adolescent, regard blessé, tenant une lettre qu'il n'avait jamais envoyée.

Et la voix ancienne murmurait de nouveau :

— Tu peux recoller les morceaux. Ou transmettre un éclat.

Il ferma les yeux. Les images battaient contre ses paupières.

Il trembla. Longtemps.

Puis il rouvrit les yeux. Et comprit.

Ce n'était pas le passé qu'il voulait reprendre. C'était le lien qu'il voulait laisser.

Il ne voulait pas revenir. Il voulait donner. Faire passer.

Alors, il s'assit à son bureau. Ses doigts tremblaient légèrement. Il tira une feuille de papier vergé, ancienne, couleur ivoire. Il choisit un stylo-plume, celui qu'il n'avait plus utilisé depuis des années. Et il écrivit.

Les mots venaient sans fard, comme des gouttes de pluie sur une vitre.

Mon fils, Je me suis souvent demandé si j'avais gâché le temps... ou si je l'avais simplement laissé passer. J'ai manqué tant d'heures humaines. Par maladresse. Par fierté. Par fatigue. Mais il m'en reste une. Une que les dieux m'ont confiée. Une heure hors du temps. Une heure que tu peux choisir de vivre ou non. Elle ne se lit sur aucune horloge. Elle est la vingtième. Une heure pour relier ce que j'ai brisé. Si tu la remontes, le temps pourra recommencer autrement. Non pour revivre. Mais pour transmettre. Je me souviens de ton rire entre les engrenages. De tes questions. De ton regard. Je ne t'ai pas répondu à temps. Alors je te laisse cette montre. Et cette heure.

Ton père, Augustin.

Alors qu'il écrivait, une silhouette s'approcha dans son dos. Mnémé, aux cheveux d'encre et aux yeux de nuit, pencha à peine la tête. Elle ne touchait rien. Mais la plume semblait portée par une main invisible. Une chaleur douce montait le long de son bras.

Augustin ne se retourna pas. Il savait que Mnémé ne venait pas pour être vue, mais pour que la mémoire circule, et quand il signa ses initiales en bas de la lettre, le sablier cessa de battre.

Le lendemain matin, sous une lumière d'hiver, Théo trouva le colis dans sa boîte aux lettres. Il

revenait du travail, casque audio sur les oreilles, notifications encore allumées sur son téléphone. Il s'apprêtait à ignorer, comme toujours, les objets qui ne clignotent pas. Mais il la vit.

Petite boîte noire. Posée là comme une anomalie. Pas de nom. Pas de message. Juste une matière dense, lisse, presque étrange.

Il la prit dans sa main. Lourde. Froide.

Il monta les escaliers sans accélérer. Une sorte d'appréhension muette ralentissait ses gestes. Arrivé chez lui, il posa son sac, retira ses écouteurs. Le silence, soudain, semblait plus épais.

Sur la table, la boîte. Il hésita une seconde. Puis l'ouvrit.

À l'intérieur, une montre à gousset, fine, ciselée, presque vivante. Elle brillait d'un éclat ancien. Sur le cadran figé : 20h00. Et gravées à l'arrière, deux initiales : A.D.

Sous la montre, soigneusement pliée, une lettre. Du papier ancien.

L'enveloppe, ivoire et épaisse, portait en relief un symbole discret : *l'œil ouvert* — le même que sur la montre. Comme si le temps, cette fois, voulait être vu. L'encre bleue avait à peine bavé, comme si les mots eux-mêmes avaient retenu leur souffle. Théo déplia lentement la feuille et la lut .

Il resta immobile un moment, puis ses doigts frôlèrent la montre, hésitants, comme on caresse un souvenir dont on ne sait plus s'il nous appartient.

Un vertige très doux le saisit, comme si l'air autour de lui était devenu plus dense. Il ne sut pas tout de suite ce qu'il ressentait. De la peine, oui. Mais surtout un battement ancien, un appel qu'il n'avait pas su entendre plus tôt.

Il se souvint d'un atelier aux odeurs d'huile et de bois, d'un homme penché sur des engrenages, d'un père qui parlait peu, mais qui écoutait avec les mains.

Il sentit son souffle se suspendre.

Puis, très doucement, il murmura :

— Une heure volée aux dieux... Ou offerte par eux.

Il prit la clef. Tourna. Un clic sec, clair, presque solennel.

À cet instant, Sur les hauteurs de l'Olympe, là où les nuées ne sont que pensées en mouvement, le dieu Horaïos ferma les yeux, paisible. Chronos ne dit rien. Il avait perdu. Mais il comprenait, à présent. Mnémé sourit.

Et quelque part, entre la dix-neuvième et la vingt-et-unième heure, le cœur du temps recommença à battre.

**À la vingtième heure, entre le bruit du monde
et le murmure du cœur, rue du Marais**

CLANK-BANG ! Nabil entend la porte de la chambre d'hôpital se refermer. L'onomatopée s'impose à lui avec force, comme dans une planche de Gotham City. Son grand frère Fouad le laisse seul avec leur père, Ahmed, dans cette pièce où flotte l'odeur de la mort. Gros plan sur l'horloge au-dessus de la porte. Il est 19 h 38. Nabil fait glisser la figurine de Batman sur le rebord de la fenêtre — *zwiiit* — puis la retourne dans sa main — *frouch*. *Tic*, la cape en plastique usée lâche ! Il la reclipse au cou de Batman. La statuette rebondit sur la table de nuit et saute par-dessus la bombe artisanale posée par le méchant Rachidator, un assemblage de blocs Lego rouges et de fils électriques volés dans la boîte à outils d'Ahmed. Nabil y a attaché la princesse Leia avec de l'adhésif de couleur, également chipé dans les affaires de son père.

Plus que vingt-deux minutes avant l'explosion.

Tic, tac, tic, tac, fait Nabil avec sa bouche, en agitant le superhéros de plastique. Ses doigts tremblent un peu — l'émotion du jeu, ou autre chose de plus lourd, difficile à dire. Il a un regard pour le siège que Fouad vient de quitter et reprend le fil de son histoire. À voix basse, pour ne pas réveiller le vieil Ahmed qui dort dans ce lit médicalisé qu'il n'a quitté que pour des analyses depuis son arrivée aux urgences.

La bruine frappe le visage de Fouad dès qu'il met le pied dans la rue du Marais. L'odeur de désinfectant se dissipe aussitôt.

Il remonte le zip de son hoodie gris. Jack & Jones. Capuche large, doublure polaire. Celui qui gratte un peu au niveau du cou.

Il enjambe sans un mot un gars qui cuve devant l'entrée. Odeur de Cara Pils tiède et d'urine. Total loser.

À gauche, la vitrine éteinte du Snack Marais Express, où un néon rose grésille au-dessus d'un autocollant *Free Palestine* à moitié arraché. Frites mollassonnes,

Panini merguez à 3,50 €, Capri-Sun inclus. Enfin, ces prix-là, c'était à l'époque où Fouad avait tenté Sciences éco aux Facultés Saint-Louis. Ça date d'il y a quelques années déjà...

À droite, l'épicerie de nuit Night&Food, cartons de Red Bull en pyramide sur un présentoir branlant. Un type louche encapuchonné darde ses yeux sur les Nike Air Max 95 de Fouad comme s'il allait les revendre. Fils de, approche seulement et tu verras.

À cause de ce connard, Fouad trébuche sur un pavé et manque de s'étaler dans les poubelles pendant que le mec continue de mater. Trop la honte.

Ironie : il a failli se viander face à la pharmacie, croix verte digitale, heure affichée toujours en avance de trois minutes.

Fouad contemple son reflet dans la vitre. Casquette New Era, hoodie gris, jogpant noir. Sac à dos Eastpak usé, patch cousu *Kill Your Idols* (offert par son petit frère Nabil). Il serre les dents, hanté par le souffle haletant de son père mourant, pendant que son regard glisse vers les fenêtres du haut, qui abritent un cabinet d'avocats. Des ombres en costard encore au boulot à 19 h 41.

Aucun d'entre eux ne lui renvoie son regard.

Nabil lève les yeux de la bombe que Batman n'a toujours pas réussi à désamorcer. Plus que treize minutes. Il aperçoit à travers la fenêtre une cycliste qui dérape sur les pavés mouillés. Ses pneus font *squizzzz*.

Squiz... C'est comme ça que leur mère appelait Fouad quand il était petit, de sa voix douce et chantante, aujourd'hui si lointaine. Fouad était moins grand que leur princesse de sœur, Leila, et un peu gros. Aujourd'hui, il est grand et sec. C'est très utile pour son MMA qui lui permet d'évacuer toute sa rage comme un super héros le soir, quand il referme le volet de sa poissonnerie après une dure journée.

Les semelles de Fouad frottent contre les pavés.

Pas de *Wooosh* ni de *Broumpf* comme dans les comics et les BD à la con de son frère Nabil. Non, juste un son mat : celui de sa solitude qui avance sous la pluie.

Une porte claque derrière lui. Encore une vieille flippée. Une qui, quand elle voit passer un Arabe, ferme tout à triple tour.

Il le pense qu'à moitié. En vrai, il sait bien que c'est pas ça. Ce son-là, la porte qui claque, ça parle d'autre chose. D'une vie qui se referme. Trop étroite, trop serrée.

Une ambulance déboule dans la rue. Sirène pleine gorge, cri métallique qui vrille et avale tout sur son passage.

Il ferme les yeux, appuie les mains sur ses oreilles. Leur père à terre. Leila qui crie. La voisine qui panique. L'oncle Rachid qui sort en claquant la porte, poings serrés. Nabil qui pleure. Même pas discret, le Nabil. À treize ans, son frère joue toujours avec ses figurines !

Petite tafiole de geek.

La phrase traîne dans la tête de Fouad avec un goût de vieux chewing-gum qui colle, quand une paire de jambes sort des Facultés Saint-Louis. Longue. Blonde. Jupe noire, Doc Martens, sac à dos Fjällräven vert mousse.

Leila qui retire son alliance, qui la pose sur la table de la cuisine en pleurant : *C'est fini avec Robbe.*

Le vieil Ahmed qui gronde :

Les blancs ne comprennent pas notre famille, mon fils. Regarde ta sœur. Regarde comme elle souffre.

Leila qui secoue la tête :

C'est juste que ça n'allait plus avec Robbe, papa. Rien à voir avec le fait qu'il n'est pas musulman.

Et de glisser à Fouad :

Papa n'est plus le même depuis qu'oncle Rachid est à Bruxelles.

Papa qui baisse les yeux, qui ne la contredit pas.

Il est 19 h 49 quand Fouad tourne dans la rue des Sables.

Sabrina.

Son coude.

Cette façon dont il imagine qu'elle a de le poser sur la table. Nonchalante, sûre d'elle.

Fouad se prend encore un pavé. Putain de travaux !

Il traverse à la hauteur du Centre belge de la Bande Dessinée, rue des Sables.

Avec Nabil, ils étaient présents à l'inauguration du musée. Entrées gratuites grâce à papa, qui avait travaillé sur le chantier.

Il glisse une main sous son t-shirt Gaston Lagaffe, version craquelée à force de lavages à 90 degrés après le décès de leur mère. Il s'est dit que Sab apprécierait ce genre de détail sur un grand gars comme lui.

Dur dehors, tout doux dedans.

Il sourit. Nabil, lui, aurait carrément rigolé :

Fouad, un Bisounours ?

Nabil et ses super-héros recyclés.

Maintenant, il parle même de devenir flic. Criminologue, qu'il dit.

M'enfin, Nabil. Broumpfff. N'importe quoi.

Le trottoir tourne, Fouad aussi.

Il est à deux pas du Meyboom. Tambours, fanfare, nouvelles vapeurs de bière, mais sans la pisse.

Il y était allé avec Robbe, ce Flamand à la cravate bordeaux qui faisait tourner la tête à sa sœur et lui serrait la main trop fort. Celui qui avait ri :

Fouad Fish ? T'es sérieux ? Tu vas vraiment appeler ta poissonnerie « Foie de fish » ?

Le même Robbe qui s'était exclamé, après trois bières :

Vert et noir pour la devanture ? T'as demandé conseil à un daltonien ou quoi ?

Comment lui expliquer que Karim avait un prix de gros sur la peinture ? Il avait dit oui, même si Robbe n'avait pas tort : vert et noir, ça coupe l'appétit.

Fouad accélère. Tourne à nouveau. Glisse un doigt entre le tissu et son cou parce que ça gratte.

Il lève les yeux. Numéro quarante-trois. La porte est là.

Chtok. Métal sous sa semelle.

Il s'arrête.

Une bourrasque effleure sa nuque. Il inspire un gros coup.

Il tend la main, son doigt plane au-dessus du bouton de la sonnette.

Un doigt qui suspend son envol.

Ils sont bricolés, ces boutons. Un peu penchés.

Il trouve ça beau, Fouad. Ça le rendrait presque tendre.

Tafiole, va !

Il rit. Ça faisait longtemps !

Il colle l'oreille contre le panneau.

Rien. Comme si le rendez-vous n'existait pas encore.

Fouad fouille sa poche à la recherche du papier. En vain.

Pas grave. Il en connaît le contenu par cœur :

Un souffle y chatouille, un baiser y brûle.

Son jogging se tend. Ses lèvres touchent presque la sonnette.

S-A-B-R-I-N-A, qu'il est écrit, en lettres majuscules, à la dymo.

D'autres y ont posé leurs lèvres ou le bout de leurs doigts, surpris par sa tendresse.

Il imagine la vie derrière la porte. Il n'appuie pas encore, ses poumons font des vagues.

Cette phrase dans sa tête, leur jeu érotique à eux deux :

Il n'est ni caché ni exposé, juste là, un secret à peine voilé.

Fouad lève l'index en pensant au coude de Sabrina, vacille.

Il retire son doigt, tout tremblant.

Pas de *clic*, pas de *clac*. Pas de voix à l'interphone, pas de porte qui s'ouvre.

Juste ses pas qui s'éloignent sur les pavés trempés de Bruxelles.

Quand Rachid pénètre dans la chambre d'hôpital d'Ahmed, Nabil se fait tout petit sur sa chaise avec un regard angoissé pour la bombe que Batman, trop occupé à faire des bisous à Robin, n'a pas encore pu désamorcer.

Il est moins une.

— Mon frère ! attaque aussitôt Rachid. J'ai vu Fouad partir en trombe. Encore un rendez-vous avec une petite koufar, j'imagine ?

— Rachid, fais attention à ce que tu dis, le corrige Ahmed, d'une voix pâteuse.

— Quoi ? C'est ça ton éducation ? Ton Fouad qui traîne avec n'importe qui, et l'autre là... (*pointant Nabil*)... qui fait se bécoter Batman et Robin ! Tu vois pas le problème ?

Ahmed explose :

— ÇA SUFFIT ! Mes fils sont très bien comme ça ! Nabil est comme il est, Fouad fait ses choix.

— Tu refuses de voir la vérité en face, Ahmed ! Tu préfères leur mentir sur ton « malaise » plutôt que...

— Plutôt que quoi ? Plutôt que de leur dire que si je suis à l'hôpital, c'est parce que leur oncle m'a poussé et que je me suis cogné la tête à cause de tes certitudes à la con ? DEHORS, Rachid ! Sors de ma chambre. Je ne veux plus te voir.

Nabil fait rouler Batman plusieurs fois entre ses doigts, puis le pose délicatement sur le drap, *pof*, à côté de la bombe désamorcée. La figurine de Rachidator gît par terre, vaincue. L'adolescent presse doucement les doigts de son père qui vient de lui montrer qu'on peut être un héros sans cape, juste en disant *non* au bon moment. Des doigts calleux, marqués par trente ans de chantiers, qui tremblent légèrement contre sa paume. Ces mêmes mains l'ont soulevé enfant et ont réparé ses Transformers cassés, avant de se crisper quand l'oncle Rachid a débarqué avec ses certitudes et ses jugements tranchants.

À travers la cloison, Nabil entend les pas pressés du personnel soignant, le bip régulier des machines. La vie continue, plus fragile que jamais. Il glisse Batman dans la paume du vieil Ahmed, comme un talisman.

Puis, il sort de la chambre et appelle sa sœur Leila pour tout lui raconter.

Marteau-piqueur à vingt heures passées.

Klaxon. Gars bourré qui gueule.

Les avocats qui ont enfin éteint leur écran et parlent trop fort en rentrant chez eux.

Tous, ils le saoulent.

Fouad s'immobilise dans le couloir de la gare de Congrès.

À l'écran de son GSM, un WhatsApp de Leila :

Papa a fait taire l'oncle. Il a pris ton parti et celui de Nabil.

Puis, un deuxième :

Fonce, vis ta vie. Pas de raison que tu paies pour mes erreurs, frère.

Silence velouté.

Irréel. Presque trop propre.

Il entend son propre souffle.

Fouad a toujours été hanté par les sons des autres, mais ce soir, c'est son souffle à lui qui compte.

Il savoure l'instant. Il existe pour lui-même, pas à travers les autres.

Il se sent plus léger quand il opère un demi-tour et repart vers chez Sabrina.

Même ses pas ont changé.

Viens, ton père veut parler

Je me suis précipitée dans le salon aussitôt que j'ai entendu les cris et les coups. C'était un soir. J'ai foncé sur le frère pour défendre Hadda mais la gifle qu'il m'a balancée m'a envoyée par terre, juste à côté de Maman, tassée en larmes dans un coin du salon. Je me suis relevée et j'ai avancé à nouveau vers le frère, au moment où papa l'a attrapé et a crié 'Arrête, ça suffit'. Il a arrêté et on s'est réfugiées toutes les deux dans notre chambre, accrochées l'une à l'autre. J'ai beaucoup pleuré, pas Hadda. Elle m'a gardée dans ses bras longtemps, puis m'a expliqué en chuchotant pour ne pas être entendue,

— Assieds-toi. Ca va aller, je t'assure. Ecoute moi. Ils veulent me marier à un cousin d'Alger. J'ai refusé bien sûr et Mohamed m'a dit 'J'ai pas bien entendu, là', alors j'ai répété 'Non, il n'en est pas question', j'ai simplement ajouté 'Je veux pas me marier avec quelqu'un que je connais pas' et là, il s'est jeté sur moi.

L'explication ne m'a pas rassurée. Au contraire, j'ai pleuré encore plus fort. Quand je me suis enfin calmée, je lui ai parlé de voir un médecin et là, très agacée, elle a dit entre ses dents,

— Ca va pas, non ! Il va me poser des questions. Je peux mentir, mais c'est pas sûr que ça marche avec un docteur. Et dire la vérité, pas question, ce serait la honte.

— Mais tu peux pas travailler là, t'as pas vu comment il t'a amochée !

— Tu me vois rester à la maison entre Mohamed et les parents ? T'es vraiment à côté de la plaque par moments !

Bah oui, je sais bien que je suis à côté de la plaque, on m'a souvent dit que j'étais bête. Et j'ai encore éclaté en sanglots. Et à nouveau, Hadda m'a consolée en me prenant dans ses bras.

— Au bureau, je leur dirai que je suis tombée dans l'escalier, que je n'ai pas consulté parce que c'est rien, quelques hématomes qui passeront tout seuls.

Hadda, ma grande sœur, plus intelligente que moi, plus forte que moi, comme je t'aime !

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant, Hadda ?

J'ai attendu le lendemain pour lui demander.

— Il va se passer que je me marierai pas à ce cousin.

Moi, j'avais peur qu'ils la marient quand même mais j'ai rien dit.

Quelle adorable petite sœur ! Quelle force en elle sous des apparences de faiblesse ! Ce soir de juin 2017, elle n'a pas eu peur de sauter sur le frère qui me maintenait au sol et me frappait à coups de pied. Revenue à la charge après avoir reçu une gifle, sœur courage, comme je t'aime, ma petite Zania !

Ce conflit familial entraîna une grande tension dans le petit appartement de Sotteville-les-Rouen. Le lendemain de l'empoignade, Hadda et Zania n'entendirent pas de réponse à leurs 'bonjour' en rentrant du travail. Et le silence menaçant qui pesa durant le dîner poussa Hadda à préférer, les jours suivants, un repli dans leur chambre que personne ne vint perturber. Elles préparaient rapidement leur dîner et s'éclipsaient. Plusieurs fois par semaine, une séance de devoirs pour Zania trouvait place au cours de la soirée. Illettrée – déficiences intellectuelles légères, disait le dossier scolaire sans que personne n'ait jamais su ce que cela signifiait exactement –, la benjamine réapprenait à lire avec une bénévole et pouvait compter sur sa sœur pour l'aider.

Hadda n'était pas en forme après la bagarre qu'on avait eue avec le frère, elle ne m'écoutait pas quand je faisais ma lecture. Et elle s'énervait pour rien.

— C'est bien Hadda, je m'suis pas trompée ?

— ...

— Hadda, tu m'réponds !

— ...

— Pourquoi tu soupîres ?

— Rien, c'est rien.

— Tu crois qu'on va pouvoir bientôt refaire nos sorties avec tes copines ?

— Arrête avec ça ! Tu sais bien qu'il faut qu'on se tienne à carreau pour l'instant. On est bien là, toutes les deux, non ? Pas de cris, pas de coups, c'est déjà ça. Allez, reprends ton travail, après on ira acheter des gâteaux à la boulangerie.

— D'accord mais tu m'écoutes, hein ? Tout à l'heure, tu m'écoutais pas.

— Oui, oui, allez, dépêche-toi.

‘C’est obligé, le mariage, Hadda. C’est obligé. C’est comme ça chez nous, on fait pas comme les Français. ‘J’ai peur, ton frère, il va te faire mal. C’est sûr, ça.’ m’a avoué Maman. Peu après cette histoire de mariage forcé. A voix basse au petit déjeuner, pour ne pas être entendu des hommes qui dormaient encore, Papa retraité, et le frère chômeur. Je lui ai rétorqué que je ne voulais pas vivre comme elle, que je choisirai mon mari moi-même. Elle pleurait, mais je ne m’en suis pas souciée et j’ai filé dans la salle de bains. ‘J’suis en retard, M’man, faut que je me dépêche.’

De nombreuses pressions avaient jalonné la vie de Hadda depuis que la famille vivait en France. ‘Voir des hommes nus, toucher eux, c’est pas possible ça !’, s’était exclamé le père lorsque Hadda, en terminale, avait envisagé des études d’infirmière. Elle n’était donc pas infirmière, mais secrétaire médicale. ‘Je serai quand même dans le secteur de la santé’, avait-elle déclaré tranquillement à sa sœur – qui pleurait à sa place –, habituée qu’elle était aux refus définitifs. Puisqu’il y avait déjà eu beaucoup d’autres interdictions, ‘Non, tu pars pas en voyage avec l’école.’ ‘Sortir avec copines françaises ? C’est non.’ ‘Handball, c’est quoi ça ? Sport ? Y’a pas besoin.’. Pas une fois l’adolescente n’avait exprimé son mécontentement, ni même sa déception et elle s’était engouffrée dans la lecture. Contrairement à sa sœur, Zania ne s’était rien vu refuser par son père, parce qu’elle n’émettait pas de souhaits, n’aimant rien tant que se retrouver au sein du cocon familial, faire le ménage, cuisiner, regarder la télé, bavarder et sortir avec Hadda. Elle vivait à travers Hadda, pleurant à ses peines et souriant à ses joies.

Heureuse dans ma vie de presque Française, est-ce que je pensais encore, en 2017, au bonheur laissé au bled ? L'odeur enchanteresse du jasmin et des fleurs d'oranger, les odeurs mêlées des épices et du café grillé. La voix de Papa chantant en rentrant du garage. L'effervescente gaieté des moments festifs où l'abondance régnait, nombreux invités, profusion de plats délicieux, musique et danse exaltantes. La savoureuse façon dont papa racontait les histoires, à ses cinq enfants blottis les uns contre les autres, mais aussi aux adultes, lors de veillées improvisées quand des voisins, de la famille ou des amis passaient boire un thé. Tout le monde l'aimait, pour son talent de conteur et aussi pour sa générosité et son humour. C'était avant. Avant le décès de notre oncle.

Youssef était garagiste à Blida depuis vingt ans, employé par son frère aîné, lorsque celui-ci se tua dans un accident de voiture. Il s'était retrouvé alors non seulement éperdu de chagrin, mais brutalement sans emploi – son neveu avait vendu le garage et le nouveau propriétaire l'avait licencié, préférant travailler avec son fils. Après plusieurs mois de recherches de travail infructueuses, déboussolé, à la surprise de tous et peut-être de lui-même, il avait décidé de quitter le pays pour la France. Et une fois installé dans le pays d'accueil, il avait cessé de chanter, de conter des histoires, de plaisanter, de rire et avait commencé à hausser facilement le ton, à grimacer, à regarder de biais, à se taire.

Une semaine s'est passée sans qu'on reparle du mariage. J'ai imaginé qu'on acceptait mon refus. Si je redoutais l'intransigeance du frère, une petite voix me soufflait que mon père me comprenait. Il percevait bien, j'en étais persuadée, qu'en dépit de ma tranquille obéissance, je n'étais pas comme mes sœurs, mères au foyer au pays, soumises – au mari, à la famille, aux voisines, à la terre entière. J'exerçais un métier et j'avais maintenant des amies françaises avec qui j'allais en salle de sports, au cinéma, prenais un verre dans un café, déjeunais en ville. Car depuis que je travaillais, j'avais fini par arracher des libertés à mon père farouchement attaché à ses principes et aigri.

Elle ne se trompait pas. N'avait pas échappé à Youssef que toute indépendante qu'elle fût, elle n'en était pas moins bonne musulmane pour autant, donnant une grande partie de son salaire à la famille, participant aux tâches ménagères et manifestant le respect qu'une fille doit à ses parents et à son frère. Il était fier d'elle bien qu'il ne le montrât pas – pour ne pas humilier son fils, médiocre à tous points de vue. Fier d'elle car elle était la seule de la famille à avoir obtenu des diplômes. Ses deux premières filles avaient quitté l'école à Blida dès la deuxième année de primaire, Zania était illettrée et Mohamed, abonné aux résultats scolaires médiocres, se contentait de petits boulots et surtout d'indemnités de chômage. Il était fier d'elle et proche d'elle car l'homme analphabète qu'il était et si malheureux de l'être s'était un jour timidement intéressé à ses lectures, lui demandant de lui 'raconter' – c'est le mot qu'il avait employé – les livres qu'elle lisait et lui s'était mis à décrire sa vie en Algérie à l'époque de son enfance et de sa jeunesse, à parler de sa famille, à expliquer les traditions. Ces soirées de partage étaient des bulles de bonheur qui leur avaient permis de renouer avec la tendre complicité qu'ils avaient connue au pays. Oui, la petite voix ne se trompait pas, son père la comprenait.

Deux semaines après le drame, mon père est venu me voir un soir dans la chambre. 'Oui, tu peux choisir le mari. Mais, important, le mari, faut qu'il est un bon musulman.' Son ton était doux. Je me suis réjouie 'Je le savais, je le savais qu'il me comprenait'. Et cette pensée m'a enveloppée. Jusqu'au 4 juillet.

Zania et moi avons pris à nouveau notre dîner en famille. On parlait de tout et de rien. Dans notre chambre, on dansait et riait pour un rien et on dévorait avec gourmandise nos pâtisseries préférées.

— On ira au cinéma dimanche si tu veux, Zania. Delphine m'a proposé d'aller voir Wonder Woman, c'est l'histoire d'une guerrière.

— Ah, d'accord. Je suis bien contente qu'on sort à nouveau. On ira au Flunch après ?

— Oui, si tu veux, on prendra une glace.

Je n'ai pas prêté attention à ce que Maman m'a annoncé, tout bas, au petit déjeuner le 2 juillet ? Ou j'ai chassé de mon esprit le sujet qui me déplaisait ? 'Hadda, le mariage du cousin avec la jeune fille de Lyon, fini.', 'Le cousin que ...?', 'Bah oui, le cousin Malek que t'as pas voulu...j' t'ai dit l'autre jour, avec la fille d'un ami à ton père, à Vénissieux. T'as pas écouté encore. Voilà, y'en a pas de mariage'. Je n'ai rien répondu, j'ai vite avalé ma tasse de café, sans manger quoi que ce soit, 'Je suis en retard, je me sauve.'

Le 4 juillet, comme chaque soir, à 20 heures, je me suis calée contre un oreiller pour écouter Julien Arnaud présenter les infos – Zania piaffait d'impatience 'les infos, c'est pas marrant, je préfère les séries, moi.' 'Je sais, mais... 'Zania, viens, ton père veut parler.' J'ai sursauté en entendant Maman prononcer ces mots par la porte entrebâillée. Elle avait murmuré cette même phrase quelques semaines auparavant, seul le prénom changeait. Je suis sortie de la chambre avec Zania mais Maman m'a repoussée doucement puis comme j'insistais, Mohamed m'a écartée brutalement. J'ai me suis recroquevillée, la tête dans les mains. Puis je me suis levée d'un bond, j'ai arpenté la pièce, je bouillonnais de colère, j'avais envie de hurler mon dégoût. Ils osent s'en prendre à Zania, ils osent profiter de sa faiblesse !

Lorsque Zania est revenue dans la chambre, en larmes, tremblante, je lui ai ouvert les bras et je l'ai tenue contre moi, un long moment.

J'ai su à cet instant précis que ma vie basculait.

J'ai caressé ma petite sœur en la berçant jusqu'à ce que les pleurs cessent. Je l'ai écoutée répéter en hoquetant les paroles du père et dire sa désolation d'être restée sans voix, de n'avoir pas pu dire non.

— Ca va aller, ne t'inquiète pas.

— Je veux pas me marier, je veux rester avec toi.

— Oui, ne t'inquiète pas, on va rester ensemble. Maintenant on va sortir prendre l'air et marcher.

Alors que, contre toute attente, Zania s'est vite endormie comme chaque soir, j'ai tenté d'éclaircir mes pensées et j'ai seulement martelé mon matelas, bondi d'un côté et de l'autre durant plusieurs heures et fini par sombrer dans un sommeil agité de trois ou quatre heures.

Réveillée à 5 heures, j'ai réfléchi calmement. Quand Zania s'est levée, j'étais prête, déterminée.

J'enfilais un pantalon quand j'ai entendu Hadda me dire,

— Zania, on part, je vais réserver une chambre d'hôtel à Rouen. Après, on verra. Tu prends juste un rechange et deux ou trois trucs auxquels tu tiens, pas plus. Tu les mets dans ton sac à dos, celui que tu prends tous les jours. On achètera tout ce qu'il nous faut après.

Mes jambes ont ramolli, après tout mon corps s'est engourdi et j'avais la bouche sèche. Je me suis accrochée au mur et j'ai glissé par terre.

Hadda m'a apporté un verre de jus d'orange. Le malaise est passé.

Quand j'ai compris, j'ai bafouillé,

— Hadda, on peut pas faire ça.

— Bien sûr que si. On est majeures toutes les deux. On est libres de faire ce qu'on veut.

J'ai pleuré.

— Pardonne-moi, Zania, je vais un peu vite, je suis un peu brutale. C'est parce que j'ai étudié la question depuis 5 heures ce matin. Ecoute bien. Y'a pas de solution si on reste là. Ils vont te forcer, tu sais bien. C'est difficile ce qu'on fait, partir, quitter notre famille. Mais il faut le faire.

— On va en parler à Maman, hein ?

— Surtout pas.

— On va lui téléphoner alors ?

— Non. Je ne veux plus entendre le son de leurs voix. On va leur envoyer un texto pour leur dire adieu.

— On va pas revenir ?

— Non.

J'étais triste, j'avais peur, mais je ne pleurais plus. J'ai obéi à ma sœur.

L'invité de vingt heures

C'était une belle soirée de début septembre. Alice avait ouvert les fenêtres en grand. Une brise légère et parfumée pénétrait dans la pièce. Mon amie, en pantalon de toile et chemisier fleuri, sirotait un kir mûre en attendant le repas. Je pense qu'elle avait oublié que le retour de Frantz était prévu pour ce soir et qu'elle ne le réalisa que lorsqu'elle me vit apparaître, vêtue d'une petite robe rouge moulante, à fines bretelles et très décolletée. Ses yeux s'écarrillèrent, et au regard qu'elle me jeta, je compris... qu'elle avait compris !

— Tu es ridicule Emilie, va te rhabiller !

— Tu n'es qu'une sale jalouse ! Normal que je me fasse belle, c'est ce soir que Frantz revient. On a dit vingt heures, et tu sais qu'il n'est jamais en retard...

Elle haussa les épaules d'un air méprisant, puis d'une voix très sèche :

— Emilie s'il te plait, arrête avec ton Frantz !

J'avais fait la connaissance d'Alice à l'Université Paris XIII où nous suivions toutes les deux des cours d'Histoire de l'Art. Je l'avais remarquée à sa tenue stricte qui contrastait avec celles des autres étudiants. C'était une « bonne élève » n'hésitant pas à poser des questions, toujours pertinentes à mon sens. Nous avions échangé à la suite d'un cours et j'avais appris une chose bien intéressante : Alice cherchait une colocation... et moi une colocataire ! L'affaire avait été vite entendue puisqu'elle avait emménagé quinze jours plus tard dans mon appartement. Pour une somme que je trouvais modique, je lui cédaï une chambre et son coin toilette et nous partagerions séjour et cuisine.

Lorsque je lui avais proposé cet arrangement, je m'étais demandée si je ne venais pas de faire une énorme bêtise. Après tout, je la connaissais à peine. Et même si nous avions à peu de choses près le même âge et des intérêts culturels similaires, décider de partager un logement avec quelqu'un qu'on n'a vu que quatre ou cinq fois pouvait apparaître comme un sacré challenge. J'avais vite été rassurée, Alice s'était révélée agréable : discrète, serviable, à l'écoute. Ainsi, au bout de quelque temps, on peut dire que nous étions devenues de véritables amies.

Un coup de chance qu'elle ait eu cet heureux caractère (du moins au début de notre colocation) car deux mois à peine après son installation dans mon appartement, Frantz était entré dans ma vie. De nationalité suisse, il travaillait pour « Médecins Sans Frontières ». Lorsque je le vis pour la première fois, il revenait d'une mission au Nigéria. Bronzé, svelte, des rides à peine marquées au coin de ses yeux outremer, son sourire m'avait fait fondre. Frantz avait vraiment une allure du tonnerre. Un très très beau trentenaire !

Peu de temps après, Alice s'était départie de sa réserve et avait émis quelques craintes au sujet de mes sentiments envers Frantz que j'avais peut-être fait la bêtise de lui confier. Sans doute pensait-elle que je n'allais pas supporter son engagement humanitaire qui l'emmenait sans cesse à l'étranger, en Afrique le plus souvent. Mais dans ma tête, l'admiration que j'éprouvais pour lui

l'emportait sur tout le reste et me permettrait, j'en étais alors certaine, de supporter ses nombreuses absences, vu la noble cause qu'il défendait.

Frantz avait eu pas mal d'aventures. J'avais souvent eu l'occasion de m'en rendre compte. Il attirait les jolies filles, ce qui n'avait rien d'étonnant vu son physique avantageux, son humeur égale et sa profession prestigieuse. Mais c'était le passé, et je voulais résolument me tourner vers un avenir que j'envisageais avec confiance. Alice ne voyait pas ça du même œil, mais il faut dire qu'elle n'était pas amoureuse, elle ! Au quotidien, la présence de mon amie m'était cependant précieuse puisqu'elle me permettait de parler de Frantz à quelqu'un. J'avoue volontiers qu'il était devenu mon unique sujet de conversation ou presque. C'était peut-être pénible pour Alice qui commençait à afficher un agacement manifeste lorsque je me perdais dans la description de toutes les qualités que je lui trouvais. Peu à peu une certaine tension s'installait entre nous, et lorsqu'elle perdait patience, elle n'hésitait pas à me dire que je racontais vraiment n'importe quoi. Possible qu'elle ait été jalouse. Comment aurait-il pu en être autrement après tout ?

Au bout de quelques mois il me sembla qu'Alice me surveillait. Lorsque Frantz s'exprimait, je voyais bien qu'elle guettait mes réactions. Mais je préférais l'ignorer et me contenter d'écouter mon Amour. Il aimait évoquer son engagement humanitaire qui constituait le centre de sa vie. Il s'attardait sur sa compassion envers les populations qu'il soignait. Quant à moi, sa présence sur des zones de combat me terrorisait. Mais savoir qu'il mettait sa vie en jeu pour sauver des enfants ne faisait que renforcer mon admiration à son égard. J'étais fière de lui. Et après tout, peu m'importait que cela plaise ou non à Alice ne la regardait pas !

Mais ces petits différends entre elle et moi avaient fini par empoisonner nos relations. Mon amie se permettait parfois de faire des remarques déplaisantes sur ce qu'elle nommait « mon entêtement ». Je le prenais de plus en plus mal, et nos disputes gagnaient en nombre et en intensité. Par chance cela ne durait jamais très longtemps. Au bout de quelques heures ou au pire de quelques jours elle changeait d'humeur et se montrait à nouveau bienveillante, m'incitant à reprendre les cours d'Histoire de l'Art que je négligeais depuis que Frantz était entré dans ma vie. Mais je jouais les entêtées. Tout ça ne m'intéressait plus.

Fin juin, huit mois après notre première rencontre, j'appris que Frantz serait absent durant TOUT l'été. J'encaissai le coup ! Après avoir pleuré dans mon coin je tentai de me reprendre. Mais après deux semaines de séparation, je commençais à me demander comment j'allais faire pour attendre septembre. En ces moments difficiles, je dois bien reconnaître qu'Alice faisait des efforts pour essayer de me changer les idées. Elle me proposait d'aller faire les magasins, ou de visiter telle ou telle exposition, ou même de m'offrir un restaurant et d'aller ensuite finir la soirée au cinéma ou dans un bar. Mais je n'avais aucune envie de sortir, et préférais rester dans l'appartement, m'enfermer dans ma chambre et penser à Lui. Cela semblait la contrarier, et elle

m'implorait de reprendre mes esprits, de cesser de persister dans ce qu'elle qualifiait « d'impossible passion ». Elle essayait de faire appel aux souvenirs de nos occupations passées. Mais je refusais tout ce qu'elle me proposait : les sorties dont j'ai parlé, mais aussi les succulents petits repas qu'elle s'était mise à concocter pour moi car j'avais fini par perdre l'appétit et je maigrissais à vue d'œil. Mon amie s'en émouvait et m'en parlait plus souvent que nécessaire, comme pour provoquer une réaction qu'elle aurait jugée salutaire. Mais la faim n'était plus au rendez-vous, tout appétit m'avait quittée. J'en avais honte d'ailleurs en pensant aux populations affamées dont s'occupait Frantz. Les visages et les corps chétifs des enfants qu'il soignait finirent par me poursuivre jusque dans mon sommeil et achevèrent de me culpabiliser.

Début août je pesais moins de quarante-cinq kilos pour un mètre soixante. Alice qui était grande et forte passa des remontrances aux supplications. Elle m'exhorta à prendre rendez-vous chez un psychologue ou un psychiatre. Hors de question, je voulais m'en sortir toute seule, réapprendre à patienter, ne pas perdre confiance en un Frantz que la séparation me rendait encore plus cher. Je mobilisai alors toute la détermination dont j'étais capable. Mais après un mois d'absence, je ne cessai de me demander comment j'allais faire pour attendre la rentrée. N'ayant aucune nouvelle de lui durant cette période, je continuais à maigrir et à déprimer.

Le temps continua à s'écouler goutte à goutte, et lorsque le mois d'août tira à sa fin je repris un peu du poil de la bête. Septembre se profilait et j'allais enfin le revoir. Alice qui avait, elle aussi, trouvé cet été bien long et qui venait de m'avouer qu'elle avait escompté que je comprendrai que Frantz n'était pas fait pour moi, me vit à nouveau l'œil brillant. Loin de s'en réjouir, elle s'en désespéra. Nous eûmes même un terrible dispute à son sujet durant laquelle elle n'hésita pas à me traiter de cinglée. La coupe était pleine, excédée, je la menaçais de chercher une autre co-locataire. Cela lui cloua le bec et elle recommença à être aimable avec moi. Il était temps !

Le jour J finit par arriver. C'était une belle soirée de début septembre. Alice avait ouvert les fenêtres en grand. Une brise légère et parfumée pénétrait dans la pièce. Mon amie en pantalon de toile et chemisier fleuri sirotait un kir mûre en attendant le repas. Je pense qu'elle avait oublié que le retour de Frantz était prévu pour ce soir et qu'elle ne le réalisa que lorsqu'elle me vit apparaître, vêtue d'une petite robe rouge moulante, à fines bretelles et très décolletée. Ses yeux s'écarquillèrent et au regard qu'elle me jeta, je compris... qu'elle avait compris !

— Tu es ridicule Emilie, va te rhabiller !

— Jalouse ! Normal que je me fasse belle, c'est ce soir que Frantz revient. On a dit vingt heures, et tu sais qu'il n'est jamais en retard...

Elle haussa les épaules d'un air méprisant, puis d'une voix très sèche :

— Emilie s'il te plait, arrête avec ton Frantz !

C'est bien à vingt heures précises qu'il apparût... accompagné d'une superbe métisse. Derrière eux une horde de petits enfants noirs attendaient, assis sur le seuil du dispensaire. Le bras droit de Frantz enlaçait l'épaule de sa nouvelle conquête :

— Chérie j'ai une opération dans cinq minutes, je te retrouve après.

Alice se tourna vers moi, et me jeta à la figure :

— Reviens à la réalité. Tu as quatre-vingts ans bon sang !

Quand elle vit les larmes que je ne parvenais plus à réprimer, Alice se leva, saisit la télécommande qui trainait sur l'étagère, et à vingt heures deux d'un doigt rageur éteignit la télé ! Le générique de « Frantz, médecin sans frontières » laissa place à un écran noir.

Le choix

Cette nuit, comme toutes les nuits depuis des semaines, ses pleurs se frayent un chemin jusqu'à moi, déchirant les fragiles voiles de sommeil qui me protègent pour quelques heures du reste du monde. Impression d'un cauchemar chaque nuit renouvelé. Le cœur battant, je croise les bras sur mon visage, les yeux fermés. Je ne bouge pas, aux aguets. Les pleurs redoublent.

Cauchemar ? Le terme n'est-il pas excessif, indigne du miracle qui s'accomplit chaque jour sous mes yeux et pour lequel je ressens une puissante gratitude ? Comment ce rêve éveillé peut-il se transformer chaque nuit en cauchemar ?

- *Encore lui...*

- *Epuisée pas vrai ?*

- *Je n'en peux plus.*

Je me dresse dans le lit et file titubante de sommeil dans la chambre. En m'approchant du berceau, je murmure « Ça va, ça va... ». Il est là, agité, battant l'air de ses pieds et de ses bras, tournant la tête à droite, à gauche, vulnérable et perdu. Je le prends dans mes bras et m'installe dans le fauteuil. Je le cale contre mon sein et, soulagé, il se met à téter aussitôt. Cela dure longtemps. Par moment, il s'interrompt, me regarde fixement. Je lui caresse doucement les cheveux. Je resserre mon étreinte dans la crainte d'être happée par le sommeil. Et comme bien souvent, en effet, je bascule, mon petit avec moi, dans les bras de Morphée. Je me réveille une heure plus tard, courbaturée, et chacun regagne son lit pour une durée inconnue.

- *Comment vas-tu faire ?*

- *Je ne sais pas.*

Au lever du jour, dès que les rayons du soleil s'infiltrèrent dans l'appartement, mon fils donne de la voix. La nuit s'achève mais cette notion n'a guère de signification pour ce petit être

dont la vie est rythmée par les appels de son estomac. Lorsque la fatigue s'estompe et que le ravissement reprend le dessus, je m'émeus de voir mon enfant se renforcer avec pour seule subsistance ce lait magique que mon corps fabrique sans effort.

Ce matin, pas de magie toutefois. Ma dette de sommeil atteint des sommets, mes forces déclinent, je le sens. Les trésors de volonté et de courage sur lesquels je me suis jusqu'à présent appuyée se réduisent comme peau de chagrin. Mes ressources sont à sec et mon inquiétude rejoint celle de nombreuses mères.

- Dans quelques semaines, il va falloir y aller.

- Tu te vois attraper ton train après une nuit chaotique ?

- Tu ne tiendras pas.

- Ce sera difficile mais je tiendrais.

Ces dialogues dans ma tête, constamment.

Depuis plusieurs années, je travaille comme jardinière dans une petite entreprise. J'entretiens une cinquantaine de jardins de particuliers. Dès huit heures du matin, au volant de ma camionnette, je sillonne les communes environnantes, j'ouvre les portails, décharge mon matériel, tonds les pelouses, taille les haies, griffe les massifs... Après mon dernier client, je retourne au dépôt, vide ma camionnette, consigne ma journée et prépare celle du lendemain sous le regard sourcilieux d'un patron paternaliste autoritaire. Toutes ces tâches doivent être accomplies de manière rapide et efficace.

Pourtant, ma crainte principale durant la journée n'est pas de me blesser avec le taille-haie ou d'oublier une bêche chez un client. Ma seule préoccupation est d'attraper le train de 17h42 pour être certaine d'arriver à la crèche avant la fermeture. Toute mon énergie converge vers ce but. Et ce n'est pas toujours gagné. J'ai l'œil rivé sur ma montre en permanence. Ne pas perdre de temps, pas une seconde. Courir, courir, courir.

La pression est quotidienne, les compteurs remis à zéro tous les matins.

- Oui. Tous les matins. Sans exception.

Je vais devoir gérer cela à nouveau, avec un enfant supplémentaire. Pour la première fois, je doute de mes capacités. La fatigue accumulée me fragilise. Je crains d'être broyée par

cet épuisement conjugué du travail et de la maison. Je m'inquiète de pouvoir élever mes enfants sereinement, prendre soin d'eux avec patience et amour.

- *Est-ce que ton corps va suivre ?*

- *Je pense qu'il va suivre*

- *Vraiment ?*

- *Tu te voiles la face.*

Voix narquoises et lucides.

Après le déjeuner vite avalé sur un coin de table et mon fils endormi pour une courte sieste, je m'affale dans le canapé.

Je ne dors pas. Je suis bien trop agitée pour cela. Je m'évade un peu et mes pensées m'emmènent jusqu'à ce médecin de famille que j'ai consulté pendant des années. Sympathique, il avait cependant le défaut de recevoir ses patients avec un retard conséquent. Je me revois avec mon petit garçon frissonnant de fièvre attendant notre tour bien au-delà de l'heure du rendez-vous. Ces retards devenus normes étaient pénibles mais sans savoir pourquoi je m'en accommodais. Un soir, lors d'un dîner chez des amis, la conversation roula sur les praticiens et l'une des convives se plaignit vivement d'un de ses anciens médecins lui aussi retardataire chronique. À chaque consultation, elle perdait un temps précieux et cette incorrection l'exaspérait. Elle expliqua comment un jour, elle refusa de subir cela plus longtemps et changea de cabinet médical. Cette discussion me frappa comme une évidence : je n'attendis pas une semaine pour faire de même. Une voisine me recommanda un médecin ponctuel. La question fut réglée si simplement que je me demandais alors pourquoi j'avais subi cette situation aussi longtemps sans chercher à y remédier.

- *Vite fait, bien fait.*

- *Un coup de fil et on n'en parle plus.*

Un coup de fil, oui, avec un peu d'audace. Mais la question est là : mes inquiétudes d'aujourd'hui peuvent-elles se régler en un tour de main, elles aussi ? En travaillant, par

exemple, pour le service des espaces verts de ma ville avec des conditions de travail confortables et des horaires sans surprise ?

Cette possibilité, la seule en vérité, m'a effleuré l'esprit plus d'une fois ces dernières semaines mais quelque chose me retient encore. J'aime mon travail chez les particuliers, des personnes âgées pour la plupart que je retrouve tous les quinze jours. De menus services rendus, quelques mots échangés sur le perron, un café apporté sur un petit plateau, un sourire sont autant de modestes instants volés qui nourrissent ma journée. Lors de ma tournée, je me sens libre, utile, efficace, autonome. Et parfois même un peu grisée par toutes ces sensations valorisantes. Il m'en faut peu, il est vrai.

- Laisse ton égo de côté.

- Recommencer tout ailleurs ?

- C'est maintenant.

- Après il sera trop tard, tu seras sous l'eau.

- Je n'en ai pas le courage.

L'après-midi se déroule sans surprise. Je vaque à mes occupations entre les couches, les lessives, les repas, les bras. Se poursuivent ces conversations intérieures perturbantes dont je ne retire aucune décision claire. Comment en serait-il autrement avec mon esprit embrumé de fatigue ?

Démissionner ? L'impact serait dramatique pour l'entreprise. Les jardiniers ne courent pas les rues et les patrons peinent à recruter, c'est un fait. Comme après la naissance de mon premier enfant, mon retour est donc attendu au plus vite. Décrocher mon téléphone pour donner le coup de grâce est au-dessus de mes forces. Je suis loyale, c'est vrai, jusqu'à l'absurde.

- Ta vie change, tes priorités doivent changer elles aussi.

- Quelles sont tes priorités ?

- Tenir.

Dans l'après-midi, je sors faire une promenade avant d'aller chercher mon aîné à la crèche. Je pousse le landau dans les allées du parc. Bercé par le roulis, mon bébé dort comme un

bienheureux. J'étale dans l'herbe une couverture et m'allonge en inspirant profondément. Toute cette verdure me remplit d'énergie. Mon regard se tourne vers le ciel parfaitement bleu et immobile. Pas un souffle de vent, pas un bruit. Une paix profonde m'envahit. Je ferme les yeux, je pose la main droite sur mon cœur et je me recueille quelques instants. Je demande. Un signe, un encouragement, une synchronicité qui me permette de m'engager enfin dans une direction précise.

Par le passé, plusieurs fois, mes demandes ont été exaucées. Ces solutions tombées du ciel ont renforcé l'être spirituel que je suis devenue au fil des années - d'abord timide, étonnée, incrédule, puis sereine, confiante et bien sûr toujours reconnaissante... Avec la délicate certitude d'être soutenue. Peu à peu, au fil des années, demander est devenu naturel. Et à chaque fois, je m'émerveille de ce soutien invisible. Dieu pour les uns, Ange gardien pour les autres, Source, Univers... à chacun ses propres termes. Pour moi, il s'agit d'Eux. Dans le tumulte du quotidien, j'oublie souvent de m'adresser à Eux. Les pensées inquiètes prennent le dessus, je m'agite à trouver des solutions et seul le calme me rappelle à l'ordre : il suffit de Leur demander et de ne plus s'inquiéter.

Je reste longtemps dans cet état méditatif avant d'émerger, libérée d'un lourd fardeau.

- C'est exactement ce qu'il fallait faire.

- Ce n'est plus entre tes mains.

- Je peux souffler maintenant.

La journée touche à sa fin. Je regagne l'appartement avec les enfants. Le tunnel du soir m'accapare avec les bain, repas, histoire, câlins, coucher. Les rituels qui jalonnent la soirée auprès de mon aîné ont perdu de leurs saveurs. Fatigue et impatience s'invitent dans la danse. Après l'avoir bordé, je l'embrasse à la hâte. Il ne proteste pas, il accepte car dans le salon, son frère pleure et me réclame.

Je le prends dans les bras et le cale contre moi pour une dernière collation avant d'aller au lit. Je pense au linge humide dans la machine, à la vaisselle qui s'accumule dans l'évier, au coup d'aspirateur que je n'ai pas passé, aux coups de fil en retard, aux livres que je n'ai toujours pas terminés. Je ne sais pas ce qui se passe dans le monde.

- Quelles sont tes priorités ?

- Les enfants, non ?

- Pas de culpabilité s'il vous plaît.

Mon petit, collé à moi, je somnole dans le canapé lorsque deux bips successifs signalent l'arrivée de deux messages. Je tends le bras à l'extrême pour attraper mon téléphone. J'allume l'écran. Il est vingt heures. L'heure des infos, l'heure du calme, l'heure de se retrouver un peu, corps et âme, après une journée de don de soi continu. Vingt heures et ces deux messages qui ne demandent qu'à être ouverts.

Le premier a été envoyé par mon patron - ou peut-être sa femme car le ton est chaleureux. Il prend de mes nouvelles, parle d'un cadeau de naissance, me dit que mon absence se fait sentir et qu'il a hâte que je revienne. Il attend de mes nouvelles rapidement. Un soupir m'échappe.

- Conflit de loyauté, pas vrai ?

- Rassures-toi, personne n'est indispensable.

- Tes priorités.

- Un simple coup de fil.

Le second message envoyé par ma sœur est plus court et comporte une pièce jointe : « Coucou, voici une affichette que j'ai trouvée sur les grilles d'un square près de chez moi. Je me suis dit que ça pourrait t'intéresser. Comment vont tes petits choux ? Bises. » J'ouvre la pièce jointe : un homme habillé de vert ratisse des feuilles, une ligne indique sobrement : « *La Mairie recrute ses jardiniers. Ouverture du concours le 15 Septembre. Inscriptions du 15 juin au 15 juillet* ».

Ma sœur et moi habitons la même commune depuis trois ans.

Je pose mon téléphone le cœur battant.

Le soleil décline. La musique se répand dans la rue, des pétards isolés explosent, les gens vont et viennent, s'interpellent avec quelque chose de joyeux et de léger dans l'air. Dans quelques heures, les premières fusées seront lancées dans l'obscurité signalant le début du feu d'artifice.

Je suis à la fenêtre et je regarde tout cela avec émotion. Je relis le message de ma sœur, je regarde l'affiche encore et encore, pour m'en imprégner jusqu'à ce que les choses deviennent évidentes. Pour la première fois depuis bien longtemps des forces nouvelles se

diffusent en moi, une tranquille assurance rayonne dans tout mon être tel un cadeau. Je regarde mon fils dans les yeux. Il a trois mois, il me sourit, complice comme s'il comprenait. Les semaines de tergiversations ne sont plus qu'un souvenir car ma décision est enfin prise. Je dispose de vingt-quatre heures pour envoyer mon dossier d'inscription.

Ce plus beau jour de ma vie

Ça y est ! Ils vont le faire ! Dans les cinq prochaines minutes, je serai enfin fixée ! Le débranchement est prévu à 20h00 précise...

Depuis 17h, je suis restée dans ce couloir que je connais par cœur : tout est blanc avec du mobilier beige et quelques signalétiques d'orientation sur les murs et des flèches directionnelles au sol. Aujourd'hui encore, à mon arrivée je suis restée près de la fenêtre pendant une demi-heure, avant de m'asseoir sur l'un des sièges se trouvant à proximité de sa chambre. Mais cette fois-ci, je ne peux me résoudre à y entrer. Pas assez de courage pour assister à cet instant indescriptible. Cela me semble être une éternité que je viens ici chaque jour après ma journée de travail.

Mon cerveau est dans le flou total et je ne contrôle pas non plus mon corps. À cet instant, je ne suis même pas certaine de savoir où je me trouve exactement, ni ce que j'attends ici. Des frissons ont pris mon corps en otage et ma tête devient de plus en plus lourde. Je serre les accoudoirs du fauteuil, puis je sors ma gourde pour boire une gorgée de mon eau citronnée. J'aimerais me mouiller un peu le visage car je transpire de manière anormalement excessive.

Soudain, je me souviens de ce jour-là...

Je suis chez la coiffeuse, accompagnée de ma fille Justine et ma meilleure amie Maryam. J'ai demandé un joli chignon bien haut mais discret. Il fait très chaud. Pourtant la climatisation est au-dessus de nos têtes... Puis nous retournons à la maison, ma maquilleuse est déjà là, prête à s'occuper de mon visage. Maryam et Justine qui sont déjà prêtes à partir, nous scrutent, impatientes de m'aider à enfiler ma robe pour éviter qu'encore une fois je sois en retard ! Non, aujourd'hui je dois absolument être à l'heure ! Et je serai à l'heure...

Maryam a toujours fait partie de ma vie depuis que j'ai quitté le Sud-Ouest de la France pour le Rhône.

Je n'y avais emmené que mes valises et Justine alors âgée de 3 ans à peine, après le départ prématuré et imprévisible de son père.

C'est grâce à cette belle Maryam que j'ai réussi à concilier une carrière professionnelle dans l'immobilier et ma vie de maman solo : elle était ma voisine. Elle vivait seule et travaillait à domicile pour des patrons qui n'avaient pas le temps de s'occuper des paperasses administratives inhérentes au bon fonctionnement de leurs activités...

Elle a été présente toutes ces années, quelles que soient les événements de nos vies. Nous étions devenues une famille, comme elle aimait à le dire. Hormis ses amis du club de yoga et du Loto, effectivement, je n'ai jamais rencontré ni même entendu parler d'un seul membre de sa famille...

Tout ce que j'ai réussi à savoir c'est qu'elle est originaire de la Mauritanie...

Il est 20h20 lorsque Tabrany me rejoint à l'hôpital. Il s'assit près de moi, à ma gauche et pour la première fois depuis l'hospitalisation de Maryam je lui fis part de mon ressenti :

- Tu sais, le plus difficile c'est cette impuissance face à sa situation. J'ai mené beaucoup de combats dans ma vie mais celui-là est de loin le plus insupportable. Je ne peux rien faire pour elle, et je ne sais comment va évoluer son état. Et si ça ne marchait pas ? Si à 20h tout ne se passe pas comme prévu ?

- Écoute, tu as fait ce que tu as pu. Ce n'est pas toi, ni personne d'autre d'ailleurs, qui l'a mise dans cet état. Il faut rester positif et croire en tes prières. Maryam a eu tout ton soutien

et la meilleure prise en charge médicale possible. Il faut laisser les médecins faire ce qu'ils ont à faire, le reste ne nous appartient plus...

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de la jeune Émilie, cette gentille infirmière qui m'a souri chaque jour depuis maintenant dix-sept longues semaines. Elle est debout devant moi, m'observe d'une manière singulière, différente des autres jours. Je la fixe d'un air interrogateur mais comme d'habitude elle ne laisse rien transparaître sur son visage : "Le médecin arrive", me dit-elle après une vingtaine de secondes puis elle disparaît.

Aujourd'hui, étrangement, elle ne m'a pas souri... Qu'est-ce que je dois comprendre ? Pourquoi ce changement d'attitude ?

Mon cerveau me ramena à nouveau à ce jour-là...

Ça y est, il est onze heures et je suis déjà devant la mairie au bras de mon frère. Il fait beau mais terriblement chaud.

- Prête sœurlette ? Tu es toujours sûre de ta décision ? Tu as encore le temps de changer d'avis tu sais...

Après une bonne inspiration, je lui donne mon accord d'un signe de tête puis nous entrons. La marche nuptiale est lancée et tout le monde s'est levé pendant que j'avance vers Tabrany MEKNES, l'homme qui partage ma vie.

La cérémonie fut brève mais pleine d'émotions. Depuis le perron, je reçois des confettis et du riz de toute part et tout ça dans un joyeux brouhaha. Comme l'assistance, je suis heureuse et mon mari semble l'être également...

Soudain, une voix me sort de mon souvenir.

"Bonsoir Mme MEKNES !"

Le médecin m'a sorti de ma rêverie. Il s'assoit à ma droite et me fixe ; il semble prendre calmement sa respiration pendant que la mienne est saccadée.

- Tout s'est passé comme prévu, me dit-il fermement, toujours sans aucune expression sur son visage. Cette attitude me désoriente et me fait douter sur le déroulé et l'issue de ce débranchement programmé depuis quinze jours.

Il poursuit son discours en me rappelant toutes les étapes et épreuves que l'on a traversées depuis plus de quatre mois. Cette scène me paraît interminable mais je reste silencieuse le regard fixé au sol. Puis, calmement, il me prend la main droite et la serre entre ses deux mains.

- Tout s'est déroulé comme il se doit. Dieu, l'univers ou celui en qui vous croyez a entendu vos prières...

Je tremble et je ne sais pas ce que je dois comprendre à cause de sa froideur et de celle d'Émilie. Il se mit à genoux devant puis, ayant scruté mon visage de plus près, il chuchota à mon oreille : "il lui faudra du temps, mais elle est revenue. Continuez vos prières et vous la retrouverez petit à petit. Ça va être long, mais vous la retrouverez..."

À ces mots, je me suis levée mais mes jambes m'ont lâché. Tabrany et lui m'aidèrent à me rasseoir, le docteur OTMAN continua à parler mais j'étais déjà retournée à cette fameuse journée où tout avait basculé, à 20 h précise...

Après la cérémonie, le cortège a fait plusieurs fois le tour du village puis à quinze heures nous sommes tous arrivés au manoir pour le vin d'honneur. Il faisait toujours aussi chaud dehors mais heureusement que l'intérieur était climatisé. Le banquet qui était prévu pour 20h30, devait être suivi d'une soirée dansante jusqu'à l'aube.

J'étais sous le porche, en compagnie de Maryam et des adultes. Quant à Justine, elle devait

sûrement être avec ses copines. À 19h45, elle vint me prévenir que tout était prêt et qu'on pouvait demander aux invités de commencer à s'installer s'ils le souhaitaient. Elle servait de guide pour les aider à trouver leur place : c'est une merveilleuse wedding planner !

Tout à coup, à 19h55, j'entendis un cri strident, qui figea toute l'assistance : Maryam qui était sortie prendre l'air, en attendant que tous les convives soient installés, a eu un malaise sur les marches d'entrée du manoir et chuta avant qu'on puisse la rattraper.

Lorsque je me suis précipitée vers elle, les marches et sa chevelure châtain étaient couvertes de sang. Machinalement, j'ai posé sa tête sur mes cuisses :

- Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer. Je suis là, les secours arrivent. Je ne t'abandonne pas, je reste avec toi...

Les pompiers arrivèrent très vite sur les lieux et prirent la route pour les urgences. Après beaucoup d'insistance et de supplications, ils me laissèrent l'accompagner bien que je ne sois pas un membre de sa famille. Pourtant Justine et moi sommes sa seule famille...

Le service de neurochirurgie se trouve au 1^{er} étage mais j'e n'ai pas eu le droit d'aller au-delà de ces deux portes. A 21h, je ne savais toujours pas si ses fonctions vitales avaient été touchées.

Le docteur OTMAN me sortit de ce souvenir horrible en mettant sa main devant mon visage...

- Êtes-vous bien sûr, docteur ? Elle est bien sortie d'affaire ? Je vais retrouver mon amie ?

- Oui, pour l'instant les indicateurs sont tous verts. Mais il va falloir faire des examens complémentaires et que nous la gardions en observation quelques semaines. Puis il y aura une longue période de rééducation. Des troubles moteurs, sensitifs ou cognitifs peuvent persister plusieurs mois ou années. Le retour à la normal prendra du temps, peut-être même plusieurs années...

- Merci ! Merci ! On prendra le temps qu'il faut. Je continuerai à prier pour elle, et pour vous tous qui travaillez ici aussi... Tant de fois, j'ai eu l'impression qu'elle bougeait, que son réveil était imminent ! J'ai vécu tant de moments d'épuisement et de découragement ! J'ai contacté une association pour m'aider à retrouver sa famille en prévision du pire.

- Je connais tous les efforts que vous avez déployés. Je sais également que depuis ce jour-là, vous vous sentez coupable mais je vous répète que vous n'y êtes pour rien. Vous ne pouviez pas célébrer le plus beau jour de votre vie sans votre meilleure amie ... Je vous le répète pour la énième fois : cet accident n'était pas prévisible. Son malaise n'était pas uniquement dû à la forte chaleur de ce jour-là. Le scanner cérébral puis l'IRM et les divers examens biologiques réalisés à son arrivée ici avaient confirmé que le traumatisme crânien consécutif à sa chute n'était pas la seule cause de sa perte de connaissance. Comme je vous l'ai dit, votre amie avait un œdème cérébral dont on ne connaît pas la cause même si on soupçonne un accident vasculaire cérébral ayant eu lieu certainement avant ce jour-là. Aujourd'hui, elle s'est réveillée et c'est tout ce qui doit compter : ses yeux se sont ouverts quelques instants mais elle ne peut pas encore bouger, ni parler, ni manger. C'est pourquoi, il va falloir prendre soin de vous, vous reposer physiquement mais surtout émotionnellement. Elle aura besoin de votre présence, de votre aide et de votre soutien. J'ai déjà demandé à mon secrétariat de vous prendre un rendez-vous avec l'assistante sociale et la psychologue de notre établissement pour vous aider à mettre en place cette nouvelle phase.

- Je suis consciente de tout ça docteur et je vous en remercie. Je suis prête à vivre tout ça. Je suis persuadée que le pire est derrière nous et sachez que grâce à vos efforts et à ceux de vos équipes... Je peux affirmer qu'aujourd'hui est le plus beau jour de ma vie !

L'ultime patient

(Nouvelle : juin 2025 par Thierry Buisine)

Cette journée du lundi seize juin a été plutôt tranquille, classique. Pas d'urgence. Planning plein mais pas débordé.

Madame Verhelst est venue pour sa visite de six mois de grossesse. J'ai noté dans son dossier : Bilans sanguin et urinaire normaux. Examen normal. Tension onze et demi sept. Prise de poids normale, cinq kilos. Hauteur utérine vingt-quatre centimètres. Col fermé. Tout va bien. Plus que trois mois à attendre lui ai-je dit. Oui, je sais, c'est long quand c'est un premier et que les trois derniers mois coïncident avec l'été, annoncé très chaud comme aujourd'hui.

Comme souvent monsieur Crozon est arrivé à quatorze heures se plaignant de maux de tête. Je le connais bien le gaillard. Il picole au vin blanc le samedi soir avec sa bourgeoise et me consulte le lundi afin que je soigne ses céphalées. Quand je lui dis d'arrêter le vin blanc, il me répond « oui mais c'est trop bon ! ». Je sais que je n'arriverai jamais à le convaincre. Mais mon rôle est de semer une petite graine dans son esprit à chaque consultation ; peut-être qu'un jour...

Un vaccin pour le petit Yves âgé de six ans avant sa rentrée en CP en septembre. Sa maman Geneviève est très sympa et jolie, ce qui ne gâche rien. On a beau être médecin on n'en est pas moins homme.

Pierre, un pote de lycée, est mon avant-dernier rendez-vous. Nous en avons profité pour échanger les dernières blagues de notre répertoire ; comme chaque trimestre lors de sa consultation de surveillance de son diabète.

Un petit coup de téléphone chez moi pour avertir ma femme que je rentrerai tôt et que je l'aime. Bisous aux enfants que j'entends crier près du téléphone. Une journée banale de consultations pour un médecin généraliste de quartier. Pas d'urgence. Pas d'appel en clinique, car je travaille aussi trois matinées par semaine dans une clinique privée, la seule de la ville, d'ailleurs. Mais ils peuvent m'appeler 24/24.

Plus qu'un rendez-vous. Je me lève et contourne le bureau, sors du cabinet. Quand j'ouvre la porte de la salle d'attente pour accueillir mon dernier patient, il y a un couple assis.

Dehors il fait bien clair et la chaleur domine. Tu parles à cinq jours du solstice ! Ils sont collés l'un à l'autre, un flot de lumière venant de la fenêtre les éclaire, traçant au passage un rayon de poussières flottant dans l'atmosphère. Je dirais vingt/vingt-

cinq ans. Lui, hoodie gris sans pub. Une mèche de cheveux noirs frisés sort de sa capuche, cachant son œil droit. Un jean qui a dû être blanc mais qui avait reçu pas mal d'échantillons de repas, allant du ketchup à la mayo. Des baskets de marque sans lacet. Elle, toute menue, chemisier blanc sans soutif, enfin il n'y avait pas grand-chose à soutenir et short en jean bleu, à peine suffisant pour couvrir son anatomie. Ce qui m'a frappé d'abord, ce sont ses cheveux raides, délavés, coupés au niveau des oreilles, mais surtout un surplus de maquillage autour des yeux et un rouge à lèvres qui faisaient ressortir la blancheur transparente de sa peau. Elle tremblait. Elle tremblait comme si elle avait quarante de fièvre. Je me suis tourné vers elle.

Et pourtant c'est lui qui s'est levé. M'indiquant sa voisine de la tête, « c'est ma copine, elle peut m'attendre ici ? ». J'ai acquiescé d'un mouvement de tête. « *Fille en manque* », me suis-je dit. Méfiance.

Je l'ai fait entrer dans le cabinet, refermant la porte derrière nous. D'un geste de la main, je lui ai indiqué les deux sièges face au bureau, l'invitant à s'asseoir. Je l'ai contourné et me suis assis sur mon fauteuil, sans oublier d'appuyer sous mon bureau sur le petit bouton installé en cas de danger. Ce bouton est relié au commissariat de police situé à un kilomètre à peine du cabinet. Un coup signifie « attention ! soyez sur le qui-vive ». Un deuxième appui signifiera « danger ! rappliquez fissa ». Je suis installé depuis dix ans dans un quartier sensible et j'ai déjà été attaqué deux fois. Comme mes confrères, on y est tous passés. C'est toujours pour des espèces ou de la drogue. Les deux fois j'ai vidé mon portefeuille, ne prenant aucun risque. Ils refusent les chèques, et on les comprend. L'alarme a été installée l'an dernier par des professionnels. C'est le moment de tester son efficacité.

J'ai commencé l'interrogatoire comme je le fais pour tout nouveau patient : prénom, nom, âge. Après il a refusé de répondre. Pas d'adresse. Pas de travail.

Simon Perlot. Vingt-deux ans : c'est tout ce que j'ai obtenu.

-- Je veux du Fentanyl ! fais-moi une ordonnance. Je lui ai répondu, gardant mon calme autant que faire se peut, qu'il fallait un ordonnancier spécial avec des souches que je ne possédais pas.

-- Me prend pas pour un con, hurla-t-il ; ça c'est fini depuis vingt ans. Si tu pensais m'entuber, c'est raté.

Là, il s'est levé, a sorti un couteau, un simple opinel, et s'est dirigé vers moi, s'est posté derrière mon fauteuil posant le couteau sur ma gorge :

-- C'est pas pour moi, Ducon, c'est pour ma copine qui est en manque.

Ça j'avais compris. Mais toujours être prudent quand on a une lame appuyée sur la carotide gauche. Tiens : il est gaucher ! De sa main droite il immobilise mon épaule contre mon siège.

J'ai essayé de lui expliquer la dangerosité du Fentanyl ; qu'il y avait eu de nombreux morts aux USA et un peu partout dans le monde, à cause de l'addiction.

-- Ta gueule, Ducon ! m'a-t-il interrompu. Je sais tout ça, mieux que toi. Mais tu vas me faire cette ordonnance ! Je te préviens, je sais où tu crèches, je connais ta blondasse et les mioches qu'elle t'a pondus. Je sais qu'elle les conduit tous les matins pour huit heures trente à Lucie Aubrac en Peugeot 206 verte.

Je ne voyais pas mon visage mais je savais que je palissais, et sentais mes mâchoires se contracter à en attraper des crampes des masséters. J'ai levé les deux bras, paumes de mains en avant en signe de paix comme je l'avais vu faire à la télé. J'ai décidé d'essayer de gagner du temps :

- Comment s'appelle votre copine ?
 - Juliette.
 - Vous savez comment elle en est arrivée là ?
 - D'après ce qu'elle m'a raconté : oui. Ça fait un an que je l'ai ramassée sur le trottoir. Mignone comme tout, bien que ravagée par la vie qu'elle menait.
 - C'est-à-dire ? J'avais toujours le couteau sur la gorge mais la pression se relâchait ostensiblement. Gagner du temps...
 - Son père est commissaire de police dans une grande ville à cent kilomètres d'ici. Au nom de ses grands principes, ce salaud l'a fichue à la porte à seize ans car ses résultats scolaires étaient nuls et qu'elle touchait un peu au shit. Au lycée les copains lui fournissaient ses doses. Son daron s'en est aperçu et manu militari il l'a littéralement jetée à la rue avec ce qu'elle avait sur elle. : rien de plus.
- C'est là qu'elle s'est vraiment mise à dealer avec des copains rencontrés dans la rue. Vous vous rendez compte, toubib, que pour vivre, plutôt pour survivre elle a dû se prostituer ? A seize ans ! Et avec l'argent gagné elle achetait plus souvent de l'herbe que de la nourriture.
- Je ne mouftais pas. J'attendais la suite. Faire durer le plus longtemps possible : mon nouveau leitmotiv.
- C'est là que je l'ai rencontrée, un matin à l'aube, reprit-il sans besoin de le forcer. Elle avait passé la nuit dehors. Ses vêtements étaient trempés par la rosée. Elle était frigorifiée et tremblait de tout son corps. Je lui ai passé mon sweat et on a parlé, parlé longtemps et on ne s'est plus quittés. Contrairement à ce que vous pouvez penser avec vos airs de petit bourgeois à la con, je fais tout pour qu'elle s'en sorte. Mais on n'a pas l'argent pour payer les soins. Ne vous y trompez pas, il n'y a pas de sexe entre nous, elle est si fragile. C'est comme ma petite sœur. Peut-être que si elle s'en sortait on pourrait penser à l'avenir.

-- Et c'est tout ce que vous avez trouvé pour la sortir de là ? Menacer un médecin avec un couteau ? Et je suis prêt à parier que je ne suis pas le seul.

- Non. T'as raison. T'es pas si con que t'en as l'air.
- Et les flics ne vous ont jamais chopés ?
- Jusqu'ici on a réussi à passer entre les mailles du filet. Bon alors et cette ordonnance tu la fais ? cria-t-il dans mes oreilles en resserrant la pression du couteau.
- OK. Je vais la faire. Toujours les paumes de main en avant. C'est tout ce que j'avais trouvé.

Il avait dû voir les mêmes films que moi car il a compris mon geste d'apaisement. Il est retourné s'asseoir sur sa chaise, posant le couteau sur le bord du bureau. Je n'en menais pas large car en plus de s'en prendre à mon intégrité physique, il menaçait les miens. J'ai accroché de mes doigts le bord du bureau afin de m'approcher pour écrire, faisant rouler mon fauteuil, sans rater le bouton avec mon index droit. Je savais que la cavalerie déboulerait discrètement. J'ai pris mon ordonnancier et commencé à écrire lentement : en lettres majuscules ça me prend plus de temps.

Quand l'interphone a buzzé, il s'est tourné vers la porte du cabinet : « C'est qui ça ? » A-t-il beuglé.

- C'est mon dernier rendez-vous. Je dois lui ouvrir.
- C'est bon ». Il ne savait pas que c'était lui mon dernier rendez-vous. J'ai débloqué la porte, soulagé.

Quelques secondes plus tard on a entendu un cri répété : « Simon ! Simon ! » de sa gonzesse dans la salle d'attente. Puis silence. Au moins je savais qu'il ne m'avait pas menti sur son prénom. Il s'est levé, renversant sa chaise, s'est précipité vers la porte et l'a ouverte. Il s'est retrouvé nez à nez avec un officier de police qui tenait un pistolet à hauteur de poitrine. Il a stoppé net. Le couteau a heurté le carrelage. Il s'est tourné en habitué qu'il devait être, en me lançant un regard mauvais. Le policier lui a passé les menottes et ils ont rejoint la compagne déjà menottée dans la salle d'attente.

Je n'ai eu qu'à remercier la maréchaussée d'avoir réagi aussi vite. Je passerai demain au commissariat pour le PV. Tandis que les deux voitures s'éloignaient gyrophare allumé, j'ai salué les voisins sur le pas de leur porte. Dans mon quartier tout se sait très vite. J'ai claqué la porte derrière moi. J'ai regagné mon bureau, et décroché le téléphone. Je crois qu'ils méritent d'être aidés. J'ai appelé Bruno, un ami médecin addictologue. Je sais que confronté à ces situations quotidiennement, il soigne souvent sans réclamer d'honoraires. Notre vocation n'est-elle pas de soigner et venir en aide sans juger, sans punir ? Ça s'est vite réglé entre confrères. Il passera demain à la première heure au commissariat pour les rencontrer et mettre en route un traitement

de substitution. Ils auront une chance, à condition que je ne porte pas plainte. J'ai poussé un grand soupir, me suis levé et enlevé ma blouse blanche que j'ai accrochée au porte-manteau. J'ai desserré ma cravate. J'avais bien mérité un petit Glenfiddish. En passant mon veston pour rentrer chez moi après cette rude journée, J'ai jeté un œil à ma montre.

Il était vingt-heures tapantes.

Docteur M.F..

COMME D'HABITUDE

Péter le mur de mon poing d'acier !

Exploser la guitare d'une gifle de fer !

J'ai envie de tout casser.

J'ai mal au crâne. Je veux me barrer.

Un grondement venu d'ailleurs.

Une colère sourde et sournoise venue de l'intérieur.

Sa voix rugit et se répand comme un tsunami, dans les gradins.

Et au-delà. Loin. Très loin.

C'est du plus profond de lui que naît sa rage. Là où il fait sombre. Là où il fait noir. Là où il se perd.

Il ne sait pas la taire ni l'apaiser. Il perd le contrôle. Il se laisse absorber dans ce tourbillon de folie.

Loïs veut que tout soit parfait. Comme d'habitude. Comme cela a toujours été. Comme sa vie. Comme sa carrière. Comme sa notoriété. Parfait.

Rien n'entachera son image. Il ne peut pas décevoir. Il ne veut pas la décevoir. Elle.

Il tourne comme un lion en cage derrière des barreaux qui ne cèdent pas. Il s'y cogne et c'est infernal.

Sa tête explose en morceaux de verre qui blessent ceux qui s'en approchent.

Loïs veut que tout soit réglé au millimètre. Il n'est pas envisageable qu'un grain de poussière fasse dérailler la machine.

Ils ne seront pas prêts ce soir. Et ce n'est pas possible.

Tête haute, Loïs plante son regard cinglé dans leurs yeux blasés.

Les musiciens se taisent. Ils laissent passer l'orage et se remettent au travail. Comme d'habitude.

Les lumières s'éteignent et se rallument. Elles hésitent et tremblent. Le régisseur lumière s'exécute comme Loïs le veut.

Malgré l'ambiance, le décor se met en place et l'équipe technique reprend la mise en scène.

C'est l'heure du filage. Tout est à sa place, ou presque.

Nouveau frémissement de doute. Est-ce ainsi qu'il doit gérer ? Lui a-t-elle appris ainsi ?

La sueur perle dans son cou. Son cœur tambourine aux portes de l'angoisse.

Il envoie valser le micro qui n'est pas à la bonne hauteur.

Livide mais stoïque, son agent le fixe intensément. Il ne dit mot. Il le maudit. Le Boss est sur les nerfs.

Ils le voient, ils le vivent tous. A chaque fois, c'est pareil, chacun prend sur soi. Comme d'habitude.

Loïs est une Star. Il ne faut pas le contrarier.

Il fait signe à son agent. Il veut se reposer une heure, seul, dans un bain glacé. Vite.

Il en a besoin de façon urgente. Il doit se ressourcer, pour être prêt ce soir.

Il faut dire que la soirée de la veille fut détonante.

Loïs se souvient vaguement que son ami lui a proposé de quoi décoller. L'effet fut rapide et grandiose. Exactement ce qu'il lui fallait.

Son rythme de vie si intense nécessite souvent des pauses célestes. Des petits bonbons colorés pour aller plus haut, plus loin.

Se rapprocher des étoiles ... Se rapprocher d'Elle.

Dans son bain d'eau froide, Loïs se détend. Les bulles de champagne lui chatouillent le palais et le cerveau. Des bulles pétillantes de vie.

Il sent son dos et sa nuque se relâcher. Rien ne peut l'atteindre dans ces moments-là. Il est à l'abri du tumulte. Seul avec lui-même.

Il entend ces petites gens à son service s'activer non loin de là. Ce concept lui plaît bien. Il dirige. Il cadre. Il impose. Il exige.

Il a fait comme il fallait, comme elle faisait. A la lettre. Comme d'habitude.

Ce soir, le concert sera grandiose.

Loïs ferme les yeux. Il sait que tout va bien. Sa mère veille sur lui, de là-haut.

Il l'entend lui susurrer qu'il est à sa place, à sa juste place.

Elle lui murmure qu'il est le meilleur. Elle lui souffle qu'elle l'aime.
Elle est à ses côtés, quoi qu'il arrive. Elle le protège et le guide. Elle ne le laisse pas tomber.

Il s'enveloppe dans sa robe de chambre. Le tissu est imprégné de sa tendresse. Il respire son odeur indélébile. Il est avec Elle. S'apaiser.
Dans les poches, il touche son collier. Son objet fétiche. Il ne s'en sépare jamais. Une étoile sertie de brillants accrochée à un cordon tressé de cuir et de fil d'or.
Du cuir, solide comme le souvenir. De l'or, précieux comme la vie.
Ce cordon qui les relie tous les deux, à jamais.
Il le caresse, le triture et le malaxe. Il le roule et le fait glisser entre ses doigts. Se calmer.

C'est l'heure du maquillage .

Il se rend compte qu'il manque son fauteuil crapaud en velours jaune moutarde !
Loïs enrage. Ses larmes se mélangent au venin. Il hurle le poison de sa haine.
L'équipe gère aussi vite que possible : dix minutes plus tard, le fauteuil lui tend les bras.

C'était son fauteuil. A Elle.

Loïs se love dans ses coussins moelleux, comme il se lovait contre sa poitrine. Il se laisse bercer.

Il met la bande-son de son dernier concert. La voix de sa mère. Sa voix unique lui soulève l'âme. Comme un oiseau de feu qui percute les nuages et passe le mur du son. Puissance extra ordinaire, qui un jour, se brûla les ailes. Descente en enfer. Plus bas que terre. Sous terre.

Comment égaler cette voix, cette aura ?

Il n'en est que le fils, le rejeton, la pâle copie. Le fruit d'un amour violent avec celui qu'elle adulait, une rock-star qui menait une grande et triste vie. Et qui a fini par lui prendre la sienne.

Lui, du haut de ses dix ans, la revoit se préparer, s'habiller, se maquiller.

Il était là, à chaque concert, dans sa loge ou dans les coulisses. Elle ne pouvait monter sur scène s'il n'était pas tout près.

Lui, du haut de ses 10 ans, la regardait se farder. Pleurer. Se farder à nouveau.

Elle se balançait dans ce fauteuil crapaud en velours jaune moutarde.

Lui, du haut de ses 10 ans, la voyait boire et fumer pour se donner du courage. Le courage d'affronter le regard des autres.

Loïs entonne doucement ses prières. Il murmure des ritournelles. Il se berce d'avant en arrière. Il va bientôt être prêt.

Il lui a fait la promesse de monter aussi haut que possible, aussi haut qu'Elle. Plus haut que les autres.

Il va monter sur scène, encore. Ce soir. A sa place. Comme d'habitude.

Pour honorer sa mémoire. Pour magnifier son souvenir. Pour être dans les étoiles. Avec Elle.

Il est 20 heures.

La salle bourdonne.

Il a chaud et froid. La tête au firmament, les yeux vitreux emplis de vide, Loïs sort de sa loge.

Il n'entend pas sa maquilleuse qui insiste pour le poudrer.

Il ne voit pas ses musiciens incliner leur tête sur son passage.

Il n'écoute pas son agent lui préciser que la salle est comble.

Loïs entre sur scène comme sur un ring. Il est là. Il n'est pas là.

Il est seul. Le silence l'inonde.

Il va assurer. Comme d'habitude.

Ces gens qui m'attendent et me regardent ... Ils ne voient rien de mon tumulte.

Je voudrais disparaître. Mais je ne dois pas décevoir. Je ne dois pas la décevoir.

Je leur souris. Ils sont heureux.

Je les salue. Ils exultent.

Je les remercie. Ils jouissent.

Je regarde droit devant moi. Elle me voit. Tout là-haut.

Je vais commencer mon show. Je monte la dernière marche.

Je monte à l'échafaud. J'ai peur.

Je me sens à l'étroit dans mon costume de Star.

Il plante ses pieds bien profondément dans le sol. Il est solide. Il est ancré.
Ses appuis sont bien stables.
Il s'approche du micro qui est à sa place. Juste à la bonne hauteur. Comme d'habitude.
Il l'empoigne à deux mains, comme s'il priait.
Il s'accroche à lui pour ne pas flancher.
Il le serre très fort pour ne pas s'envoler.
Il l'amène à ses lèvres, comme s'il l'embrassait.
Les musiciens entament les premières notes. Comme d'habitude.

Elles vibrent dans mes veines.

Mon corps se connecte au rythme.

Mon cerveau se branche et s'électrise.

Ma gorge s'étrangle de mille nœuds. Mes mâchoires se bloquent. Mon souffle s'effiloche.

Le nœud coulant dans mon ventre se resserre encore. Des pleins et déliés dans mes entrailles. Des contractions intenses et dangereuses.

Il faut commencer maintenant. Sortir de ma torpeur.

La salle est en haleine. Elle attend la voix de son idole. Elle attend. Comme d'habitude, Loïs se fait prier. Ils vont devoir encore patienter, le temps de les mettre en ébullition.

Mais Loïs semble différent ce soir. Il fixe intensément son public. Ses yeux écarquillés vers l'ailleurs l'engloutissent et l'hypnotisent.

Il est nerveux. Il gesticule vainement, comme désarticulé.

Le scénario ne se dessine pas comme d'habitude.

Il arpente la scène de long en large, de large en long. Il brasse de l'air.

Ses musiciens sont immobiles, comme médusés.

Il ouvre enfin la bouche. Prend de l'air. Pousse sur ses cordes vocales.

Gargouillis, balbutiements et borborygmes se bousculent au portillon de sa bouche.

Silence. Silence de mort.

Je n'ai rien à chanter. Je n'ai plus rien à dire.

Maman, aide-moi.

Elle n'est pas là. Elle n'est plus là, cachée derrière les rideaux de l'oubli.

Je suis seul et je suis Moi.

Je lâche le micro, je l'envoie valser.

Je suis en cage. En rage. En nage.

La Bête bouillonne en moi et se débat.

Elle me tarabuste et me bouscule. Elle me grignote et m'assaille. Elle va gagner le combat.

Je sors de ma tanière. J'exhorte mes démons. Je sors de mes gonds.

Je me sens pousser des ailes. Des plumes me percent le dos.

J'envahis la scène de mon envergure immense.

Je sens mes serres s'enfoncer dans les lattes du plancher.

Mes yeux sortent de leurs orbites. Je lance des éclairs vers le fond de la salle.

Mes paupières se craquellent. Ma peau se tend à me faire mal.

Je vois le monde autrement. Je balaie tout sur mon passage. Je renais à une autre vie.

De ma gorge, une boule de feu se fraie un passage. Elle me brûle les cordes vocales.

Ma voix, qu'ils attendaient tous, va les accompagner. La voix qu'ils adoraient. Qui ressemblait à celle de mon géniteur maudit.

Je viens lécher les premiers spectateurs de ma langue de dragon. Mes brûlures intérieures les enflamment.

Je veux décrocher la lune.

Je les happe. Je les harponne.

Un déferlant murmure emplit les gradins.

Cette vague montante le soulève. Elle le galvanise.

Mais c'est un hurlement de chien-loup qui jaillit de sa bouche.

De chien abandonné. De loup blessé. De bête trop longtemps traquée.

Ses musiciens se taisent.

Sa voix se fait multiple : alto, soprano, basse, baryton, ténor.

Elle est instruments : guitare, violon, saxophone, batterie.

C'est un ouragan qui s'abat sur scène. C'est un vent de folie. C'est une tornade flamboyante.

Rien ne peut l'arrêter.

La salle explose. Le choc est violent.

Il danse le feu comme jamais.

Loïs est devenu une Bête.

Une Bête de scène.

ET IL L'A DECIDE AINSI !

En ce mois de Septembre, c'est une fin d'après-midi caniculaire que supporte ce coin de banlieue où l'herbe se fait rare et où le soleil darde ses rayons sur les murs mal isolés. Chaque habitant, reclus dans son appartement trop exigu, espère la tombée de la nuit, aux alentours de vingt heures, pour respirer un peu mieux dans cette atmosphère surchauffée. Un rêve inatteignable ! Tous étouffent.

Chez Marcel, le ronronnement de l'ancien ventilateur brasse un air encore bien trop chaud ! Dans son logement, la température se refuse de baisser en-dessous de vingt-cinq degrés aux heures les plus fraîches. Toute activité aussi simple soit-elle, devient pesante et en ce vendredi vingt, le quatrième jour de cette chaleur intense, suffocante, seul un silence profond répond aux attentes de sa femme Madeleine. Mais lesquelles ? Un bruissement dans les arbres tout proches, un murmure dans la rue où aucun passant ne s'égare, un souffle venu d'ailleurs, un quelque chose d'imperceptible qui peut laisser penser que la vie va reprendre et que cette fournaise va enfin cesser ou au moins s'atténuer.

Marcel est là, étendu de tout son long, sur son lit, les yeux mi-clos. Il n'est pas malade, non mais aujourd'hui, tout effort lui semble insurmontable. Il est vrai qu'il n'est plus si jeune et qu'il se meut chaque jour plus lentement, mais habituellement, il est encore vaillant. Ne le bousculez pas ! Même s'il ne sort plus de l'appartement depuis le début de l'été, il se déplace à son rythme, circulant à pas lents, allant de la salle à manger à la chambre ou à son bureau mais, sans canne et sur ses deux pieds, ce dont il est très fier. Il boitille bien un peu parfois ce dont il se défend et nie farouchement,

Au début du mois, une première vague de chaleur, s'est abattue sur la région. Elle était moins forte et n'a duré que trois jours. Il a pris son courage à deux mains pour se lever comme si de rien n'était. Il se voulait fort et se faisait violence. La fraîcheur qui a suivi, l'a ragaillardisé au point de parcourir les quelques mètres du long couloir pour venir comme chaque jour, dans la salle à manger. Là, confortablement installé dans son fauteuil préféré, il a saisi sa revue, celle qu'il attend toujours avec impatience. Par moments, il s'est même remis à crayonner ses prochaines ébauches de sculptures. « - A l'automne ! » murmure-t-il. Madeleine sait que mille et un projets foisonnent dans sa tête même si, rares sont ceux qui seront réalisés. Il a gardé un esprit vif et aime la taquiner, esquissant une plaisanterie à son propos ou lui rappelant quelques anecdotes qu'ils ont vécus, lorsqu'ils étaient plus jeunes, il y a de cela bien longtemps.

Or, ce mardi, la canicule est revenue. Marcel a lutté à nouveau et s'est levé comme à l'accoutumée. Il s'est recouché plus tôt. Mercredi, ce fut une courte apparition, le temps du repas et hier, bien qu'il ne se soit pas levé, il a réclamé son journal et l'a lu en plusieurs fois. Aujourd'hui, c'est différent. La chaleur encore plus brûlante, l'assomme et le plonge dans une torpeur dont il a du mal à se sortir. Madeleine, elle aussi, ressent cette fatigue au plus profond de son être. Elle a l'impression d'être dans une étuve et bien que très légèrement vêtue,

.../...

comme lui, elle transpire abondamment. Les volets presque totalement entrebâillés pour se protéger du cagnard qui cogne, les plongent dans une vague opacité où se meuvent les ombres. Parfois un rayon de soleil fulgurant vient frapper la vitre de la fenêtre et met une touche de lumière fugace sur les murs.

Lui se languit, affalé sur sa couche, presque à moitié nu, avec un drap léger recouvrant seulement la moitié de son corps. Le carillon de l'entrée a beau sonné les heures, la journée n'en finit pas de s'écouler. Il ne se décide pas à se lever encore, tant il est accablé par ce climat inhabituel qui lui pompe toute son énergie. Il se sent littéralement épuisé alors qu'il n'a pas encore bougé.

A treize heures, elle constate que, tout comme hier, il ne viendra pas à table ce qui est tout de même fort étonnant chez lui, lui, au caractère si fier, lui qui ne veut surtout pas donner l'impression d'être un vieillard impotent ! Elle le comprend. Elle lui apporte son repas et l'appelle doucement. Il tente de s'asseoir mais bien vite, il glisse. Prestement, elle lui met un coussin dans le dos. Il se retrouve à demi relevé. Il va pouvoir manger. Cela fait trois jours qu'il ne s'alimente plus normalement mais avec cette température, ni lui ni elle n'ont vraiment faim. Il faudrait pourtant bien qu'il se nourrisse un peu. Elle lui a préparé de la salade composée, celle qu'il réclame parfois. Une première bouchée, il renonce déjà. Elle lui propose alors de la glace, celle dont il raffole en temps ordinaire. Une seule cuiller prise du bout des lèvres et c'est terminé ! Il repousse l'assiette.

Sa salive semble s'être épaissie, remarque-t-elle. Il a du mal à avaler. Pour essayer de le rafraichir et tout en l'encourageant.

« - Il fait très chaud ! Il faut boire ! » lui dit-elle.

Elle lui tend un verre d'eau. Il ne fait aucun geste pour l'attraper alors elle lui passe les bras autour du cou et l'approche de ses lèvres. Mais lui, doucement s'en détourne.

« - Pose-le là ! murmure-t-il, en montrant la table de nuit ; plus tard, oui plus tard ! »

Et ajoute-t-il, d'un regard suppliant :

« S'il te plait, laisse-moi me reposer encore un peu ! ».

Ce ton, comme une prière est si inhabituelle chez lui qu'elle en est toute bouleversée. Lui, l'homme fort que rien n'abat, semble lâcher prise comme un bateau à la dérive, brisé comme si quelque chose l'avait frappé de plein fouet au plus profond de lui-même. Elle n'ose insister. Il est de nouveau, là, les yeux mi-clos, sa poitrine, humide de transpiration, se soulève régulièrement, sans aucun effort. Il ne dort pas. Elle le sait. Alors elle se tait pour ne pas le fatiguer davantage. Elle reste là, de longues, de très longues minutes à l'observer. Il ne semble pas souffrir et pourtant ! Elle qui ne s'inquiète pas facilement, ressent à ce moment-là comme une angoisse inhabituelle, lui étreindre la poitrine.

« - Pourquoi ? se dit-elle, il fait très chaud, il se repose. Ce n'est que pour aujourd'hui. La météo n'annonce-t-elle pas pour demain, une petite baisse de la température. Demain, il se lèvera, c'est sûr ou après-demain après cette maudite canicule ! comme il l'a fait au début du mois. »

Elle peste intérieurement contre ce climat devenu insupportable. Certes, quand il est couché, Marcel n'est jamais très bavard. Pourquoi ce peu de dialogue, ce quasi silence la préoccupe-t-elle autant, aujourd'hui ? A contre-cœur, elle détourne les yeux de ce corps gisant, en sueur malgré ses soins, et regagne la salle à manger, tout en laissant la porte ouverte. Ainsi elle pourra le surveiller, accourir à ses côtés, si jamais il en avait besoin.

Le carillon sonne à nouveau, égrenant les heures. Ce son si joyeux, si musical qu'elle aime tant entendre d'habitude, lui paraît plus que lugubre aujourd'hui. Est-ce dû à la semi-obscrité ou aurait-elle un mauvais pressentiment ? Non, ce n'est pas possible. Cette canicule l'épuise également et lui dérange l'esprit. Elle s'égare. L'après-midi traîne en longueur. Elle n'arrive pas à se concentrer ni à se mettre à son ouvrage. Elle essaie de se mettre à cette lettre urgente qu'elle doit envoyer. Elle commence mais elle est trop préoccupée. Elle abandonne. Elle se serait bien étendue un moment pour se reposer mais un quelque chose qu'elle ne comprend pas, l'en empêche. Elle, si vive de coutume, n'ose bouger, épiait le moindre mouvement, le moindre son. De loin, elle entend son souffle régulier. Cela devrait la rassurer. Pourquoi a-t-elle ce pincement au cœur ? Elle l'ignore. Le moindre craquement de ses pieds sur le plancher la fait sursauter. De temps à autre, elle s'avance dans le couloir. Elle a cru l'entendre mais non, de loin, elle l'aperçoit. Il semble dormir. Elle le voit couché, paisible, calme. Pourquoi cette crainte sournoise la tourmente-t-elle ? Elle repart dans la salle à manger mais elle reste là assise sans se décider.

Bientôt, il lui faudra préparer le dîner. A quoi bon puisqu'il n'a rien mangé, ou si peu, songe-t-elle. Peut-être un si long jeune lui donnera-t-il envie ? Elle l'espère.

Lentement, elle se lève, va jusqu'au frigidaire et se sert une boisson froide.

« - Cela me fera du bien, me fera réagir, marmonne-t-elle. Mais comment vais-je faire pour Marcel ? Il dort. »

Elle n'ose pas le réveiller. Pourtant, il faudrait bien qu'il se désaltère. Elle a bien vu qu'il n'avait pas touché à son verre, resté là sur la table de nuit, tel qu'elle l'avait posé. Soudain, au loin, un bref jappement suivi d'un halètement sourd vient trouer le silence. Elle tréaille.

« Ah ! Pense-t-elle. Dix-neuf heures ! C'est la voisine qui, comme tous les jours, sort son berger allemand près du stade. Le soir ne va pas tarder à tomber ! »

Une pénombre encore plus dense envahit la pièce. Va-t-elle éclairer ? Elle n'y voit goutte et pourtant elle reste là comme figée, en attendant ...Mais elle attend quoi, au juste ? Un signe, une idée brutale ou peut-être géniale qui la délivrera de son désarroi ? Elle l'ignore. Comme à son habitude, elle va allumer la télévision. Bientôt ce seront les informations du soir, celles de vingt heures ! Pourtant, Marcel ne sera pas là, à ses côtés, pour les regarder et les commenter.

Non, elle ne s'en sent pas le courage et puis, il pourrait l'appeler et elle risquerait de ne pas l'entendre. Non, elle ne peut pas. Elle scrute le silence et l'ombre que, de son lit, il pourrait projeter sur la porte de la chambre. Il ne semble pas bouger. Elle s'inquiète. Pour la énième fois, elle se lève et va jusqu'à la cloison.

Cette fois-ci, elle va allumer le petit lumignon qui jettera dans la pièce, une lumière falote, réduisant les ténèbres. Elle l'installe rapidement. C'est chose faite !

Marcel l'a sentie plus qu'il ne l'a entendue. Il entrouvre les paupières et murmure quelques mots qu'elle a du mal à saisir. Alors elle s'approche davantage. Elle arrive à sa hauteur. Il ouvre les yeux et la fixe un bref instant, tout en laissant échapper quelques sons incompréhensibles. Madeleine frissonne. Elle voit sa poitrine se soulever et s'affaisser une dernière fois. Elle a du mal à réaliser. Probablement s'est-il endormi ? pense-t-elle en une fraction de seconde. C'est ce qu'elle aurait souhaité.

Hélas ! Dans ce dernier regard, il lui a dit adieu pour toujours. Elle reste là, pétrifiée devant ce corps devenu inerte tandis que le carillon égrène lentement sa musique. Il est vingt heures !

*

*

*

La panne du vingt heures.

Chers Satiriens, d'abord, je vous demande de vous installer confortablement, et de rester sagement confinés ; Non non ! Ce n'est pas une nouvelle épidémie ! J'avoue qu'à cet instant, je me sens porter le poids du monde sur mes épaules. J'ai la malheureuse exclusivité de vous annoncer une terrible nouvelle ! Jamais Satire n'a connu pareille crise, crise de toutes les crises, la matière la plus précieuse vint de s'épuiser... Annonça la présentatrice, Eugenia Mars, de « Synchronicity news », le journal de 20 heures, le plus suivi de Satire.

Satire était la partie miraculée d'une terre dévastée en l'an 2035, date de l'investiture de Bourass. Cette nouvelle terre se composa de trois continents : Satire métropole, Maurland, et Ganymédia. La monnaie hégémonique était Monergy, indexée à l'unité d'énergie. Depuis, la planète s'engouffrait dans un techno stress effréné.

Le portrait de la présentatrice semblait s'extirper du vide. Elle était devenue l'acolyte virtuel de Salmane. Il ne pouvait plus se débarrasser de ce visage encombrant. La star médiatique, impassible, débitait des infos en boucle, sans la moindre émotion.

La messe de 20 H n'était pas encore dite, lorsqu'un spot publicitaire vint occuper le cadre : « Connected to futur » le slogan vantait le mérite du Quantinet, le réseau quantique, ce veinard d'annonceur battit ce soir-là tous les records d'audience.

Quelque instants avant la coupure, Salmane se retrouvait cloîtré chez lui à confondre la nuit et le jour, et à subir le monde depuis cet écran quantique, il s'adressa à sa fidèle colocataire :

— T'as bugée ou quoi ? Je te croyais intouchable, moi ! lança Salmane, manœuvrant son Télézappeur. Toutes les chaînes semblaient désactivées. Même le Quantinet n'arrivait plus à se reconnecter. Il se rendit compte que ce silence médiatique fut général.

La nouvelle retentit partout, chez les institutions gouvernementales et les médias, et se propagea ensuite dans tout Satire. Elle provoqua un cataclysme général. La devise Monergy s'affola, les places boursières plongèrent, les cours des matières premières explosèrent. Les producteurs crurent détenir le graal. La paranoïa gagna les esprits.

La présentatrice ne l'avait pas encore nommée, que cette mystérieuse matière provoqua la crise de toutes les crises. Son nom n'avait même pas besoin d'être prononcé pour semer une telle panique. De quoi s'agissait-il au juste ? À quoi ressemblait cette diabolique ?

Tout le monde essaya de joindre tout le monde, pas la moindre réponse. Même au niveau du gouvernement, personne n'y comprenait rien. Quelle main invisible était venue, in extremis, semer le suspense et empêcher la diffusion du flash ? Que diable, cette matière vaudrait-elle pour prendre toute Satire en otage ? Tout le monde fut pris au dépourvu. Les rues, habituées aux pires bouchons, se vidèrent, la circulation redevint fluide.

La vedette, Eugenia, à l'origine de l'imprécation, dès qu'elle traversa la porte du studio, s'éclipsa des radars et devint introuvable. Espérant remonter la source de l'annonce, le commissariat médiatique, « chargé du contrôle et de la régulation d'informations », ordonna aussitôt la chasse aux journalistes et dépêcha ses Cobras furtifs, engins volants de surveillance, relayés par des mouches électroniques. On confia alors l'enquête à l'agent Kebab.

Le jour suivant, pour la première fois depuis plusieurs années, Satire redémarrait sur une journée calme. La nuit fut paisible. Les oiseaux du jardin rechantèrent à nouveau. Le nuage de pollution se dégagea du ciel et les animaux se baladèrent en pleine ville. La nature semblait reprendre ses droits.

Jadis, les sommeils de Salmane furent cauchemardesques. Souvent, les infos se mêlaient à ses rêves et venaient alimenter des scénarios ténébreux. Les remontées matinales se négociaient dans la douleur. Ses réveils ressemblaient à un atterrissage en catastrophe. Ce sevrage brusque le prit de court, le jeune homme n'y était pas préparé.

— Est-ce l'armistice ? s'interrogea-t-il.

Au réveil de la troisième journée, son corps glissait encore sous les draps, il épousa les cendres de l'insomnie, lorsque le signal se rétablit. Une voix harcelante remplaça celle d'Eugenia et continua de diffuser. Le jeune homme attrapa le Télézappeur égaré sous le plumard et mit fin à ce débit d'angoisse, puis parcourut d'autres chaînes qu'il avait baptisées : Télé Intox, Canal Désinfo, Sordide Média...

Ce matin, visiblement, elles se seraient assagies ? Faute de venin médiatique, elles ressassèrent les mêmes infos, des infos amorphes, rien d'excitant ou digne d'intérêt. Il agita alors son Handyquant, bague intriquée au système central, qui faisait office de smartphone et affichait dans le vide.

Toute la pièce était truffée de gadgets quantiques, les rayons n'émettaient plus non plus. Les paupières semi-ouvertes, il commanda son petit-déj à la Matirra, son imprimante à nourritures : les composants des repas se fournissaient en Fatilas, particules élémentaires, via une tuyauterie appropriée. Les programmes de la machine se chargeaient de la composition et la cuisson. Il regagna ensuite sa minuscule salle de bain et enfourcha le siège de son Water Closed. Un Excrémomètre dissimulé dans la plomberie préleva sa matière fécale et procéda à l'analyse biochimique. Pour compléter l'examen, un rayon lui balaya le franc et collecta les données thermo-quantique.

Tout ce dispositif, Salmane n'était pas censé le connaître, si ce n'était sa curiosité de fouineur et ses talents de geek. Les Fatilas se déplaçaient dans le réseau et oscillaient entre énergie et matière, et pouvaient régénérer la tuyauterie, les bâtiments, les machines et toutes sortes d'objets. Toute la toile était à la solde de l'ASS, agence de sécurité spirituelle. Toute fuite d'eau détectée, ou panne électrique, était instantanément auto-réparée. Pas besoin d'aucune intervention. Le système générait de la matière quantique par transfert d'énergie, qu'il pourvoyait au travers du circuit, à l'endroit indiqué. Toutes les données étaient transmises au serveur central de l'ASS. La santé mentale était aussi sous l'emprise de l'institution.

Salmane jeta son regard rituel à l'endroit de l'afficheur suspendu dans la pénombre. Il arrivait parfois à intercepter ces données avant l'ASS mais ne pouvait en aucun cas les modifier. Ce jour-là, le bilan restitué fut spectaculaire : les indicateurs biochimiques étaient tous au vert. Auparavant, il y avait toujours un grand désordre métabolique dans son corps. La main invisible qui foutait le bordel se serait-elle tue ? se demanda le jeune homme. Qui en profita de l'arrêt de 20 heures et infiltra le réseau, accéda à son génome...

Depuis plusieurs mois l'ASS avait Salmane à l'œil, mais tant qu'il était sous contrôle, il n'y avait pas feu en la demeure. Avec sa petite nature, il traînait quelques maladies chroniques. Ce beau matin, il se réveilla avec une forme olympique. Tout cela ne passa pas inaperçu. Salmane soupçonnait la présence de curieuses substances dans l'eau potable qui pouvaient avoir un drôle d'effet sur le cerveau. Depuis la veille, le goût de l'eau changea curieusement.

Une fois parvenus à l'ASS, les nouveaux résultats du bilan déclenchèrent l'alerte. Salmane n'ignorait pas le risque. La quatrième journée, on ne se croirait pas à Satire. Sans le brouhaha familial, il manquait la dose de stress qui venait chaque matin caresser sa porte.

Salmane se devait de se rendre à sa banque Smart Load. Il était fauché, il avait un découvert à régler, ou plutôt à recharger une borne SL en énergie. Il se sentit d'abord flegmatique. — À quoi bon sortir ? se dit-il. La banque attendra, se dit-il. Était-ce un jour chômé ? Il vérifia son Handyquant : il n'en fut rien, on était pourtant en haute saison de travail. L'ambiance de la veille se confirma : le monde avait l'air de tourner à bas régime, le vacarme habituel s'éteignit. Salmane allait replonger dans son lit s'il n'y avait pas la banque et surtout cette conférence de la rédaction, au siège de Synchronicity News.

La vie dans Satire, avant la coupure, ressemblait à une partie de jeux vidéo effrénée. Les joueurs ne discernaient plus le réel du virtuel. Dans cette smart city, des Homo cyborg se confondaient avec les Satiriens. Contrairement à Grayland, dans la rive sud, peuplée d'hommes diminués.

Salmane se décida à franchir le palier de son appartement. Sa claustrophobie le repoussa de la cage d'ascenseur. Il dévala les escaliers des cinq étages et se retrouva dans le parking. Une odeur nauséabonde lui monta aux narines et eut au moins le mérite de le secouer. Les éboueurs ne s'y étaient pas rendus pour leur besogne quotidienne. Il chevaucha sa grosse moto et quitta les lieux à toute allure. L'ambiance dans la ville fut délétère, le trafic toujours fluide, la mauvaise odeur toujours omniprésente.

Le jeune homme, pour rien au monde, n'entamerait une journée sans penser à Angelina, qui ne donnait plus de ses nouvelles. Il l'avait dans la peau, il ne pouvait se passer d'elle, elle était son ange gardien, c'était pour lui la femme parfaite, d'une rare beauté. Dieu la lui aurait créée sur mesure, croyait-il. Mais il y avait un mystère chez cette créature ces derniers temps. Il lui semblait parfois trop parfaite, difficile de lui trouver un défaut. Angelina n'avait toujours pas donné le moindre signe de vie, ce qui ne manquait pas de raviver son angoisse dans un contexte pareil.

Le Handyquant sonna :

— Allo, oui, qui est à l'appareil ?

— C'est toi Angelina ?

— Navré, ce n'est pas Angelina.

— C'est quoi ce délire ? J'hallucine !

Le propre hologramme de Salmane s'afficha devant lui : c'était bien sa propre tête, mais une drôle de tête. Il se parla à lui-même.

— C'est une farce ? se demanda-t-il.

— Écoute-moi abruti, sauve ta peau. Grouille-toi ! avertit la voix de son hologramme avant de disparaître complètement.

— Oh mon dieu, je ne suis pas encore réveillé ? je dois encore rêver debout ! marmonna le jeune homme.

Il rebroussa chemin à toute allure vers son domicile.

Descente de Kebab chez Salmane

Il était sept heures du matin, on cogna fort à la porte métallique.

— Qui ça pouvait être ? se demanda l'occupant de l'appartement. Ça faisait une éternité qu'on n'avait pas fait résonner ce métal.

On cogna encore plus fort :

— Ouvrez cette porte ! Police !

Il regarda au travers du judas, personne n'était visible à l'horizon. Après un moment de silence, il entrouvrit la porte, quand une charge enfonça le métal. Le corps frêle de Salmane se retrouva violemment éjecté sur le parquet.

— Que me voulez-vous ? Qui êtes-vous ?

— Relève-toi ! crétin ! T'es en état d'arrestation.

Kebab le souleva comme un chien battu et le traîna vers la sortie :

— Vous avez un mandat d'arrêt ?

— Vous avez le droit de garder le silence ! ironisa l'agent, tout ce que vous dites sera retenu contre vous.

— Debout, espèce de fouille-merde ! Tu regardes trop de films policiers on dirait.

Salmane se rendit compte que le type n'était pas un flic ordinaire.

— Tu ne me reconnais pas, trouillard ?

— Non ! Je n'en ai pas envie !

L'agent perquisitionna le petit loft et saisit tout le matos.

— Allez, grouillez-vous ! Embarquez-moi cette vermine !

Salmane résista aux deux policiers et se débâtait comme il put.

— Vous faites erreur ! Je n'ai rien fait !

Le gaillard, du haut de sa corpulence, précipita le pauvre garçon dans la cage d'escalier. Sa tête culbuta plusieurs marches avant d'échouer au portail de l'édifice.

— Je vais te secouer tes satanés neurones ! Moi !

La tête pleine de bosses, le garçon à moitié évanoui essaya de se reprendre. Il lui assena de nouveau un coup sur le crâne :

— Je vais te bousiller ce cerveau de malheur !

— Pourquoi s'acharne-t-il sur mon cerveau ? s'interrogea Salmane.

Tête cagoulée et mains menottées, on l'embarqua dans un engin. Une fois à l'intérieur, un rayon lumineux lui chatouilla le crâne : ça lui rappela le signal du bilan médical. Kebab se pencha sur un micro et lâcha :

— Mission accomplie !

L'enquête

Le colosse au regard malicieux se hâtait pour rattraper l'ascenseur à supraconducteurs. C'était un matin de septembre, quand l'agent Kebab se rendait au quartier général de l'ASS, niché au onzième étage du gratte-ciel Singularity. La tour se confondait entre brumes et bannières frappées à l'effigie de Satire. La cabine de l'engin semblait immobile et silencieuse. Le voyage vertical desservait en un temps record. Kebab caressa ses grosses moustaches et se demanda s'il n'avait pas été téléporté.

Dans la grande salle dominée par la Doxeuse, impressionnante machine déroulant un quadrillage d'écrans, des images hallucinantes défilaient à vive allure, où l'on guettait celles jugées incongrues. Depuis la coupure, l'agence était en état d'alerte : on y visionnait des kilomètres de longs métrages. Les critiques d'art visuel étaient à pied d'œuvre. Ils se devaient de décortiquer la moindre rêverie subversive qui aurait échappé aux algorithmes. On passait au peigne fin toutes sortes de rêveries... jusqu'au moment où se détectait une activité cérébrale inhabituelle.

Qu'auraient-elles donc de si particulier pour exaspérer autant ? C'était la raison pour laquelle on fit dépêcher l'agent Kebab : on dut l'arracher de son lit pour s'occuper de son affaire.

Après de longues investigations, il apparaît qu'avant vingt heures, il ne s'était rien produit. Pas le moindre événement, qu'il soit politique, économique ou social, rien à se mettre sous la dent. Il paraît que ça arrive tous les siècles, où le monde marque une pose. La véritable panne fut une panne d'informations. Les témoins ont comblé ce vide par leurs rumeurs, leurs souvenirs recomposés, leurs peurs. Oui, cela peut arriver : une journée entière sans incident, que l'imaginaire collectif transforme en événement.

Salmane, convoqué une dernière fois, fut confronté à cette conclusion. Il resta silencieux, abasourdi, puis murmura :

— Alors... tout ça n'était qu'un trou noir de mémoire ? Le monde avait décidé de s'arrêter à 20 heures. Les agences fournisseuses d'information étaient en rupture de stock.

Le véritable coupable fut finalement débusqué : la matière précieuse était donc l'information, après laquelle courait tout le monde.

Marche blanche

Glacée.

Le café fumait encore devant elle, un liquide noir dans une tasse ébréchée. La salle du petit troquet de Nuuk était silencieuse, seulement troublée par le frottement du vent contre les vitres et quelques habitués. La météo n'était pas sous ses meilleurs augures au Groenland à cette période. Mais elle avait tout de même tenue à marcher jusqu'au centre pour s'accorder ce moment de calme entre les tempêtes. Les changements d'équipage étaient toujours une parenthèse étrange. Quelques heures à terre, entre deux mondes, avant de repartir vers la glace, le froid, l'infini. Une pause. Un répit mérité. Enfin.

Elle respirait, laissant son regard flâner par la fenêtre. Nuuk abritait sûrement le pire Bubble Tea de la planète et n'était pas la ville la plus développée bien qu'un nouvel aéroport vînt d'y être inauguré pour des vols internationaux. Songeuse, elle pensait, elle aimait cette vie, sa passion pour la science ne l'avait jamais quitté. Sa « nouvelle » vie, elle ne l'aurait troqué contre rien au monde. C'est comme si, l'équilibre était revenu.

April n'avait jamais vraiment baissé sa garde, mais ce jour-là, elle s'était autorisée un moment de paix rien que pour elle loin des marins brailleurs. Comme si après tout ce temps, c'était ok. Elle se rendait enfin compte que ses anciens reflexes d'infiltrée s'estompaient. Ce constat lui tira un petit sourire, et un petit pincement de nostalgie.

Elle saisit sa tasse, réchauffa ses doigts, puis leva la tête machinalement pour regarder l'homme qui rentrait dans le café dans un magnifique anorak. Ce vêtement imperméable, historiquement fait de boyaux d'animaux ou de fourrure, avec une capuche solidaire, conçu pour protéger du froid et du vent intenses de l'Arctique... Le mot est d'ailleurs originaire du Groenland.

Le temps de regarder sa montre, 20h00. La capuche de l'homme tomba sur ses épaules. Leurs regards se croisèrent. L'air se vida de son corps, une détonation silencieuse dans sa poitrine. Ils étaient si proche soudain.

Niklas.

Lui. Ici. Dans ce lieu qui lui est si cher, si précieux et où elle commençait à se sentir en sécurité dans une communauté bienveillante et qui ne posait jamais de question sur son passé.

Les flashes réapparurent. Ce regard elle ne l'oublierait jamais. Celui qui, des années plus tôt, l'avait démasquée, traquée, forcée à brûler son ancienne vie pour en reconstruire une autre.

Lui aussi la reconnut. Il aurait dû détourner le regard. Il aurait dû jouer l'ignorant, bifurquer, baisser les yeux. Mais il ne le fit pas.

Un battement de cœur plus tard, elle était debout, sa chaise envoyée violemment au sol. Mise en mouvement des deux parties. La traque commença.

Chasse à l'homme.

Dans les ruelles de Nuuk, le froid mordait leur peau alors qu'ils couraient, glissant sur le sol glacé, les quelques graviers utilisés pour ne pas dérapier ne fonctionnaient pas. Niklas savait qu'il ne pouvait pas s'en sortir en ville, mais il gagnerait parce qu'elle était sortie en gilet à -25° et qu'il avait les crampons encore cloués aux pieds.

Il opta pour une cachette dans le centre commercial. Une fois rentré, il espérait bien la semer, mais il connaît parfaitement April et se méfie de ses capacités. Il fallait tenter le coup.

Il savait qu'il avait détruit sa vie, mais n'était-ce pas uniquement la monnaie de sa pièce. Son petit trafic fonctionnait à merveille avant qu'elle n'y fourre son nez. Lui aussi avait dû changer d'identité, disparaître et recommencer.

Qu'est-ce qu'elle fout au Groenland ? Par quel hasard merdique la vie les avaient donc fait se recroiser. Elle ne le lâcherait plus maintenant. Il le savait. Bien que selon ses sources elle n'officiait plus pour la sécurité internationale, elle était assez pugnace pour lui pourrir la vie voire la lui prendre.

Il était peut-être allé un peu fort dans sa vengeance. Maintenant, c'est lui qui se planquait dans un magasin, au fond d'une cabine d'essayage, priant qu'elle l'ai perdu.

Son esprit pollué par le passé, il tendait son passeport à l'hôtesse pour s'envoler avec le dernier avion de la journée. Il fallait disparaître un peu. Illuliat serait parfait, depuis que le nouveau maire avait été élu, et que les touristes n'étaient plus les bienvenus, il s'enrôlerait sur un bateau de pêche pour remonter du flétan et ça serait parfait pour finir se faire oublier. Des obligations l'empêchaient de quitter le Groenland pour l'instant, il avait presque les deux ans de présence sur le territoire pour prétendre au titre de chasseur professionnel, s'il partait c'était fini, à moins que ça ne soit des mandats d'arrêts qui le retenaient...

Allait-elle le suivre ?

La réponse ne se fit pas attendre. Elle fonçait sur lui. Vu la file derrière lui, s'il montait il était mort.

Il arracha son passeport et parti en courant à la plus grande surprise de l'hôtesse qui ne se doutait de rien.

La pression montait, il sentait que tout ne se passerait plus aussi bien. Il était la proie à nouveau mais cette fois-ci, le chasseur n'avait plus de règles à respecter. Cette fois-ci il comprit que la fureur avait fait place à la détermination et ça l'effrayait encore plus. Ici se balader avec une arme, ça n'est pas normal, c'est obligatoire. Les ours blancs sont partout.

Quand on n'a pas de tête.

Elle le rattrapa sur le parking. Il ne l'avait pas vu venir. Par contre la balle de carabine qui est venue se ficher juste devant son nez dans la carrosserie, ça oui. Il ne savait plus quoi faire, où aller.

Il arrêta une voiture qui venait de démarrer, s'engouffra dedans et la voiture disparue dans la brume. Il ne payait rien pour attendre, mais l'addition sera salée. Deux fois qu'il filait. Elle était rouillée et s'en voulait. Il était juste là.

« Madame Audoux, êtes vous certaine de vouloir supprimer toutes vos informations personnelles ? Une fois terminée, vous n'existerez plus pour l'état français sous ce nom. Et tout ce que vous avez fait sera effacé, vos diplômes, etc... Vos proches ne pourront plus vous trouver et si vous le souhaitez nous pouvons leur envoyer un avis de décès... Madame Audoux ? »

Qu'est ce qui restait de toutes façons, on venait de tuer de sang-froid son mari et sa fille à son domicile. Une larme perla sur sa joue. Ils avaient toujours été sa faiblesse.

Son mari lui disait sans cesse de ne pas « ramener le boulot à la maison ». Alors quand ils lui ont demandé, elle a fait envoyer son avis de décès à ses parents et elle était devenue April, glaciologue, la profession de feu cet homme qui avait toujours su faire fondre sa carapace. Ils avaient fait tellement de choses ensemble, il était tellement passionné. Il lui avait tout appris même mort c'était lui qui lui avait offert le salut d'une « reconversion passionnante ».

Et puis elle avait trouvé ce job de scientifique, hôtesse de cabine et guide au Groenland. Elle pensait que c'était fini. Que tel un chat, elle avait déjà épuisé quelques vies et ne sachant plus combien il lui en restait elle coulerait désormais des jours paisibles à se reconstruire.

« - PUTAIIN APRIL T'ES OU ! Faut qu'on parte, le bateau est prêt on attend que toi !! Ole m'a dit qu'il t'avait vu à l'aéroport ! Qu'est-ce que tu fous ?

- Partez sans moi les gars, j'ai un truc ultra important à gérer, je ne peux pas t'en dire beaucoup plus et je ne sais même pas combien de temps ça va durer. Je suis désolée.

- Meuf tu ramènes ton petit cul sur *Harapan* et tu honores ton contrat bordel !

- J'peux pas Fred, tu comprendrais pas. Je suis désolée, je te donne des nouvelles dès que je peux. »

Elle raccrocha à contre cœur. Ça n'est pas du tout le genre d'April de faire ça. Mais l'occasion ne se représenterait pas.

La grande ourse.

Deux jours de poursuite à travers les fjords, les montagnes glacées, la toundra gelée. Pas de repos. Pas de répit. Il connaissait son endurance, elle connaissait ses tactiques.

Ils jouaient un jeu dont l'issue était tracée d'avance.

Niklas trouva refuge dans une station météorologique abandonnée sur la calotte glaciaire. April savait où il était. Elle attendrait le bon moment. Un signe, quelque chose. Malgré la détermination, tuer quelqu'un ne l'avait jamais faite vibrer. Son mari n'approuverait sûrement pas cette attitude de vengeance. Pourtant ça la rongait tellement. Si elle laissait passer cette opportunité, elle ne l'aurait sûrement plus jamais. Elle débattait avec elle-même. Ecoutant les craquements de la glace et le silence de la nuit.

Puis sans raison, elle se mit à siffloter, un air que sa fille avait appris par cœur. Elle voyait ses petites joues rondes, son sourire, ses yeux en amandes, et les câlins à trois, leurs rires à tous les deux. Elle attrapa son arme. Elle les aimait tellement, ils lui manquaient chaque jour que dieu faisait. Cette vie, cette nouvelle vie ça n'était pas ça qu'elle voulait même si c'était « cool ». Elle les voulait eux, elle voulait les bras de son mari qu'elle n'a jamais su remplacer, elle voulait sa maison, les repas de chez ses parents le dimanche. Elle pleurait à chaudes larmes maintenant, serrant sa carabine comme une poupée. Elle se sentait minuscule et seule. Il y a une semaine elle se sentait en paix et avec un grain de sable, c'est le retour du chaos. A quoi bon ?

Elle retourna l'arme sur sa tempe. Puis s'arrêta. Elle voulait le faire sous l'œil chaleureux de la grande ourse. Elle voulait mourir et avoir toutes les étoiles pour témoins. Que tout s'arrête, elle en avait tellement rêvé après tout elle aurait dû être morte elle aussi.

Alors elle se traina dehors, elle sifflotait encore en sanglotant. Le ciel était dégagé et clair.
Une nuit magnifique pour vous rejoindre. Pensa-t-elle sincèrement.

Quand soudain un voile flou et luminescent se montra dans le ciel. Elle connaissait bien ce phénomène. Après l'explication de son mari, leur fille disait toujours, c'est « un coucou de soleil » ! La lumière verte qui n'était pas franche encore 5 minutes avant s'intensifia et découvrit un rideau merveilleux. Les aurores boréales dansaient dans la nuit.

Elle braqua l'arme une fois de plus sur elle. Respirait comme si elle avait un rhume, elle reniflait bruyamment. Les larmes chaudes se transformait en sensation de coupure glacée sur ses joues. Elles n'avaient pas le temps de rouler hors du visage qu'elles gelaient déjà.

Elle tomba à genou, hurlant de toutes ses tripes, de toute son âme, c'était trop. Jusqu'à entendre la voix de son mari : « *Au Groenland, la légende raconte que les aurores sont l'esprit des enfants morts qui dansent dans le ciel. Les Inuits du Groenland nomment les aurores 'aqsamit', elles seraient les âmes des défunts qui jouent à la balle avec les crânes des morses. Si quelqu'un siffle pendant qu'il y a des aurores, alors les esprits vont descendre sur terre et finiront par le retrouver pour le ramener avec eux.* »

Ils lui faisaient un signe. Tous les deux. C'était une certitude. Le froid ralentissait sa fonction critique. Mais ce souvenir venait de réanimer la flamme de son désir. Désir de mort, mais pas la sienne. La nuit était tombée depuis quelques heures. Elle se préparait. Elle empaqueta tout son barda méthodiquement.

Bon appétit Nanuq.

La station était à 100 mètres. Quand elle entra, il l'attendait, un pistolet posé devant lui. Mais il ne le prit pas.

« - Alors c'est comme ça que ça finit ? » demanda-t-il en expirant lentement.

Elle ne répondit pas. Le canon de son arme était pointé sur lui. Elle le regardait. Ce trafiquant ridicule qui avait réussi à passer entre toutes les mailles des filets mondiaux. Qui vengeait son honneur et asseyait sa réputation partout. Cette chose qu'elle avait eu la possibilité de descendre mais ...

« *On le veut vivant ! VI-VANT c'est compris ?* »

« - Tu crois que ça va t'apporter quelque chose de me tuer ? Ici, comme ça ? T'aura même pas de prime ! Ah ah. Il riait d'un rire froid, sans conviction. Elle serra la mâchoire.

- Ça s'appelle une vengeance, et c'est un plat qui se mange froid.

Niklas esquissa un sourire sans joie.

- T'as même gardé ton arme de service, si tu me tires dessus tout le monde saura que c'est toi.
- Une fierté plutôt qu'une crainte.

- Tu as besoin de moi, je suis la dernière chose qui te relie encore à ton passé. Sinon, tu ne m'aurais pas poursuivi jusqu'ici. Je vais te proposer un marché...
- Tu n'es pas en position de négocier. »

Elle n'hésitait plus.

Deux balles. Une pour chaque épaule. Net. Précis. Pas d'erreur.

Il se tortillait en gémissant, un éclat rouge s'étalant sur le sol gelé. Elle ne ressentait rien, ni soulagement, ni délivrance.

April ne resta pas pour regarder le spectacle. Elle sortit immédiatement, le vent s'engouffrant dans son manteau en peau de phoque. Le froid la mordait violement. Le silence de la calotte glaciaire l'engloutissait, et aspirait ses pensées.

Là, sous le ciel polaire, une seule certitude demeurait : ça ne changeait rien. Rien à son chagrin, lourd. Sa peine immense. Rien. Le manque, le vide étaient toujours aussi puissants. Elle laissa son sac, et quitta la station en sifflotant péniblement, les aurores continuaient de danser dans le ciel. Vu le bruit qu'elle avait fait, si un ours était dans les parages, il appliquerait à coup sûr.

Elle se souvenait de ce que font les personnes malades, vieilles ou qui ne supportaient plus d'être un fardeau de la société, ici au Groenland.

Quand elles décidaient que l'heure était arrivée, elles partaient dans le froid, marchant droit devant, jusqu'à ce que la nature les récupère, les accueille dans le grand cycle. L'esprit d'April s'allégeait, les larmes ne lui faisaient plus mal, une grande ours apparue. Au loin le nez au vent; par reflexe elle voulait regarder les coordonnées GPS de sa montre et noter l'heure de l'observation de cet animal totem. Il est 20h00. Plus rien ne compte. Cette magnifique Nanuq ne lui fera aucun mal, mais April et Mme AUDOUX s'éteindront ce soir-là pour mieux briller dans les étoiles.

Un félicé défait l'idée

Chronique d'un Progrès hors contrôle

On nous promet un avenir radieux, pavé de merveilles technologiques, d'automates dociles et de cités intelligentes. Mais sous le vernis clinquant de ces rêves programmés, la réalité, parfois, déraile.

À Neblec'h, modeste bourg breton qui rêvait de grandeur numérique, l'ingénieur Petra-Bennak s'était imposé en maître d'œuvre du progrès. L'homme, à la chevelure épaisse et à la chemise toujours tirée à quatre épingles, avait conçu jusque dans le moindre détail la cérémonie d'accueil du ministre de l'Innovation. Il voyait là l'occasion rêvée de catapulter Neblec'h dans le panthéon des cités futuristes. La moindre vis, le plus discret servomoteur, portait sa signature. Avec l'ardeur d'un prophète et la fierté d'un enfant, il répétait à qui voulait l'entendre :

— La ville entière sera orchestrée par l'intelligence artificielle. Une démonstration éclatante de ce que l'avenir peut offrir !

Son enthousiasme électrisait toutes les réunions. Il avait séduit les élus, charmé les sponsors, hypnotisé les techniciens. Rien n'avait été laissé au hasard : depuis la descente du ministre de la voiture jusqu'à son assise finale sur le trône roulant, tout serait contrôlé, chronométré, chorégraphié.

— Le ministre s'avancera, précisait Petra-Bennak, et le dispositif se déclenchera. Un tapis rouge, long de cent mètres, se déroulera au rythme de sa marche, dévoilant sous ses pas des messages de bienvenue brodés à l'or numérique. Une pluie délicate de pétales tombera du ciel, comme une offrande florale aux dieux de la technologie. Une fois le tapis complètement déployé, un fauteuil surgira seul derrière le ministre qui devra y prendre place. Ce fauteuil l'amènera à allure modérée jusqu'à la scène où un spectacle son et lumière éclatera sous ses yeux. La musique à ce stade sera produite par un orchestre totalement dépourvu de musiciens. Les instruments joueront sous l'impulsion de moteurs silencieux et de souffleries savamment réglées. Et tout cela supervisé par une intelligence artificielle de dernière génération !

L'ingénieur s'exprimait avec fierté et un soupçon de mégalomanie. Mais l'enthousiasme était contagieux.

— Et à la fin, un feu d’artifice grandiose illuminera le ciel. Pour parfaire l’illusion d’une liesse populaire, une bande sonore de foule en délire retentira dans toute la ville. Simultanément, un murmure de mécontentement — si bas qu’il serait à peine audible — simulera la contestation. Un réalisme troublant, non ?

— Monsieur le ministre, réveillez-vous, nous sommes arrivés !

Le ministre entrouvrit les yeux, hébété, la voix encore brumeuse du sommeil. Il s’était assoupi sur la banquette moelleuse de la voiture, bercé par le ronron du moteur. Il tenta de remettre de l’ordre dans ses pensées.

— Vous allez voir, lui souffla un assistant, ils vous ont préparé une cérémonie exceptionnelle.

La portière s’ouvrit. Une brise légère effleura ses tempes. Le ministre salua le maire et les élus proches puis on lui présenta l’ingénieur.

Celui-ci, dans un élan de narcissisme assumé, avait décidé d’endosser le rôle d’un ambassadeur technophile pro-néo-avant-gardiste. Après tout, cette journée était la consécration de son génie.

L’ingénieur échangeait passionnément avec le ministre tout en l’accompagnant vers le tapis.

Il était 20 h 00, la cérémonie commençait exactement à l’heure prévue.

Mais alors que le protocole allait se mettre en marche, un grain de sable — ou plutôt une boule de poils — vint enrayer la parfaite mécanique.

Un chat !

Un chat gris, vif et curieux, à l’œil farceur et à la démarche légère se faufila sans vergogne entre les jambes du ministre et de l’ingénieur et bondit sur le tapis encore immobile. L’IA,

fidèle à ses algorithmes, détecta le mouvement et adapta immédiatement le déploiement du tapis à celui du félin.

Le jeu commença.

Le chat, ravi de cette poursuite inédite, accéléra sa course. Le tapis, docile et zélé, accéléra à son tour. L'ingénieur, pris de panique, se lança à la poursuite du chat qui courait après le tapis qui fuyait devant le chat.

La vitesse de toute cette cavalcade absurde ne cessait inexorablement d'augmenter.

Le service de protection du ministre, sentant que les choses ne se déroulaient pas comme elles le devaient, exfiltra le dignitaire à temps.

Le rythme imposé par le chat perturba quelque peu l'envoi des fleurs. Celles-ci, censées tomber en pluie gracieuse, se mirent à tourbillonner en bourrasques violentes. Une tempête de pétales s'éleva dans les airs. Le pollen, soulevé en nuages épais, déclencha une vague d'éternuements si brutale qu'une partie du public dut se replier en suffoquant.

Le fauteuil autonome surgit alors comme un bolide, piloté par une IA surexcitée. Il heurta l'ingénieur en pleine course et le projeta brutalement sur la scène.

Le chat, pris de frayeur, bondit sur l'orchestre. Dans sa fuite, des instruments tombèrent, entraînant et arrachant de nombreux branchements, tuyaux et autres fils électriques.

Le chaos était en marche.

Comme prévu, l'orchestre, bien que mutilé, se mit à jouer, mais comme la plupart des raccordements n'étaient plus reliés, de l'air sous haute pression s'échappait de tuyaux devenus de menaçants boas épileptiques. Le vacarme devint insoutenable. Un tuyau projeta un tel souffle que l'ingénieur perdit perruque et chemise, révélant un torse pâle, nu, tremblant de stupeur. Une planche volante, sortie d'on ne sait où, le frappa au visage, lui brisant une dent.

Les feux d'artifice s'enflammèrent malgré tout. Mais dans cet air saturé de pollen, les fusées faillirent déclencher un incendie.

Enfin, en surchauffe à cause de cette intense activité, l'unité centrale de l'IA ne trouva pas le fichier audio des vivats qui devaient être diffusés. Elle utilisa alors le seul fichier disponible et c'est ainsi que des bordées d'injures furent retransmises à un niveau extrêmement fort sur toute la ville. Le tout résonna dans les rues de Neblec'h, tel un soulèvement populaire.

Sur scène, torse nu, sa calvitie révélée, une canine en moins, l'ingénieur Petra-Bennak restait figé, yeux écarquillés, perdu dans les limbes de la sidération. Les photographes cliquèrent à l'aveugle.

La situation était catastrophique.

Deux IA venaient de s'affronter : l'Artificielle et l'Animale.

Les festivités et le discours du ministre furent annulés.

Les jours suivants, Neblec'h fit la une dans le monde entier. Partout sur les réseaux, les images de l'ingénieur Petra-Bennak à demi nu, projeté sur scène dans un chaos de pétales et de câbles, tournaient en boucle. Les débats fleurissaient : fallait-il confier notre avenir à des IA vulnérables à un simple chat ? Était-ce là le signe que l'humanité resterait toujours maîtresse de sa destinée, puisque même un félin pouvait défier la plus puissante technologie ?

Les chroniqueurs parisiens, entre deux commentaires politiques, y voyaient un conte moral sur l'orgueil et la chute. Les philosophes de plateau, eux, discourent sur la « poésie subversive du vivant », tandis que la chaîne locale interviewait le chat, désormais mascotte officielle, sous le nom de Progrès. L'animal s'installait chaque soir sur le toit de la mairie, lustrant sa toison avec une insouciance suprême.

Le maire dut convoquer un conseil de crise. On y débattit trois heures durant sur la nécessité d'installer un système anti-chats, d'adopter un code IA de prévention des félins, ou d'interdire carrément la circulation animale aux abords des tapis rouges. Un adjoint proposa de remplacer tout chat errant par un hologramme, ce qui déclencha une nouvelle polémique : fallait-il virtualiser le vivant pour protéger le virtuel ?

Les journaux étrangers reprirent l'affaire, de la BBC à NHK Tokyo.

À New York, un think tank de prospective publia un rapport alarmiste intitulé : “*Felines and Failures : The vulnerability of Smart Cities to unpredictable biomass*”¹. La Chine promit un prototype de drone anti-chat. En Inde, un guru vit dans cette histoire un signe de Shiva, “le danseur cosmique qui détruit pour reconstruire”.

Quant à l’ingénieur Petra-Bennak, il dut renoncer à ses projets de villes intelligentes. On lui confia un nouveau poste, plus modeste : superviser l’arrosage des bacs à fleurs de la ville. Enfermé dans son bureau du sous-sol municipal, il surveillait les niveaux d’eau à distance via un écran aux pixels fatigués. Là, au moins, pensait-on, il n’y aurait ni tapis rouge, ni feux d’artifice, ni orchestre possédé pour dévorer un ingénieur tout cru.

Il avait tenté, un matin, de proposer un système de distribution d’eau et d’engrais robotisé, mais le maire avait répliqué, d’un ton sans appel :

— Plus jamais de technologie autonome dans cette ville ! Plus jamais, Petra-Bennak ! Contentez-vous de faire remplir les bacs quand ils sont vides !

Ses journées, rythmées par les fleurs, lui laissaient tout loisir de ressasser sa disgrâce. Les employés qu’il croisait à la mairie détournaient le regard, comme pour éviter d’être contaminés par sa malédiction numérique. Seule la secrétaire du rez-de-chaussée osait encore lui adresser des sourires compatissants.

— Vous savez, lui glissa-t-elle un matin, je trouve qu’il y avait quelque chose de poétique dans tout ça... Comme si la nature nous rappelait que nous ne sommes pas maîtres du monde et que parfois elle glisse un grain de sable pour terrasser notre orgueil.

Petra-Bennak, en bon cartésien, pensa : C’est quoi « la Nature » ? Une instance supérieure qui nous gouverne et qui aurait des intentions ? Allons, c’est plus de la croyance qu’autre chose !

Il préparait sa réponse mais son téléphone vibra : une alerte l’informait qu’un des bacs avait cessé de détecter la présence d’eau. Il soupira et retourna à son bureau pour donner des instructions aux jardiniers municipaux.

Dans la grande salle du conseil, on organisait déjà la prochaine innovation municipale : un système d’éclairage urbain « climatiquement neutre », alimenté par les pas des piétons. Le

¹ Félines et Défaillances : La vulnérabilité des villes intelligentes face à la biomasse imprévisible

maire, traumatisé par l'épisode Progrès, imposa cependant une clause dans le cahier des charges : aucune IA ne sera autorisée à contrôler le dispositif. Les ingénieurs, privés de leur joujou algorithmique, durent se rabattre sur un vieux Commodore 64, qu'ils présentèrent comme « low-tech résiliente ». Les journalistes, rassurés, libérèrent leurs verbosités et logorrhées sur le sujet.

Progrès, quant à lui, continuait sa vie de chat. Chaque matin, il descendait sur la place, s'asseyait au centre, et fixait un point invisible à l'horizon, l'air de méditer sur l'état du monde. À midi, il se roulait paresseusement sur le pavé chauffé, provoquant l'admiration des badauds qui y voyaient un manifeste vivant contre l'hyperactivité productiviste. En fin de journée, il entamait sa tournée des restaurants, glanant sardines grillées et miettes de langoustines sous les tables où s'installaient les touristes. Puis il regagnait son perchoir au crépuscule.

Un soir, alors que la lune montait au-dessus de Neblec'h, Petra-Bennak, las de ses bacs à fleurs, monta sur le toit de la mairie pour respirer un peu. Il trouva Progrès assis là, immobile, la queue enroulée autour de ses pattes. Durant un long moment, l'homme et l'animal contemplèrent ensemble la nuit s'installer sur la ville baignée des dernières lueurs orangées du soleil.

Au loin, sur la nationale, les phares d'un convoi officiel scintillèrent. On murmurait, à la mairie depuis quelques jours, que le nouveau ministre de l'Innovation voulait assister aux premiers tests du chantier d'éclairage urbain.

Progrès soudainement intéressé descendit de son perchoir et regagna prestement la rue. Petra-Bennak le suivit du regard. C'est au moment où il allait se faufiler dans une ruelle sombre, que Progrès se tournant vers Petra-Bennak, cligna lentement des paupières, l'air de dire : « À moi de jouer. », puis il disparut.

Petra-Bennak s'installa confortablement pour observer les étoiles. L'éclairage de la mairie le gênait, certes un peu, mais c'était le seul endroit de la ville où l'on bénéficiait d'une vue à 360°.

L'horloge de la mairie sonna, il était 20 h 00. La ville fut subitement plongée dans le noir, révélant une voûte céleste magnifique.

Tout le réseau électrique du département venait de disjoncter.

C'est à ce moment précis que le fondement rationnel du système de pensée de Petra-Bennak fut ébranlé. Pourtant, Progrès n'y était pour rien, Le chauffeur d'un poids lourd venait de percuter, loin de Neblec'h, un pylône à haute tension en voulant éviter un chat.

Xavier Le Polozec
Été 2025



Traduction Breton Français

Neblec'h = Nulle part

Petra-Bennak = Quelque chose, Bidule, Tartempion (pour éviter de nommer quelqu'un)

La Vingtième Heure

La ville était plongée dans une routine familière, mais une routine à l'orée de l'oubli. Les gens rentraient chez eux après une longue journée de travail, les rues se vidaient progressivement, et les réverbères s'allumaient, projetant des cercles de lumière jaune sur l'asphalte encore humide d'une averse matinale. Il y avait quelque chose de particulier dans l'air, une tension presque palpable, un léger bourdonnement électrique qui semblait s'intensifier à mesure que les aiguilles de l'horloge tournaient. C'était le genre de calme qui précède l'orage, non pas météorologique, mais le genre d'orage qui change le cours des choses.

Sybilla, une jeune femme aux cheveux noir de jais qui tombaient en cascade sur ses épaules et aux yeux verts vifs comme des émeraudes, se hâtait de rentrer chez elle. Son pas était pressé, presque une petite course, ses talons résonnant sur le trottoir silencieux. Elle avait passé la journée entière, de l'aube au crépuscule, à travailler sur un projet d'architecture important, un plan complexe qui avait absorbé chaque once de son énergie. Elle était épuisée, son esprit à la fois plein d'idées et vide de fatigue. En marchant, elle jetait des coups d'œil impatients à sa montre à quartz, un cadeau de sa grand-mère. **19h55**. Encore cinq minutes de marche et elle serait à l'abri, loin de cette atmosphère étrange et de cette solitude qui commençait à lui peser.

Soudain, un frisson glacé lui parcourut l'échine, un pressentiment plus qu'une sensation physique. Elle sentit une présence derrière elle, une sorte de vide qui l'observait. Elle se retourna vivement, ses sens en alerte, mais il n'y avait personne. Les rues étaient désertes, si ce n'est un vieil homme qui promenait son chien à quelques mètres de là, une silhouette courbée sous la lumière vacillante d'un lampadaire. *Sybilla* haussa les épaules, tentant de se rassurer. C'était probablement la fatigue qui lui jouait des tours. Elle se détourna, mais une ombre fugitive lui sembla traverser son champ de vision. Elle secoua la tête, reprenant sa marche, plus rapide encore qu'avant.

20h00 pile. Les cloches de la vieille église voisine, une horloge usée par le temps mais toujours d'une précision parfaite, retentirent dans l'air, faisant vibrer non seulement le verre des fenêtres, mais aussi les os de *Sybilla*. Le son était grave, profond, comme si l'horloge ne sonnait pas l'heure, mais l'arrivée d'une destinée. *Sybilla* s'arrêta net sur le trottoir, levant les yeux vers le ciel, ses yeux fixant le carillon qui brillait faiblement dans l'obscurité grandissante. C'est à ce moment précis, à la dernière vibration du huitième coup de cloche, que tout bascula.

Un éclair violet et aveuglant illumina le ciel, comme si le firmament se fendait en deux. Le flash fut suivi d'un grondement de tonnerre qui fit trembler le sol

sous ses pieds, une vibration si puissante qu'elle se sentit déséquilibrée. Les réverbères s'éteignirent un par un, comme des bougies soufflées, plongeant la ville dans une obscurité totale, si dense qu'elle semblait absorber le son et la lumière. *Sybilla* se retrouva seule, entourée de ténèbres, une main sur son cœur qui battait la chamade, l'autre sur le sac à main où elle cherchait frénétiquement son téléphone.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle se trouvait dans un lieu inconnu. L'air y était plus lourd, chargé d'une odeur d'encens et de vieux papier. Les murs étaient recouverts de tapisseries anciennes, dont les motifs complexes semblaient bouger à la lueur des flammes. Des candélabres en cuivre poli éclairaient la pièce d'une lumière douce et vacillante, projetant de longues ombres dans les coins. Devant elle, un vieil homme à la barbe blanche et aux yeux d'un bleu d'azur, un sourire énigmatique sur le visage, l'attendait. Il portait une robe ample, brodée de symboles qu'elle ne parvenait pas à déchiffrer.

— Bienvenue, *Sybilla*, dit-il d'une voix basse et rauque, qui semblait venir d'un autre temps. Je vous attendais. Vous avez franchi la porte de la vingtième heure.

Sybilla était perdue, son esprit luttant pour comprendre. Elle se rappela l'histoire fantastique qu'elle avait lue enfant, des histoires de portails et de mondes parallèles.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle, essayant de cacher la peur qui serrait sa gorge.

Le vieil homme, qui se présenta comme Arion, sourit à nouveau.

— À **20h00 pile**, les portes du temps s'ouvrent. Les secrets se dévoilent, les destinées se croisent, et les chemins s'entremêlent. Le temps, tel que vous le connaissez, n'est plus une ligne droite, mais un carrefour immense. Vous avez été choisie pour franchir cette porte, *Sybilla*. C'est l'appel du destin, un appel que peu entendent et que très peu acceptent.

Sybilla était sceptique, sa raison se rebellant contre cette explication. Mais en même temps, elle sentait une curiosité grandissante en elle, une faim d'inconnu qui prenait le pas sur sa peur. Elle suivit Arion à travers les couloirs du bâtiment. Il l'emmena dans une bibliothèque gigantesque, remplie de livres anciens dont l'odeur sucrée de parchemin remplissait l'air. Elle vit des cartes mystérieuses qui semblaient représenter des constellations inconnues et des objets étranges, des mécanismes complexes qui tournaient sur eux-mêmes dans le silence.

Ils arrivèrent enfin dans une grande salle, baignée d'une lumière lunaire, où se trouvaient des dizaines de personnes venues de différents endroits du monde, et peut-être même de différentes époques. *Sybilla* aperçut un homme avec une armure médiévale à côté d'une femme habillée en tenue futuriste. Il

y avait un poète de la Renaissance, une chimiste du XIXe siècle, et un nomade du désert. Elles étaient toutes là pour la même raison : franchir la porte de la vingtième heure.

— Vous avez le choix, *Sybilla*, dit Arion, d'une voix plus solennelle. Vous pouvez retourner dans votre monde, reprendre le cours de votre vie là où vous l'avez laissée. Ou vous pouvez rester ici et explorer les secrets de la vingtième heure. Mais attention, une fois que vous aurez franchi cette porte, une fois que votre choix sera fait, il n'y aura pas de retour en arrière possible. Votre destin sera à jamais lié à celui de ce lieu.

Sybilla hésita. Elle pensa à sa vie, à son appartement cosy, à ses amis qu'elle retrouvait chaque vendredi, à sa famille qui l'appelait tous les dimanches. Une vie normale, rassurante. Mais elle pensa également à la curiosité qui la dévorait, à l'envie de découvrir des choses nouvelles et inexplicables, à la sensation de faire partie de quelque chose de plus grand qu'elle.

Elle prit une profonde inspiration et fit son choix, son regard se fixant sur Arion.

— Je reste, dit-elle, les yeux brillants d'excitation et d'une détermination nouvelle.

Arion sourit, un sourire de connaisseur.

— Alors que votre voyage commence.

Et la porte invisible de la vingtième heure se referma derrière elle, faisant naître un faible bourdonnement qui se propagea dans toute la salle. *Sybilla* venait de changer son destin, et elle était prête à affronter ce qui l'attendait de l'autre côté.

Au fil des jours, des semaines, des mois, *Sybilla* découvrit les secrets de la vingtième heure. Arion et d'autres initiés lui enseignèrent que les portes du temps s'ouvraient à **20h00 pile**, non seulement dans leur bâtiment, mais dans des points de convergence à travers le multivers. Ces portes permettaient aux gens de voyager à travers les époques et les dimensions. Elle rencontra des personnes venues de mondes où la magie était une science, et d'autres où la technologie avait atteint son paroxysme. Chacun avait été choisi pour une raison précise, et chacun avait un destin à accomplir, une pièce à jouer dans le grand échiquier du temps.

Sybilla se rendit compte que la vingtième heure n'était pas juste une heure sur une montre. C'était un passage secret, un portail vers un monde parallèle où les règles de la réalité étaient différentes, plus fluides. Elle commença à explorer ce monde, ce "**Nexus**", comme l'appelaient les autres. Elle découvrit des paysages étranges : des forêts aux arbres qui chantaient, des océans d'encre où les étoiles se reflétaient, des cités suspendues dans le

vide. Elle étudia des cartes stellaires qui représentaient des galaxies inconnues et apprit à naviguer entre les différentes réalités. Sa curiosité insatiable et sa logique d'architecte faisaient d'elle une élève remarquable, capable de comprendre les mécanismes subtils qui régissaient ce monde.

Mais *Sybilla* ne fut pas la seule à découvrir les secrets de la vingtième heure. Un groupe de personnes, les "**Écorcheurs du Temps**", mené par un homme mystérieux nommé *Kael*, cherchait à utiliser les portes du temps pour leurs propres fins. *Kael* n'était pas un simple humain, mais un être venu d'une dimension où le temps s'était figé. Il avait passé des siècles à étudier les portes, il en connaissait les rouages mieux que quiconque. Il voulait voyager à travers les époques et les dimensions, non pour la découverte, mais pour des raisons égoïstes et destructrices. Il cherchait à réécrire l'histoire des mondes, à remodeler la réalité à son image et à en extraire la puissance, créant un empire éphémère mais redoutable.

Sybilla se retrouva face à un dilemme. Elle devait choisir entre la soif de connaissance qui la dévorait et le devoir de protéger le Nexus. La porte de la vingtième heure était un cadeau, mais elle pouvait aussi devenir une arme. Elle prit une profonde inspiration et fit son choix : elle allait protéger le monde, même si cela signifiait renoncer à ses propres désirs et ambitions. Sa mission était de s'assurer que l'équilibre du temps et de l'espace soit préservé.

La bataille pour la vingtième heure venait de commencer. *Sybilla* se prépara à affronter les défis qui l'attendaient, armée de sa curiosité et de sa détermination. Elle commença à rassembler les autres élus, les initiés qu'elle avait rencontrés, forgeant un lien de confiance avec le guerrier, le poète et le chimiste.

Sybilla se retrouva face à face avec *Kael*. L'homme dégageait une aura de pouvoir glaciale.

— Vous êtes une menace pour tous les mondes, dit *Sybilla*, essayant de cacher sa peur. Vous voulez utiliser les portes du temps pour détruire les autres dimensions et régner sur les restes.

Kael rit, un son sec et dénué d'émotion.

— Vous êtes intelligente, *Sybilla*. Mais vous ne comprenez pas la véritable nature des portes du temps. Elles ne sont pas juste un passage, mais un outil pour façonner l'univers, pour corriger les erreurs de la création. Je vais reconstruire le multivers de manière parfaite. À ma manière.

Sybilla secoua la tête.

— Je ne vais pas vous laisser faire. Je vais protéger ce qui est, même si cela signifie de vous arrêter.

Kael sourit d'un air de pitié.

— Vous êtes courageuse, *Sybilla*. Mais vous êtes également seule. Vous allez avoir besoin d'aide pour m'arrêter. Et il y a d'autres personnes, bien plus puissantes que vous, qui croient en ma vision. Vous n'êtes qu'une architecte, tandis que je suis un bâtisseur de mondes.

Et c'est ainsi que *Sybilla*, cette architecte ordinaire d'un monde lointain, se retrouva à la tête d'une armée improbable de personnes venues de différents mondes et dimensions. Ensemble, ils se préparèrent à affronter *Kael* et ses sbires, dans une bataille qui allait déterminer le sort de l'univers. Le poète inspira les troupes avec ses vers passionnés, le guerrier enseigna ses techniques de combat, et le chimiste créa des dispositifs technologiques inédits.

La bataille finale fut épique. *Sybilla* et ses alliés se battirent avec tout leur cœur et leurs âmes, utilisant toutes les connaissances et les compétences qu'ils avaient acquises. *Sybilla*, avec sa compréhension de l'architecture, trouva les faiblesses dans les structures temporelles que *Kael* avait manipulées. Elle utilisa le Nexus lui-même comme une arme, réorientant ses flux d'énergie. *Kael*, incapable de contrôler cette force imprévisible, fut vaincu. Les portes du temps furent protégées et l'équilibre restauré.

Sybilla avait sauvé le multivers. Elle se sentit fière et accomplie, sachant qu'elle avait fait ce qui était juste, même si cela avait changé sa vie à jamais. Elle avait perdu une vie, pour en gagner mille. Au fil du temps, *Sybilla* devint une figure respectée, presque légendaire, dans le monde complexe et fascinant de la Vingtième Heure. Elle ne cherchait pas le pouvoir ni la renommée, mais son nom résonnait dans les couloirs du temps et de l'espace. Les êtres venus de partout, de toutes les époques et de toutes les dimensions, venaient demander son aide et son conseil. Elle était devenue une sorte de guide inter dimensionnel, une sage, une personne capable d'aider les autres à naviguer les complexités et les dangers de la Vingtième Heure. Elle enseignait la prudence, l'équilibre, et surtout, l'importance de la curiosité respectueuse plutôt que de la soif de domination.

Elle supervisait l'entretien des flux temporels, aidait à résoudre les paradoxes mineurs, et veillait à ce que de nouvelles menaces ne se profilent pas à l'horizon. Le *Gardien du Seuil*, voyant en elle une digne héritière, commença à lui transmettre les derniers secrets de la Vingtième Heure, des connaissances si profondes qu'elles touchaient à la nature même de la création. *Sybilla* avait trouvé sa véritable vocation, son rôle dans le grand schéma des choses.

Sybilla sourit, un sourire teinté de sagesse et de sérénité. Elle avait changé son destin, passant d'une existence routinière à une vie extraordinaire. Elle avait découvert non seulement les secrets de la Vingtième Heure, mais aussi les profondeurs de son propre courage et de sa détermination. Le chemin

n'était pas terminé, de nouvelles explorations et de nouveaux défis l'attendaient sans doute, mais elle était prête. Armée de sa curiosité inaltérable et de sa résolution inébranlable, *Sybilla* embrassait pleinement son rôle de gardienne des réalités, une sentinelle au seuil du temps et de l'espace. Le monde, ou plutôt les mondes, pouvaient désormais respirer. Car chaque nouvelle nuit, à **20h00 pile**, une nouvelle porte s'ouvrait, et une nouvelle aventure commençait. Elle avait trouvé son foyer.

Georgiu Cornel

2282 mots 14306 caractères

ANGE PLUME EN MAIN VOIX EN CHEMIN

Ange est une jeune femme de 32 ans. Brune, les cheveux courts, elle vit toujours à cent à l'heure, entre son scooter, son téléphone et son ordinateur portable. Elle veut que ça avance. Elle vit dans l'urgence, persuadée que la vitesse finira bien par lui révéler le sens de la vie.

Au fond d'elle-même, Ange sait ce qu'elle cherche. Absorbée par son travail, elle oublie son rêve : celui d'avoir assez de talent pour écrire.

Le soir, elle rentre chez elle, s'installe devant sa feuille blanche, et attend. Elle la fixe comme on fixe un distributeur de café en panne : avec espoir, puis agacement, puis résignation. Rien ne vient. Pas même une métaphore bancale. Entre colère et découragement, elle revient chaque soir à l'écriture, son refuge, sa liberté. Et chaque soir elle se dit qu'elle aurait dû choisir la poterie.

Mais elle persiste. Elle lit Hugo, Balzac, Sartre, Beauvoir en se disant que le talent est peut-être contagieux. Alors elle se rend aux Deux Magots, s'installe à la table de Simone de Beauvoir, commande un café noir — bien serré, comme son angoisse — et attend que l'inspiration descende du plafond comme une colombe mystique.

Fermant les yeux, elle hume l'air du temps, écoute mais toujours rien. À part un serveur qui râle parce qu'elle monopolise la table sans consommer de croissant.

Elle se dit : « Peut-être que le génie est dans l'air. » Alors elle inspire profondément et finit par avoir le hoquet mais toujours pas de talent.

Elle tente les librairies, les bancs publics, les musées. Elle s'assoit sur les marches du Panthéon, espérant que les fantômes de George Sand ou de Madame de Staël lui souffleront une idée. Mais tout ce qu'elle reçoit, c'est une pigeonne non gradée qui la vise avec une précision militaire.

Elle se moque d'elle-même : « Tu pourrais te rouler dans les archives de la BNF, Ange, tu n'aurais toujours pas le style de Marguerite Duras. »

Elle commence à envisager des rituels absurdes : se mettre au milieu de chats très tôt le matin comme Colette, écrire tout habillée en homme la nuit comme George Sand ou encore se lever à 4h tous les jours pour écrire à la main puis taper à la machine ses écrits comme Amélie Nothomb ! Rien n'y fait. Le talent reste en grève.

Changeant de stratégie, elle se tourne vers les autrices qu'on lit moins. Celles qu'on oublie. Elle dresse une liste. Elle fouille et découvre des noms, des vies, des œuvres. Elle se dit : « Voilà. C'est là que ça se passe. »

Elle découvre Violette Leduc, qui écrivait comme on saigne. Andrée Chédid, qui fait danser les mots comme des oiseaux. Elle tombe sur des noms oubliés : Anna de Noailles, Gisèle Halimi, Christiane Rochefort. Elle lit leurs lettres, leurs journaux, leurs cris.

Certaines n'ont jamais été publiées. D'autres ont été effacées. Mais toutes ont écrit. Toutes ont crié, murmuré, rêvé.

Elle emprunte leurs livres et les dévore pour s'imprégner. Elle espère que leur souffle traverse les pages et vienne habiter la sienne.

Elle dort avec leurs livres sous l'oreiller, comme d'autres dorment avec des cristaux. Mais le matin, elle se réveille avec un torticolis et toujours pas de chef-d'œuvre.

Elle a raté le train du talent — ou peut-être l'inverse. Elle ne sait plus. Toujours est-il qu'elle se retrouve régulièrement face à sa feuille blanche.

Cette prise de conscience puissante l'amène à chercher sa propre voie, unique et authentique. Elle pourrait devenir une voix pour celles qui n'ont jamais eu la chance d'être entendues.

Ange se souvient d'un après-midi d'été, dans le jardin de sa grand-mère. Elle avait huit ans. Le soleil faisait danser les ombres des feuilles sur la nappe en toile cirée. Sa grand-mère lui avait tendu un vieux carnet, jauni, aux pages à moitié remplies.

— C'est ton carnet maintenant. Tu peux y écrire ce que tu veux. Des histoires, des secrets, des rêves.

Ange avait regardé les lignes vides comme on regarde une mer calme : avec envie, mais aussi avec crainte. Elle avait écrit son prénom avec application. Puis une phrase maladroite sur un chat qui parlait. Sa grand-mère avait lu, souri, et dit : — Tu sais, écrire, c'est comme planter une graine. On ne sait jamais ce qui va pousser. Mais il faut commencer.

Ce jour-là, Ange avait compris que les mots pouvaient être des graines. Et que les histoires pouvaient pousser dans le silence.

À travers chaque écrit, elle découvre l'histoire de ces femmes, la raison pour laquelle elles ont écrit, et comment leur vie a façonné leurs œuvres.

Le temps passe. L'enthousiasme s'éteint, le découragement la gagne. La flamme de l'écriture vacille. Elle perd confiance. Son désir secret s'essouffle.

Tant pis. Elle restera cadre administratif dans un bureau anonyme, oubliée, rangée, résignée avec des rêves en veilleuse. Tout un programme qui ne l'enchantait guère.

Elle regarde sa feuille blanche et soupire. Le temps passe. Le soir tombe. Les huit coups de vingt heures résonnent comme un glas.

Les yeux fermés elle rêve.

Un rêve étrange et lumineux. Ange est dans une bibliothèque immense, infinie. Des femmes sont là. Toutes celles qu'elle a lues. Simone, Colette, Marguerite, Violette. Elles écrivent, parlent et l'accueillent.

Ange ose. Elle leur parle et les écoute également. Elle traverse les siècles, les styles, les douleurs. Elle comprend, reçoit. et s'ouvre en leur demandant : « Vous avez un secret ? Un raccourci ? Un tuto YouTube ? »

Elles rient et lui disent : « Non, juste du travail, de la persévérance, et surtout un besoin vital d'écrire »

Elle se réveille progressivement. Quelque chose a changé. Elle ne sait pas quoi. Mais elle sent. Elle sent que sa voix est là. Fragile. Nue. Mais présente.

Elle n'a peut-être pas le talent qu'elle espérait. Mais elle a une voix. Et cette voix peut porter celles qui n'ont jamais été entendues.

Alors elle saisit sa plume et écrit.

Et cette fois, la feuille ne reste pas blanche. Ange a envie de partager ce qu'elle a appris d'elles.

Tout ce patrimoine féminin d'écriture.

Elle est prête à transmettre ce qu'elle a vécu, pour inspirer d'autres femmes à trouver leur propre voix, leur propre talent. Elle réalise qu'elle détient désormais la clé pour ouvrir des portes, pour honorer ces femmes qui l'ont précédée et rendre hommage à leur créativité

Le lendemain, Ange s'inscrit à un atelier d'écriture. Pas un de ceux où l'on dissèque les figures de style comme des grenouilles en cours de biologie. Non, un atelier vivant, animé par une femme qui parle de littérature comme on parle d'amour : avec passion, avec tendresse, avec rage quelques fois.

Elle y rencontre d'autres femmes. Des jeunes, des anciennes, des timides, des flamboyantes. Elles écrivent, doutent et partagent leurs émotions. Elles se lisent. Et Ange comprend que l'écriture n'est pas un sommet à gravir seule, mais un sentier à parcourir ensemble.

Un dimanche, une adolescente lit un texte sur sa mère disparue. Sa voix tremble.

Le silence est dense. Ange l'écoute, les yeux embués. Elle réalise que l'écriture peut être un exutoire, une réparation, une renaissance. Elle se dit que ce qu'elle vit là est plus précieux que n'importe quel prix littéraire.

Chaque semaine, elle revient. Elle écrit. Elle lit à voix haute en tremblant Elle s'initie à ne plus s'excuser d'exister sur la page. Elle découvre que sa voix, même imparfaite, touche. et découvre que le talent n'est pas un don tombé du ciel, mais une fidélité à soi-même.

Enfin, un jour elle écrit une nouvelle. Puis deux. Puis dix. Elle les rassemble. Elle les relit. Elle hésite puis les envoie à une maison d'édition indépendante, tenue par des femmes. Elle n'attend rien. Elle veut juste essayer.

Quelques semaines plus tard, elle reçoit un mail avec une réponse positive.

Son cœur bat très fort. Elle relit trois fois. Ange appelle sa mère, ses amies, et va même voir le serveur des Deux Magots.

Son livre paraît sous le titre *Voix de femmes*. Il ne fait pas la une des journaux mais il circule, touche et inspire.

Et Ange comprend que ce n'est pas la célébrité qu'elle cherchait. C'était la résonance.

Elle continue d'écrire. Elle anime à son tour des ateliers en lisant les textes des autres comme on écoute des confidences. Elle devient alors passeuse et devient lien.

Son appartement s'est transformé. Des livres partout. Des carnets ouverts. Des phrases griffonnées sur des post-its collés au miroir, au frigo, même sur la porte des toilettes. Elle vit dans un nuage de mots et s'y sent bien.

Elle crée un blog. Un espace simple, sans prétention, où elle partage ses découvertes, ses lectures, ses réflexions. Elle y parle des autrices oubliées, des voix étouffées, des récits invisibles. Elle y parle aussi de ses propres doutes, de ses tentatives, de ses échecs. Et ça résonne.

Un jour, elle reçoit une lettre manuscrite. L'écriture est tremblée, les mots choisis. Une femme lui écrit : « Je vous ai lue en cachette, dans ma chambre. Grâce à vous, j'ai osé écrire ce que je n'avais jamais dit à personne. Vous m'avez donné une voix. »

Ange reste longtemps immobile. Elle relie la lettre et s'émeut. Elle comprend que son écriture n'est pas un cri dans le vide. C'est un écho. Une main tendue.

Elle est invitée à lire un extrait de son livre dans une bibliothèque de quartier. S'installant derrière le micro, elle regarde la petite salle. Des femmes sont là. Des jeunes, des femmes plus âgées, des timides, des flamboyantes. Elle parle de son parcours, de ses doutes, de ses découvertes. Elle parle d'elles. Elle parle pour elles.

Ange continue. Elle ne cherche plus à être Marguerite Duras. Elle est elle-même. Et c'est suffisant.

Elle crée un cercle d'écriture féminine. Tous les dimanches, dans un café discret, des femmes se retrouvent. Elles écrivent et se lisent. Elles se soutiennent pour se révéler.

Ange regarde ces femmes. Elle pense à la jeune femme qu'elle était, seule devant sa feuille blanche. Elle sourit. Elle sait que cette feuille n'était pas vide. Elle était en attente d'elle-même.

Et maintenant, elle est là. Pleine. Vivante. Vibrante.

Un jour, une journaliste l'interroge : — Pourquoi écrivez-vous ? Ange réfléchit. Elle pourrait répondre par une formule brillante, une citation bien placée. Mais elle dit simplement : — Pour que d'autres osent.

Elle ne cherche plus à impressionner. Elle veut relier. Elle veut ouvrir. Elle veut faire entendre.

Son cercle d'écriture grandit. Des femmes viennent de loin. Certaines n'ont jamais écrit. D'autres ont des carnets pleins, jamais lus. Elles s'assoient. Elles écrivent. Elles se découvrent.

Ange les regarde. Elle voit dans leurs yeux ce qu'elle a vu dans les siens, autrefois : la peur, le désir, la pudeur, la rage. Elle sait que chaque mot posé est une victoire. Elle sait que chaque silence brisé est une renaissance.

Parfois, elle doute encore. Elle relit ses textes. Elle trouve des maladresses, des failles. Elle se demande si elle est légitime. Mais elle se souvient : le talent n'est pas une perfection. C'est une fidélité à ce qui brûle en soi.

Elle commence un nouveau projet. Une maison d'édition dédiée aux voix féminines invisibilisées. Elle veut publier celles qu'on ne lit pas. Celles qu'on ne voit pas, que l'on n'attend pas.

Elle reçoit des manuscrits. Des récits de vie, des poèmes, des cris. Elle les lit avec soin. Elle répond avec douceur en accompagnant l'édition puis la publication.

Son nom circule. Pas dans les grands salons littéraires, mais dans les cercles où l'on écrit pour survivre, pour respirer, pour exister.

Un soir, elle reçoit un message d'une jeune femme : « J'ai lu votre livre. J'ai écrit mon premier texte. Je ne sais pas si c'est bon. Mais je sais que c'est moi. Merci. »

Ange sourit. Elle regarde sa feuille. Elle écrit une réponse. Puis un nouveau texte. Puis un autre.

Elle ne sait pas où cela la mènera. Elle ne cherche plus à savoir. Les anges ne se laissent-ils pas porter par leur voie ?

Et dans chaque mot, elle entend les voix qui l'ont précédée — et celles qui viendront.

La dernière hure, cela coule de source.

Ce lundi soir de la 3^e semaine de septembre, pour célébrer la fin de la grosse affluence de la saison touristique dans le village provençal de Tourtour, un souper a été organisé. Y sont conviés, tous les employés de la commune et les bénévoles qui ont unis leur effort pour offrir un accueil merveilleux aux visiteurs.

Le repas se déroule sur la terrasse panoramique et sur la terrasse donnant sur la place principale, mais un petit groupe de six personnes a décidé de faire bande à part et s'est installé devant le parvis de l'Eglise Saint-Denis.

Johan, maladroit comme toujours lorsqu'il sent le regard de Judith, renverse cette fois sa chope de bière. Son regard éberlué suit le flot qui jaillit lors de la chute du verre et se transforme en torrent, serpentant le long des obstacles alignés sur sa trajectoire. Il lui semble que sa vie se poursuit au ralenti, comme la lecture image par image d'un film super8. Il entend des bribes de conversation de ses collègues. Lorsque le flot rencontre la salière, il perçoit « il m'a dit qu'il voudrait tellement la ... », au contact de la bouteille de vin rouge, « Tu n'imagines pas comme elle est restée ébahie », au contournement du panier de pain, « Le sanglier viendra sans doute ce soir » et à l'approche de l'assiette de Judith, « Ce qui devrait arriver, arrivera ».

Était-ce le signal qu'il attendait, ses yeux en tout cas réagissent et se plongent dans ceux de Judith assise en face de lui. Il anticipe la fin de la trajectoire de la coulée de bière. Judith, que va-t-il lui arriver ? Il est temps encore d'intervenir, mais Judith est tellement jolie que sa seule envie, c'est de le lui crier.

Johan voit des mots s'inscrire dans l'ambre scintillante qui va de son verre vers elle. Brusquement, il se lève, sort son GSM et déclenche son appareil photo en mode rafale pour garder trace du discours qu'il aurait dû prononcer depuis si longtemps. Il en rêvait la nuit, mais à chaque réveil, les mots s'échappaient, enfouis au plus profond de lui. Il les pensait enfuis pour toujours car à chaque fois qu'il se trouvait en présence de Judith, aucun mot ne rivalisait avec ceux de ses rêves pour déclarer sa flamme. Et donc à chaque fois, il pirouettait tel un matador devant la machine à café, l'imprimante, la plante en pot desséchée, les portes tournicôtantes de la mairie, leur lieu de travail. Parfois il surprenait un sourire sur le visage de Judith.

Maintenant, Judith le regarde, et après un temps long, elle quitte ses yeux, se focalise ensuite sur cette rivière qui les relie, ce ru qui quitte la table et inonde sa jupe. Elle se lève en sursaut.

Les cloches sonnent à toute volée. Plus aucun des mots prononcés ne sont entendus par les convives. Chacun se sent prisonnier de ses pensées sans pouvoir les partager. Quelle idée ont-ils eu pour leur repas de s'installer sur le parvis de l'Eglise Saint Denis à proximité de ses cloches célèbres pour leur tintamarre ! Les collègues sont malgré tout captivés. Les paris étaient ouverts depuis deux ans déjà et entretemps, ils ont si souvent changé d'avis qu'ils ne savaient plus sur qui ils avaient parié : qui de Johan ou de Judith ferait le premier pas et quelle serait la réaction de l'autre. Tous, au fond d'eux-mêmes, savent que cela va se passer ce soir, dans les secondes ou minutes qui viennent. Tout sera joué, mais rien ne sera joué ; ils les connaissent ces deux tourtereaux, leur tours et détours les épuisent et les charment.

Johan voudrait que le temps reprenne sa course mais en marche arrière. Et comme si le ciel l'avait entendu, le silence se fait, moment solennel entre la volée d'annonce et les coups marquant l'heure.

Judith, elle, avait tout imaginé, tout, oui, vraiment tout. Johan l'avait préparée avec ses pitreries. Mais sa bière de lui à elle, c'est quand même un peu too much ! Enfin, passe encore si c'était un dîner aux chandelles, rien qu'à eux deux ! Oh oui, elle en avait rêvé, qu'ils partagent enfin un bon verre, pas de bière, mais de champagne, voire un bon vin, un vin qui aurait eu une aura de poussière d'étoile, telles celles qu'elle aperçoit si souvent dans son miroir lorsqu'elle pense à lui. Alors oui, elle l'aurait accueilli les bras ouverts. Maintenant, c'est sa bière qu'elle a accueilli sur sa jupe, les jambes légèrement écartées... et elle met sa main devant la bouche.

Johan sort de sa torpeur, il n'a pu suivre les méandres de la pensée de Judith, mais elle a failli dire quelque chose, il en est certain. Il se déboîte, dribble Adrienne et Simon à sa droite qui se lèvent, les renverse comme au jeu de quille. Il se jette en avant, atterrit sur les genoux, sa serviette en main. Il la plaque sur le cuir de la jupette et éponge les gouttes, les étalant sur les cuisses de sa belle, caresses tellement attendues. Premier gong, un point pour Johan.

Judith, rigide, ne se sent pas frigide, mais là devant tout le monde, elle n'en mène pas large. Il faut qu'elle réagisse, sinon.... sinon quoi en fait ? Sinon, ils vont encore la taquiner et là, elle sent qu'ils iront plus loin et comme c'est leur histoire à eux deux qui est en jeu, il faut qu'elle prenne l'initiative car il lui semble que Johan a marqué un point avec sa coulée de bière. C'est elle qui fut l'instigatrice de ce souper ici ce soir. Elle doit en tirer parti. Elle aime cet endroit, le son des cloches, c'est son « la », celui qu'elle utilise pour accorder sa voix lors de la chorale. Alors, oui, elle accompagne le deuxième coup de cloche ; « LAAAAAAAAAAAA » et abaisse ses mains sur les épaules de Johan, l'adoubant. Deuxième gong, un point pour Judith.

Johan se sent pousser des ailes, il bat des bras et ses mains glissent de haut en bas et de bas en haut sur les jambes nues de Judith. De plus en plus vite, il a envie de décoller, mais, mais.... pas tout seul, il veut que ce soit avec elle ; il ralentit ses gestes, les rend plus doux et sensibles à son épiderme ; il perçoit les battements de Judith et adapte ses mouvements. Ça y est, il est dans le bon rythme, il peut reprendre l'envol, ils vont y arriver. Troisième gong, nous pouvons donner deux points à chacun.

Les collègues se regardent. La moitié de droite, Adrienne et Simon, toujours à terre, pensent à se relever. La moitié de gauche, Patricia et Yves laissent leur tête dodeliner, marquant leur habituel désenchantement sur le monde qui va toujours dans la mauvaise direction, et surtout ces deux-là qui n'en font jamais qu'à leur manière. Mais ils jouent dans un film muet à ce moment, et leurs paroles blessantes ne peuvent pas porter. Score inchangé à l'issue du quatrième gong : trois pour Johan, trois pour Judith.

Dans le bourg, les fêtards dans le village ont terminé leur repas et se sont rassemblés dans le bas de la rue qui mène à l'Eglise. Une trompette s'essaye. Son cri vient tromper son monde et surtout distraire les convives. Johan en profite pour s'étirer, toujours sur les genoux, mais maintenant son séant quitte ses mollets, sa tête quitte la hauteur du bassin de Judith pour rejoindre sa poitrine, les yeux toujours rivés au siens, ses mains au creux de ses genoux. La connexion est forte, aucun ne se détourne. Score du cinquième gong, deux points donnés à chacun d'eux.

Un roulement de tambour jaillit, c'est la fanfare communale qui prend son élan. Cela rappelle qu'il n'y a pas que les six collègues de la table qui font la fête, c'est toute l'équipe de la

mairie et des associations du village, au bas mot, une cinquantaine de personnes qui s'apprêtent à monter à l'Eglise de Saint Denis, point d'orgue de la soirée. Chacun d'eux sait que cette soirée marquera l'apothéose de quelque chose et le début d'une nouvelle histoire. Certains ont en tête la stratégie de l'équipe mayorale qui a marqué pas mal de points cette année et la vision de la future équipe qui espère faire mieux l'année prochaine, d'autres, cercle plus intime des six personnes attablées sur le parvis, espèrent une avancée dans la saga de leur deux héros. Score inchangé à l'issue du sixième gong, cinq partout.

Judith remonte ses mains, quitte avec regret les épaules de Johan pour enserrer sa tête. Prise de risque, c'est certain, mais déjà les épaules, ce n'était déjà plus sa zone de confort. Enfin, elle ne sait plus, confort ou pas ? Si, c' était confortable, elle pourrait même dire que c'était super, surtout lorsqu'il lui caressait les jambes. Mais maintenant, que va-t-elle faire de sa tête ? Si encore, ils étaient en face-à-face en intimité, là, pas de problème, le scénario se déroulerait sans réfléchir. Mais ici avec tous leurs collègues comme chaperons... Elle détourne tendrement le visage de Johan à fleur de ses seins, pour que sa joue repose sur son cœur. Son cœur qui peut seul transmettre son désir d'être seule à seul avec lui. Score du septième gong, huit pour Judith, sept pour Johan qui avait bien préparé la situation.

Une petite parenthèse est nécessaire dans ce récit. L'attribution des scores est une spécificité locale du village de Tourtour. Un point pour celui qui surprend les autres, deux points quand l'émotion secoue l'assemblée, trois quand chacun et chacune en reste bouche cousue et semble en apesanteur. Voilà c'est expliqué, nous pouvons reprendre où nous en étions.

Le dernier gong, le huitième, résonne et laisse de nouveau le silence en maître. L'instant est solennel. L'instant est dérisoire. Tous les collègues partagent cette impression ambiguë sans se le dire. Le pari, la vie, le monde, la naissance, la mort, l'aventure.... Rien ne sera plus pareil.

Simon, d'habitude le premier à intervenir lors des moments de tension, se jette sur Patricia, la première à lancer de l'huile sur le feu dès qu'elle en a la possibilité. Une autre idylle commence-t-elle ?

Adrienne chantonne, puis Yves la rejoint et l'hymne à la joie vibre. C'est de bon augure. Les yeux de Johan, toujours accrochés à ceux de Judith, papillotent. Ils voudraient délivrer les mots toujours tus, mais ils sont timides, ils voudraient voir la réponse avant la question.

Judith domine Johan. C'est plus fou que dans ses rêves les plus fous. Elle n'attend plus d'autre déclaration. Elle rompt le silence, son cri jaillit : « Pince-moi, pince-moi autant que j'en pince pour toi ».

Avant que Johan ne puisse réagir, des grognements se font entendre. Judith est soulevée par une force sauvage. Elle bascule par-dessus Johan. Johan se retrouve nez-à-nez avec la hure du sanglier qui vient de s'inviter à la noce improvisée.

Les deux mâles se jaugent, grognent. Johan laisse tomber le combat et se tourne vers Judith. Ils se retrouvent allongés l'un à côté de l'autre et ils sont bien. Leur mains se joignent en même temps que leurs bouches se lient.

A cet instant, l'hymne à la joie résonne en plein puissance, les différentes voix des quatre amis sont accompagnées par la musique forte de la fanfare qui se dirige vers eux.

Score final, 10 pour Johan, 11 pour Judith malgré que tous chante à tue-tête.

Quatre petites lampes s'allumèrent dans le sarcophage. Après quelques secondes, elles se mirent à clignoter, lentement d'abord puis très vite, en une sarabande de couleurs. Il se préparait un événement envisagé depuis très longtemps.

Peu après, un zonzonnement se fit entendre, ponctué de petits bruits suraigus, modulés comme des cris d'oiseau, entre ramage et piaillage. Les lumières ralentirent et s'atténuaient jusqu'à devenir statiques. Seul restait un éclairage de pénombre.

Peu à peu, Ktula reprit conscience. Par bouffées brumeuses comme lorsque l'on sort d'un sommeil très profond, elle s'éveilla. Sa tête lui faisait mal et une bonne partie de son corps restait engourdi. Elle regarda de côté et vit que, comme elle, Ermy, encore inconscient, ne baignait plus dans le liquide de cryogénisation. Son capot individuel était ouvert. Il respirait.

Puis d'un coup, elle se souvint. La catastrophe, la comète qui allait percuter la terre. Elle revoyait le grand élevage de brontosaures de son père, la ville des raptoidiens au loin, brillante. Ensuite, la construction en urgence de coffres de survie hypersophistiqués conçus par son compagnon, Ermy, spécialiste en robotique. L'embarquement en hâte, tous les deux, dans un des quelques rares caissons opérationnels. Le placement dans la précipitation de ceux-ci dans des zones éloignées du lieu d'impact prévu par les astrophysiciens. Ils connaissaient les risques : la mort par épuisement de la pile atomique du grand caisson en alliage d'iridium, ou par la moindre petite défaillance technique bloquant stupidement le processus. Puis, la plongée dans le sommeil obscur de la cryogénisation. Et, le noir, l'inconscience, le néant, l'éternité...

Le vent et l'air salin harcelaient Yannick qui, debout sur la lande, observait la mer. Il aimait cet endroit sauvage entaillé de falaises et de rochers. L'océan venait y fracasser des vagues rageuses sous les cris de myriades d'oiseaux de mer. Hier, il y avait eu une grosse tempête. Les remous, devenus moins forts, gardaient pourtant leur air de menace.

Yannick a vingt-cinq ans, il est plongeur expérimenté et, natif de ce coin de Bretagne. Il connaît bien ce dangereux endroit de la côte, là où les vagues, comme des ourlets monstrueux, explosent en furieuse charpie d'écume. Aventurier dans l'âme mais pas téméraire, il aime défier cette nature d'ici, où les à-pics et les gouffres avalent les imprudents.

Demain sera une belle journée de juin. La marée haute, plus propice à la plongée exploratoire, s'établira à 20h, et, même à cette heure, la clarté sera encore excellente. Il plongera le soir.

Doté de son harnachement dernier cri, il plongea dans un endroit pas trop agité. Sous les vagues, l'eau était claire. Il nagea vers le bas, entre deux falaises sous-marines. Il faisait froid, mais son équipement le protégeait. Il était proche du fond, un peu plus de vingt mètres de profondeur, l'endroit était sinistre. Quand soudain, à travers l'eau devenue ténébreuse, il distingua une grande forme diffuse aux contours réguliers, à demi enfouie dans les sédiments. Étrange ! Mais son exploration sous-marine se terminait, il devait remonter à la surface. Il mémorisa bien les lieux, et se promit de revenir avec des amis plongeurs pour examiner l'objet de plus près.

Le lendemain, il revint avec deux camarades et ils dégagèrent un grand coffre métallique carré d'environ 4m de côté et 2m d'épaisseur. De couleur noire, pas d'aspérités, et trop lourd pour être soulevé, même avec un levier.

Ils en parlèrent à la gendarmerie maritime. Laquelle envoya deux plongeurs qui, accompagnés de Yannick et ses amis, constatèrent l'étrangeté de la découverte.

Au retour, après contacts et discussions avec les autorités départementales, la décision fut prise de remonter cette grosse boîte énigmatique.

Deux énormes grues télescopiques furent amenées au bord de la falaise et, avec une petite escouade de plongeurs professionnels venus en renfort, le coffre fut arrimé. Il se révéla très lourd, mais les grues étaient puissantes.

Le caisson fut tiré de la vase où il était enchâssé, et hissé en haut de la falaise. C'était le début de l'été, peu avant 20h, il faisait encore très beau lorsqu'enfin le grand coffre noir fut déposé sur la lande en haut de la falaise.

Entre-temps des gens des environs, des curieux, des touristes, s'agglutinaient. Les gendarmes et quelques spécialistes de la mer de l'université de Nantes examinèrent l'énorme caisson. Pas de système d'ouverture visible. Burins, scies, meuleuses et chalumeau n'arrivaient pas à entamer la matière. Après de multiples tentatives infructueuses, ils avertirent la préfecture pour signaler ce fait extraordinaire. Des renforts militaires et d'autres spécialistes furent dépêchés illico. La presse avertie arriva également. Un cordon d'isolement fut établi autour de l'objet que certains badauds appelèrent vite « le sarcophage » ou « l' OSNI » (objet submergé non identifié). Mais, inopinément, un puissant bourdonnement se fit entendre, puis un fort déclic. Le dessus du coffre se souleva lentement, et...

... Ermy vit le couvercle de la capsule s'entrouvrir sur l'air libre. Les sondes et le processeur fonctionnaient encore. Les mesures extérieures s'étant révélées favorables, les circuits avaient déclenché la procédure de décryogénisation et d'ouverture.

Ermy et Ktula reprirent peu à peu conscience. D'abord, ils échangèrent leur regard, puis ils se sourirent.

– Mon amour, nous sommes vivants, murmura Ktula.

– Oui mon aimée, répondit, Ermy, avec de l'émotion dans la voix.

Un temps s'écoula à reprendre conscience des lieux. Ermy demanda :

– Pendant combien de temps avons-nous été conservés inconscients dans la capsule.

– 1.392.647 années terrestres, annonça calmement Ktula, c'est ce que dit le compteur temporel.

– Quoi ! aussi longtemps !

– Oui Ermy, rappelle-toi que le générateur à l'osmium-25 a une durée de vie supérieure à 10 millions d'années. Apparemment il ne nous a pas lâché.

Ermy soupira et s'ébroua. Sa peau légèrement écaillée crissa un peu.

– Bon sang, où sommes-nous ? interrogea-t-il. Les instruments nous donnent une localisation éloignée de notre point de départ. Ils nous disent aussi que les conditions atmosphériques sont quasi identiques à celles de Tyropolis, notre capitale.

– Oui, répliqua Ktula, sortons et voyons où en est notre planète après 1400 millénaires.

Encore tremblants de leur longue anesthésie, ils vérifièrent leur équipement. Ermy commanda l'ouverture complète du couvercle. La lumière du jour envahit l'habitacle. Un air vif parvint à leurs narines. Ils respirèrent avec délice cet air naturel. Ermy sortit le premier et aida sa compagne à descendre au pied de la capsule. Ce qu'ils virent les frappa de stupeur...

Ils virent plusieurs engins inconnus autour d'eux, des grues, des véhicules, des objets volants. La capsule reposait sur une lande en bord de mer ; ils se trouvaient au centre d'un espace assez grand et clôturé par des banderoles bicolores placés comme des sortes de barrières. Et tout alentour, ils virent des êtres, des tas d'êtres vivants les observant. Certains portaient des uniformes et ce qui semblait être des armes.

Ktula s'écria :

– Des homo erectus ! On dirait des homos erectus habillés !

Ktula et Ermy se rappelèrent qu'à leur époque quelques homos erectus vivaient dans les forêts reculées. Ils étaient considérés comme des singes un peu plus malins que les autres mais nuisibles par leur agressivité. Les gardes éliminaient ceux qui s'approchaient trop des habitations.

Ermy pensa immédiatement que la capsule ouverte aurait dû transmettre immédiatement leur réveil et leur localisation. Où même, que le coffre aurait dû être dégagé beaucoup plus tôt une fois les effets de la catastrophe disparus. Rien de tel n'était advenu, pas un seul raptodien à l'horizon. Au contraire, il semblait que les êtres qui les entouraient étaient bien

des homos erectus ayant évolué ; vu leurs engins et leurs équipements, ils s'étaient nettement civilisés. Ce serait donc eux qui les auraient tirés de leur longue nuit ! Mais les rptoïdiens ? Ceux de notre race ? Auraient-ils disparu ? Après tous ces millénaires, il s'en est passé des choses. Mais alors, Ktula et moi, nous serions le dernier couple de notre espèce !

Pendant ce temps, la foule de curieux s'était amassée autour de l'aire de sécurité dressée hâtivement par la gendarmerie. Des gendarmes équipés et armés gardaient étroitement l'espace de protection qui dessinait une sorte de grand fer à cheval sur la lande au bord de la falaise.

Une femme entre deux âges, l'air autoritaire, arrivait sur les lieux avec un grand chien qui s'agitait à voir autant d'animation autour de lui. Sa maîtresse avait du mal à tenir sa laisse tant il tirait stupidement. Arrivé à la barrière de sécurité, elle voulut passer outre mais un gendarme armé intervint promptement :

– Stop Madame, zone de sécurité, il est interdit de passer. Maîtrisez votre chien, s'il s'échappe je devrai l'abattre. Contournez le périmètre.

– Non mais, gendarme, c'est le parcours quotidien de mon Djecki ! C'est sacré, et il est hors de question de lui interdire !

– Non, Madame, les ordres sont très stricts, il y a des risques de contamination avec ce qu'on vient de tirer de l'eau. On ne passe pas.

Avec dédain, la femme regarda en direction de la capsule de laquelle, juste à ce moment, sortaient Ktula et Ermy. Elle vit les deux êtres qui ressemblaient à des tyrannosaures de petite taille. Deux mètres tout au plus. Ils portaient des espèces de justaucorps de couleur ocre sur une peau mate et bleuâtre.

Intriguée, elle oublia un instant que son chien énervé tirait comme un fou en aboyant. Celui-ci tractant de plus belle, s'échappa et fonça vers les rptoïdiens. Ce que voyant, le gendarme, ajusta promptement sa mitraillette pour tirer sur le chien. Mais, impulsivement, la commère se cramponna au gendarme pour l'empêcher de tuer son cher Djecki. La rafale partit mais dévia vers le couple des rptoïdiens, et atteignit Ktula en pleine poitrine. Elle s'écroula sur le bord du caisson. Le crépitement créa un tumulte dans l'assistance. Le chien paniqué revint en couinant vers sa maîtresse qui, comprenant enfin que l'événement était grave, s'éloigna subrepticement avec son clébard. Un peu plus loin, elle se tourna vers son chien qui, l'oreille basse, n'en menait pas large ; elle tenta de le consoler :

– Ce n'est rien mon Djecki, après tout ce n'étaient que des bêtes ! Rentrons à la maison.

Ermy fut sidéré, par la rafale et par le cri de douleur de Ktula. Il agrippa sa compagne pour constater qu'elle se mourait. Alors, une immense tempête émotionnelle l'envahit, libérée brutalement par sa réactivation après ces millénaires de léthargie. La mort brutale de Ktula, son aimée, sa fusionnelle moitié, c'était le dernier verrou psychique qui sautait ! Les pensées et le chagrin l'assaillirent violemment en une énorme explosion d'affects :

– Oh ! Ktula, tu pars juste comme nous nous retrouvions. Quel est-ce monde ? Qui sont ces êtres ? Pourquoi nous tuent-ils sans raison ? Manifestement ils sont des descendants de ces belliqueux homo erectus. Je vois des machines, des objets volants, une foule autour de nous. Aucune trace de mes frères rptoïdiens qui auraient dû rappliquer... Non ! C'est vrai, plus d'un million d'années se sont écoulées... Mais alors, mon espèce aurait-elle disparu au profit de ces stupides homo erectus ?

L'être du passé prit délicatement sa compagne dans ses courts mais puissants bras de tyrannosaure. La longue plainte d'affliction et de désespoir qu'il émit figea l'assistance humaine aux alentours. Une sorte de convulsion agita la foule qui voulut s'approcher mais les gendarmes tirèrent quelques salves en l'air. Ce qui ramena un peu de calme, mais l'atmosphère était électrique car beaucoup sentaient qu'une bévue monumentale venait de se produire.

Quelques instants plus tard, Ermy s'était avancé lentement en tenant toujours Ktula dans ses bras. Des larmes et des sécrétions coulaient abondamment de ses yeux et de sa mâchoire. Il s'approcha de la falaise où quelques mètres plus bas les vagues furieuses venaient cogner les récifs.

Émergeant un instant de son trouble, étreignant le corps sans vie de sa compagne, par bribes, il pensa :

– Notre race est éteinte. Ô Ktula ! l'être que j'ai le plus aimé ! Ktula, nous sommes les derniers représentants. Ici, nous serions devenus des objets de laboratoire et de curiosité pour ces homo erectus qui, eux, ont survécu et évolué. Maintenant, tu es morte. Maintenant je suis seul, je suis le dernier ! Dans la capsule nous aurions pu mourir des milliers de fois au gré des changements géologiques. Et nous voilà. Me voilà, rectifia-t-il. Seul dans un monde qui n'est plus le mien. Et ils ont tué le seul être qui eusse pu nous prolonger, nous les derniers rptoïdiens. C'est absurde, c'est incongru d'être de si improbables rescapés du temps. Et Ktula morte, je suis devenu un anachronisme. C'est insupportable. Insupportable et... invivable !

Résolu, il se dirigea tout au bord de la falaise et, levant les yeux vers le ciel, il jeta le corps de Ktula dans les flots furieux qui éclataient sur les brisants. Il contempla quelques secondes le corps de son aimée disparaissant dans l'écume qui, très vite se rougit du sang du corps disloqué sur les rochers. Puis lentement, mais d'un geste déterminé, il pressa quelques boutons sur le manchon de commandes fixé à son avant-bras. Immédiatement après, sans hésiter, il se précipita à son tour dans l'onde bouillonnante.

La foule figée, ne comprenant pas ce qui se passait, grondait d'inquiétude. Les gendarmes couraient en tous sens cherchant des ordres devant cette situation imprévue. Quand brusquement, un immense éclair blanc aveuglant jaillit de la capsule juste avant qu'elle n'explose d'un coup, détruisant tout deux cents mètres à la ronde. Soufflés, balayés, anéantis les badauds, les gendarmes, les grues, les hélicoptères. A la place du grand caisson noir, un énorme cratère apparut dans le brouillard de poussière que le vent dissipait. Plus rien. Une partie de la falaise s'était effondrée, là où justement les rptoïdiens avaient disparu.

Plus tard encore, ayant plus ou moins reconstitué le déroulement des faits avec les quelques photos et films recueillis des quelques smartphones retrouvés dans les débris, le commandant Magyx et ses collègues officiers des services spéciaux firent le point de ces événements. Magyx remarqua :

– Dommage que tout ait été anéanti, l'explosif de ces reptiliens semblait incroyablement efficace, nous aurions pu en fabriquer et obtenir ainsi un avantage stratégique sur nos ennemis.

Un colonel du même comité renchérit :

– Vraiment dommage, d'autant que l'alliage de leur capsule nous aurait grandement intéressé pour améliorer nos blindages.

Un troisième officier, les regarda et, désabusé, soupira :

– Oui, c'est très bête !

LE CHAMP DE BLÉ.

L'excitation monte. Pourtant, Julie a tout préparé en amont. La liste des invités, le plan de table, la décoration, le menu et les achats. Elle s'est couchée tôt pour être en forme. Que nenni ! Elle a mal dormi, assaillie par des pensées noires.

La peur de passer pour une nulle. Une incapable à réussir une pendaison de crémaillère. Cela faisait 6 mois qu'elle disait fêter sa nouvelle maison. Une demeure située dans le Gers, héritée de sa grand-mère. Mais elle procrastinait. Pas le temps. Pas l'énergie. Son amie Marie avait insisté maintes fois pour la convaincre de se lancer. Avait proposé une date :

— Ce serait génial un samedi en juillet.

Julie avait acquiescé et ce jour était arrivé.

Assise dans le jardin, face à la campagne au paysage si doux, elle se remémore la visite à une ferme peu éloignée. Julie la bordelaise avait admiré, ébahie, la cour envahie par les canards et canetons. L'accueil avait été chaleureux. L'homme, svelte, salopette bleue et casquette rouge, lui avait décrit sa passion d'une voix mélodieuse, presque féminine. Elle avait aimé son sourire, le regard pétillant de malice. Il lui avait montré les hangars. Expliqué comment les soins étaient donnés. L'engraissement maîtrisé. Avec véhémence, il avait précisé l'évolution du gavage afin de mieux traiter la volaille : 2 fois par jour pendant moins de 2 semaines ; l'embucquage une dizaine de secondes par animal. Puis il lui avait proposé de goûter le foie gras. Avait ouvert la grande armoire en bois sombre où étaient alignés des pots de différentes tailles. Il en avait choisi un, sorti son couteau de la poche et avait découpé une portion.

— Dégustez ça ! y a pas meilleur dans le coin !

Julie était restée silencieuse puis s'était extasiée. Une merveille. Un éblouissement des papilles. Elle avait fait fi du sort malheureux des palmipèdes. Avait acheté plusieurs pots, sans regarder à la dépense.

Julie reprend ses esprits. Il est temps de vérifier la cuisson du « chili con carne ». Goûte une fois encore. Se félicite. Fièvre de savoir doser les épices. Le dessert a été préparé la veille. Son incontournable mousse au chocolat. Toujours parfaite, onctueuse et ferme.

Elle retourne au jardin. Admire le champ de blé en prolongement de son terrain. Aucune clôture ne vient abîmer le paysage. Julie ferme les yeux de contentement.

La grande table en bois est installée sous les arbres. Des brins de lavande jonchent la nappe jaune poussin. Elle contemple cette maison qu'elle aime. Se souvient des vacances chez sa grand-mère. Un vague sentiment de mélancolie la submerge. Réagit. Se précipite dans sa chambre pour se préparer.

Enfin prête, Julie jette un regard sur sa silhouette dans le miroir. Une once de maquillage. Cheveux bruns relevés en chignon. Robe jaune afin de mettre en valeur son teint hâlé. Chausse rapidement ses escarpins. Ne s'attarde pas. Contrôle l'heure à la pendule. Ses invités ne vont pas tarder.

Elle hume la bonne odeur du « chili con carne ». Sort le foie gras du réfrigérateur. Vérifie une fois encore la mousse au chocolat comme si ce dessert pouvait s'enfuir. Se moque d'elle-même.

À 19 h 30, les convives sont tous arrivés. Ils sirotent une sangria, grignotent chips et biscuits apéritifs. L'ambiance est joyeuse. Julie jubile.

— Quelle chance, Julie. Le lieu est magnifique. Et ce champ de blé devant nous, à perte de vue. Incroyable ! s'extasie Louise.

— Je suis ravie de vous faire découvrir mon havre de paix. Endroit magique. Asseyez-vous, vous devez avoir faim, il est 20 h. Je vais chercher l'entrée. Vous m'en direz des nouvelles.

A peine le plat apporté sur la table, qu'un vrombissement assourdissant surgit. Les convives interloqués se regardent puis se lèvent. Ils aperçoivent un engin énorme, monstre roulant, et un tracteur.

— Putain, c'est quoi ce bordel ! Un samedi soir. Je rêve ! s'exclame Corentin.

— C'est Martin, le fermier, rétorque Julie. Elle agite les bras, fait de grands signes pour que l'agriculteur arrête sa machine. L'homme saute de la moissonneuse-batteuse. Agile comme un chat. Se dirige vers elle, d'un pas rapide.

Julie ne prend pas garde à sa mine renfrognée et lui parle aimablement :

— Bonsoir. Je vous avais dit que j'organisais une fête. Je vous avais invité à venir.

Vous avez oublié ?

Martin, silencieux, hausse les épaules. Julie insiste, laissant percevoir son agacement en se frottant le menton. Elle remarque que Martin sans sa casquette est plutôt beau gosse. Visage fin, mis en valeur par une coupe très courte de cheveux. S'étonne de n'avoir pas repéré auparavant une cicatrice sur la tempe.

Vous possédez plusieurs hectares. Pourquoi moissonner ici, ce soir ? soupire Julie.

Martin riposte sèchement :

— La nature, ma belle, est la reine. C'est elle qui décide. En ce moment, la chaleur est telle que nous travaillons la nuit. Et puis la pluie est annoncée demain, alors pas le choix. Il lève les yeux au ciel, hoche la tête de gauche à droite, comme s'il s'adressait à une demeure.

— Tout doux ! Pas la peine de s'énervier, intervient Corentin, le négociateur de la bande. Venez boire un coup avec nous. Et puis nous mangerons ensuite à l'intérieur. Pas de soucis !

Sans daigner répondre, Martin lui tourne le dos, et retourne à sa machine. Malgré une phrase inintelligible.

— Pas cool ton fermier ! reprend Corentin. Il va falloir rentrer avant qu'il nous casse les oreilles.

Julie est dépitée. Au bord des larmes. Elle l'avait trouvé sympathique. S'interroge : avait-il été aimable seulement pour lui fourguer son foie gras ? Un esprit mercantile ? Sans scrupules ?

Elle secoue la tête de dégoût.

Martin a démarré son engin. Continue son travail sans vergogne. S'amuse à provoquer cette bande de citadins insouciantes en commençant à moissonner dans la parcelle la plus proche de la bâtisse. Non seulement le bruit de la moissonneuse est assourdissant, mais un nuage de poussière ocre les envahit. Pique les yeux, le nez.

Contre mauvaise fortune, bon cœur, les convives emportent le dîner à l'intérieur.

— Allons, Julie. Nous n'allons pas nous laisser abattre sous prétexte que Martin a décidé de nous en faire baver. Ce foie gras semble délicieux, dit Marie en dégustant une portion avec gourmandise.

Corentin, regard espiègle, déniche dans la collection de vinyles de la grand-mère :

« dans un champ de blé » de John Littleton. Il commente, goguenard :

— Ce n'est pas nouveau, mais c'est adapté à la circonstance.

Il augmente le son pour atténuer le vacarme de la moissonneuse.

Julie, les mains collées sur les oreilles, hurle :

— Stop ! C'est horrible ! On ne s'entend pas !

Corentin obtempère et suggère :

— Venez donc chez moi. J'habite à 5 km d'ici.

— Ma crémaillère chez toi ? Quelle idée ridicule ! proteste Julie

Mais la bande ne lui laisse pas le temps de refuser. En un tour de main, les victuailles sont déposées dans de grands paniers en osier. La marmite contenant le chili embarqué.

Julie, rouge de colère, tape du pied et lâche :

— Vous n'allez quand même pas m'abandonner ! Je suis chez moi ici. Je ne bougerai pas.

Julie, de corpulence fragile, est transportée tel un sac de pommes de terre sur les épaules de Corentin. Elle gesticule. Se tortille. La tête en bas, elle frappe avec ses poings les omoplates de son ami. Avec douceur, elle est déposée dans une voiture. Boudeuse, elle finit par accepter son sort.

La soirée animée par Corentin, la gaîté de tous les convives, ainsi que les mets délicieux de Julie font oublier la mésaventure.

Vers 5 h du matin, Julie est raccompagnée chez elle. Tout est calme. Les engins disparus. Le champ moissonné. L'odeur âcre du foin coupé embaume l'atmosphère. Julie admire les stries laissées par la moissonneuse. Lignes mordorées, parfaites. Elle remarque le ciel bleu sans nuages. Fronce les sourcils. Se renseigne du temps à venir sur son smartphone. Aucune annonce de pluie, d'orage.

Comment Martin a-t-il pu lui faire ce mauvais coup ? Quelle vilaine mouche l'a piqué ? Elle ne se souvient d'aucune dispute. Quelle parole aurait pu le vexer ? Le rendre aussi méchant. Elle pensait trouver en cette campagne, apaisement et sérénité. Quelle déception ! Elle avait toujours soutenu les agriculteurs, compris leur dur labeur. Elle décide de se reposer avant d'aller manifester sa déconvenue.

En début d'après-midi, elle rejoint la ferme de Martin.

Il l'accueille, salopette et casquette comme le premier jour. Grand sourire. Oeil bienveillant :

— Julie, quelle surprise ! Alors le foie gras a fait bonne impression ?

— Oui, lui répond Julie sèchement

— T'as l'air fatiguée ! J'ai préparé du thé glacé. Tu vas aimer !

Julie regarde son interlocuteur. Ne comprend pas cette double personnalité. Ses changements d'humeur. Elle se gratte le crâne, dubitative.

Au moment de servir, Martin retire sa casquette d'un geste léger, gracieux, rapide et forme un chignon de ses longs cheveux. Les attache sur la nuque.

— Prends pas cet air ahuri. Je m'appelle Chloé. Mon gabarit quelque peu masculin me permet de me faire passer pour mon jumeau.

— C'est donc ton frère qui est venu hier soir ? Vous vous ressemblez tellement ! Excepté la cicatrice... Vous vous êtes bien moqués de moi, fulmine Julie. Tu peux m'expliquer pourquoi il a moissonné le champ qui jouxte ma maison le soir de ma fête ?

— Il n'a pas fait ça quand même !

— Il a même dit qu'il n'avait pas le choix. Une pluie annoncée ! Et aujourd'hui, grand soleil. Quel toupet ! Il a tout gâché !

— Attends ! Calme-toi. Je ne soutiens pas l'action de Martin. Nul archi nul, j'en conviens.

Mais tu vas comprendre la situation. Martin s'est beaucoup occupé de ta grand-mère. Il l'aimait sincèrement et elle le lui rendait bien. Elle le trouvait courageux, méritant. Elle avait conscience des difficultés financières des agriculteurs. Elle souhaitait l'aider, mais en catimini. Pour éviter les jalousies. Ainsi elle a proposé à Martin d'acheter le terrain attenant à sa maison à un prix dérisoire. Pour le remercier. Elle a ajouté qu'elle lui vendrait le bâtiment en viager dès qu'il aurait économisé. C'était une promesse. Malheureusement, ta grand-mère est morte sans crier gare. Une attaque cérébrale alors qu'elle n'avait aucun souci de santé.

Quand Martin a appris que la maison allait appartenir à sa petite fille, une citadine de plus est, il est devenu rouge de colère. Cramoisi même. Il donnait des coups de pied de fureur dans les meubles, des coups de poing dans les murs. Il a fini par se calmer. J'aurais dû me méfier. Sûr qu'il manigançait une vengeance. Lui, si gentil. Cela ne lui ressemble pas. Je t'assure.

— Étonnant ! Ahurissant ! Lorsque je suis venue acheter le foie gras, il a été si accueillant, aimable.

— C'était moi, pas Martin. Je suis désolée que notre petit jeu d'usurpation ait pu te tromper.

Julie est dubitative. Ne sait que penser. Elle réplique :

— Je comprends la déception de Martin, mais je n'y suis pour rien. J'aime cette demeure. Je tiens à la garder. En souvenir de ma grand-mère. Il doit se résigner. Et puis ce mensonge, c'est vraiment infâme.

— J'entends son tracteur. Vous allez pouvoir vous expliquer.

Martin entre dans la pièce, surpris d'y voir Julie, le regard sombre, les lèvres pincées.

— Salut. Vous venez vous plaindre ? Une pleureuse ! ironise Martin.

Chloé riposte :

— Il me semble que tu ne devrais pas faire ton malin. Moissonner le champ situé près de la maison de Julie, le soir de sa pendaison de crémaillère, ce n'est pas digne de toi. Madame Pommier, doit se retourner dans sa tombe. Elle t'a fait un joli cadeau et toi tu emmerdes sa petite fille ?

— D'accord, j'ai été couillon. Pas de quoi en faire un drame !

— M'informer qu'il y avait urgence à cause de la météo, ce n'est vraiment pas sympa.

Vous pouviez moissonner ce soir. Le temps est magnifique. Je suis indignée, scandalisée.

— Pas de quoi ! Venez voir dehors...

Regardez ces nuages noirs. Des mensonges ?

Julie, consternée, fronce les sourcils. Subitement, le vent se lève, les feuilles des arbres arrachées. Les volets claquent. Puis une pluie torrentielle assombrit l'horizon. Un éclair déchire le ciel. Coups de tonnerre. Roulements de tambour. Sons intenses.

— Julie, tu vas rester dîner et dormir. La route va être inondée. Pas question que tu rentres chez toi, déclare Chloé avec un sourire malicieux.

— Et demain, je vous apprends à conduire le tracteur, réplique Martin.

— D'accord ! répond Julie en lui serrant la main. En échange, je vous donne un cours de yoga. Et pas la peine de refuser. C'est obligatoire.

— Le verre de « pousse-rapière » aussi. En souvenir de votre grand-mère, renchérit Martin.

Le trio trinque, pendant que les gouttes de pluie ruissellent sur les vitres.

Par amour

Elle est nichée au creux d'un vallon fleuri, près d'un village ardéchois dominé par le sommet du Vinobre. Le haut portail en fer forgé est couvert de vert de gris, la serrure abrite des toiles d'araignées. Le parc qui entoure la lourde bâtisse a des allures de jungle. Les mauvaises herbes serpentent entre les buissons, quelques rosiers émergent difficilement, et les rhododendrons empiètent sur la porte d'entrée. La façade de la maison est couverte de lierre, les volets d'un bleu délavé doivent être fermés depuis longtemps. Maxence hésite, il sort les clés de l'enveloppe, il ouvre la grille.

Depuis près de six mois, de nombreux nuages se sont amoncelés au-dessus de lui. Acteur involontaire, et spectateur d'un enchaînement d'événements dignes d'une série télévisée, il aspire aujourd'hui au repos et à la sérénité.

Maxence Chatrain, quarante ans, est réalisateur de courts-métrages. Il vit à Paris, dans un charmant loft acheté à crédit, et situé dans le quartier du Marais. C'est un garçon bien fait de sa personne, attentionné, respectueux, intelligent. Il a vécu une enfance heureuse, dans une famille d'adoption aisée. Ses parents sont morts tragiquement, dans un accident d'hélicoptère, il y a cinq ans.

Il y a bientôt deux années, il rencontre Meredith lors d'un vernissage, elle est la galeriste. Le coup de foudre est quasi immédiat. Rapidement, les tourtereaux passent beaucoup de temps ensemble.

Meredith est une jeune trentenaire, fille d'ambassadeur. Elle est habituée à fréquenter des établissements de luxe, elle aime les voyages dans des lieux paradisiaques, elle fréquente les maisons de haute couture. Elle a une vie hors du commun qu'elle a plaisir à partager avec Maxence. Ce qui dérange le plus Maxence, n'est pas le niveau de vie de sa compagne, c'est plutôt son attitude assez désinvolte.

Au cours de soirées chics, il lui arrive de délaisser Maxence, et d'aller virevolter au milieu de la gent masculine avec une moue charmeuse, voire dragueuse. Maxence vit mal cette situation. Il est très amoureux, très attaché aux convenances et très respectueux, il aimerait que Meredith fasse preuve de plus de retenue.

Bel homme et toujours élégant, certaines amies de Meredith aiment lui faire la conversation lorsqu'il est seul. Les plus hardies n'hésitent pas à tenter quelques approches. Il esquivé les compliments, et il repousse les avances avec délicatesse et fermeté.

Ce vendredi soir de mai, alors que le vernissage bat son plein, et que la soirée est bien avancée, une jeune femme, plus entreprenante que d'autres, essaie de voler un baiser au compagnon de Meredith. Il la repousse vivement, mais Meredith a assisté de loin à la scène. Elle arrive promptement, et s'en prend vertement à lui l'accusant de vouloir la tromper. La jeune femme objet du conflit intervient alors :

– Tu es mal placé Meredith pour faire de tels reproches à Maxence. Il m'a éconduite énergiquement, parce qu'il t'aime et qu'il te respecte. Tu devrais prendre exemple sur lui, toi qui, dès que l'occasion se présente, fait l'enjôleuse avec les hommes que tu croises !

Meredith, vexée et folle de rage, lève la main pour gifler la jeune femme. In extremis, Maxence l'arrête en saisissant son poignet au vol. Il la pousse à l'écart de la foule. Meredith fulmine.

– Meredith, je crois que tu as besoin de repos et de calme. Ces dernières semaines, je ne te reconnais pas. Tu prétends m'aimer, pourtant, par ton comportement parfois, tu me ridiculises. Tu es capable de tout, pourvu que tu sois au centre de toutes les attentions. Il est temps que tu redeviennes toi-même, tu te perds. Je rentre dormir chez moi, tu m'appelles demain.

Maxence dépose un tendre baiser sur les lèvres de Meredith, et part.

Il passe une mauvaise nuit. Tôt, il va courir au bord de Seine pour se détendre, puis il travaille à son dernier court-métrage. La journée avance, il n'a aucune nouvelle de Meredith.

Les cloches de l'église de quartier sonnent vingt heures, lorsque le téléphone de Maxence retentit.

C'est le commissariat. Meredith a été retrouvée inanimée au centre de sa galerie d'exposition. Les premières constatations révèlent un décès par empoisonnement, aux alentours de seize heures. Un panneau sur la porte de la galerie mentionne : fermeture exceptionnelle ce samedi après-midi. C'est le concierge, venu lui apporter un paquet, qui a donné l'alerte.

Sans attendre, Maxence se rend au Commissariat. Il répond à un interrogatoire informel. Les policiers essaient de retracer l'emploi du temps de la victime, la veille et le jour du drame.

Maxime rentre ensuite chez lui, et il s'effondre sur le canapé. Il imagine que Meredith va sonner, qu'elle va se jeter dans ses bras, comme chaque fois qu'elle arrive. Un torrent de larmes déferle de ses yeux, il est incapable de maîtriser tout ce chagrin qui le submerge. Il se remémore ses dernières paroles, la veille au soir, il s'en veut d'avoir été dur avec Meredith. Au fond, c'était une enfant gâtée, mal dans sa peau. Son désir de plaire à tout prix était sans doute la

manifestation de son mal-être. Son père, très autoritaire, était intransigeant avec elle, elle ne se sentait pas aimée au sein de sa propre famille.

Au commissariat du Quatrième arrondissement, le Commissaire Charles Cagney a mobilisé ses équipes sur l'affaire Meredith Dantrecourt.

Après la traditionnelle enquête de voisinage, la police s'intéresse à la soirée de vendredi. Le vernissage, rapidement converti en soirée festive, n'est pas passé inaperçu pour les voisins. La liste des invités est encore sur le bureau de Meredith. Les officiers de police convoquent les participants, récupèrent des photos, et des vidéos parus sur les différents réseaux sociaux.

Rapidement, l'altercation, entre Meredith, une jeune femme et Maxence, fait surface.

Maxence est sollicité pour un interrogatoire en règle. Il est reçu par le jeune Capitaine Lecointre.

– Monsieur Chatrain, nous allons reprendre votre déposition depuis le début. Certains faits nous ont été rapportés qui méritent des éclaircissements.

Instinctivement, Maxence pressent que les invités se sont répandus sur l'anicroche de fin de soirée.

– Capitaine, oui, nous nous sommes disputés avec Meredith, mais cela arrive à tous les couples. Je l'aimais profondément. Certes, elle n'avait pas un caractère facile, mais on ne tue pas pour cela.

– Non, mais par jalousie, oui.

– Pas moi.

– Quand avez-vous vu Mademoiselle Dantrecourt pour la dernière fois ?

– Hier soir.

– Votre voiture a été identifiée devant chez elle ce matin, vous avez eu une contravention pour défaut de paiement de stationnement.

– Je me suis garé là hier soir, en venant au vernissage. J'avais trop bu, je suis rentré à pied.

– Quelqu'un peut en témoigner ?

– Non, personne.

– Vous n'avez aucun alibi, et un sérieux mobile.

– Enfin Capitaine, c'est du délire, je n'ai tué personne.

– C'est ce que disent tous les assassins. À compter de cette heure, vous êtes en garde à vue.

Maxence n'a pas le courage de protester.

Les auditions se poursuivent, le seul fait marquant de la soirée, qui est sur toutes les lèvres, c'est la scène entre Maxence et Meredith.

Les résultats de l'autopsie confirment la mort par empoisonnement, sans autre violence. Les analyses toxicologiques précisent la nature du poison : sève de mancenillier. Le mancenillier, connu sous le nom d'arbre à poison, pousse notamment en Martinique. Il est jugé comme l'arbre le plus dangereux au monde.

Maxence passe la nuit la plus horrible de sa vie. Il a pleuré une partie de la nuit. Il ne parvient pas à se faire à l'idée que Meredith soit morte. Elle était la femme de sa vie. Il se moquait de son caractère bien trempé et de ses défauts. Il aimait son rire, la douceur de ses mains, sa voix douce qui lui murmurait des mots tendres. Ils partageaient les mêmes goûts culinaires et artistiques. Ils avaient des projets. Il aurait donné sa vie pour elle.

Maxence est perdu dans ses pensées, lorsqu'il reçoit la visite du Commissaire en personne. Celui-ci ouvre la cellule, et l'emmène dans son bureau.

– Monsieur Chatrain, mon intime conviction me dit que vous n'êtes pas un assassin. J'ai envie de vous aider à sortir de ce guêpier. En apparence, rien n'a été dérobé dans la galerie, et la porte n'a pas été forcée. On peut supposer que Mademoiselle Dantrecourt a ouvert à son agresseur. Ceci, à priori, ne plaide pas en votre faveur. Nous attendons les bandes de vidéos surveillance côté entrée principale, hélas, il n'y en a pas sur l'arrière de l'immeuble. Le légiste a remarqué une trace de piqûre sur l'avant-bras droit. Vraisemblablement, Mademoiselle Dantrecourt a été empoisonnée par injection. Monsieur Chatrain, savez-vous si votre compagne avait des ennemis ?

– Je ne sais pas Commissaire. Ce dont je suis sûr, c'est que je ne l'ai pas tuée.

– Où êtes-vous né ?

– À Saint-Sernin en Ardèche, en 1985. J'ai été adopté, et je n'ai jamais vécu dans ma région de naissance.

– Avez-vous eu envie de connaître vos origines ?

– Non, si on m'a abandonné, c'est qu'on ne voulait pas de moi.

– Parfois, c'est moins simple que cela.

– Commissaire, quel rapport avec l'enquête ?

– Avec cette affaire précisément, aucun rapport. Ecoutez, je vais peut-être faire une énorme bêtise, mais j'ai décidé de vous libérer. Evidemment, vous restez à la disposition de la justice.

– Merci infiniment, Commissaire. Je vous en suis extrêmement reconnaissant.

Maxence rentre chez lui, soulagé de ne pas être inculpé, mais empreint d'une grande détresse. En passant devant sa boîte aux lettres, machinalement, il l'ouvre. Il y trouve une enveloppe en vélin écru, il reconnaît l'écriture de Meredith. Il sent ses jambes se dérober, ses mains tremblent, la tête lui tourne, il s'assied dans l'escalier pour décacheter le pli et le lire.

« Mon très cher Amour,

A l'instant où tu ouvriras cette lettre, les flammes de l'enfer m'auront happée. Je ne me fais aucune illusion, je ne mérite pas le paradis. Sur la terre, aucun homme, aucune personne ne m'a donné autant de bonheur que toi. Je t'aimerai au-delà de la mort. Moi, la fille superficielle qui t'a souvent malmené, je rêvais de fonder une famille avec toi.

J'ai tout aimé de toi, ta délicatesse, tes maladresses, ton extrême patience, tes sourires, tes caresses, tes baisers, et même ta jalousie, preuve de ton amour.

La vie a décidé que je ne te méritais pas. Il y a trois mois, on m'a détecté une maladie vasculaire rare et incurable. Mon espérance de vie est devenue trop étroite pour mener à bien tous nos projets, et je refuse de t'imposer ma décadence.

C'est en lisant un roman policier, que j'ai connu la sève de mancenillier. Avec les moyens modernes, on peut se procurer de tout, mais je ne pourrais jamais dire à personne si l'effet est aussi rapide qu'on le décrit.

De là-haut, je veillerai sur toi. Garde-moi dans un coin de ton cœur, mais ne te privas pas d'aimer encore.

Je t'aime à tout jamais.

Meredith. »

Maxence s'écroule, c'est un voisin qui alerte les pompiers. À son réveil à l'hôpital, le Commissaire Cagney est à son chevet.

– Comment vous sentez-vous Maxence ?

– Très mal !

– Bien sûr. Les pompiers nous ont remis la lettre que vous aviez dans les mains. Nous avons effectué quelques vérifications. Nous avons retrouvé, dans sa boîte mail, la preuve de son achat de la sève de mancenillier. De plus, Meredith était gauchère, elle a donc eu la capacité de se piquer au bras droit. Les médecins vont vous garder jusqu'à demain. Je viendrai pour votre sortie. Reposez-vous bien.

Malgré son état, Maxence trouve étrange que le Commissaire, soudain, l'appelle par son prénom, et se soucie autant de lui. L'enquête est close, Meredith s'est suicidée. Même si son chagrin est immense, il ne lui en veut pas, il aurait peut-être fait de même. Ce qu'il redoute aujourd'hui, ce sont les obsèques, ce moment où on réalise que le retour en arrière n'aura jamais lieu.

Grâce aux somnifères, la nuit de Maxence a été calme. Il doit sortir à quatorze heures. C'est en avance que le Commissaire franchit la porte de sa chambre, et lui dit, tout enjoué, qu'il va l'emmener chez lui.

– Commissaire, c’est très gentil de vouloir prendre soin de moi, mais je n’ai aucune raison d’accepter. J’ai un appartement très confortable, je préfère rentrer, j’ai besoin d’être seul. Je vais faire appeler un taxi.

– Ce n’est pas négociable, Maxence.

Le ton impératif inquiète Maxence, cependant, il n’est pas assez solide sur ses jambes pour protester davantage, il obtempère.

Chez lui, Charles installe Maxence dans un grand fauteuil en cuir et s’assied en face de lui. Il dépose sur la table basse une grande enveloppe. Le jeune homme est nerveux.

– Que voulez-vous exactement ?

– Tu as ses yeux, son sourire et sa pommette sur la joue gauche.

Le commissaire explique à Maxence que sa mère était le grand amour de sa vie. Elle l’a quitté un beau matin, sans franche explication, sinon qu’elle était enceinte et qu’elle ne garderait pas l’enfant. Elle est décédée dans un accident de voiture, trois ans plus tard. Charles a été prévenu par son ex-beau-frère. Ce dernier lui a aussi appris qu’elle n’avait pas pu avorter, et qu’elle avait abandonné l’enfant. Charles n’a eu de cesse de retrouver son enfant. Lorsqu’il a vu Maxence, c’était comme une évidence. À son insu, il a fait un test de paternité qui s’est révélé positif.

– Voilà Maxence, j’espère que tu me pardonneras de ne pas t’avoir retrouvé plus tôt, et d’avoir fait un test sans ton accord.

– Je ne sais plus bien où j’en suis. Je veux rentrer chez moi.

– Certainement, mais avant, accepte cette clé, et voici l’adresse de la maison qu’elle ouvre. C’est une maison de famille que j’ai désertée ces dernières années, mais elle sera parfaite pour te reposer et reprendre tes esprits.

La vie l’a privé de sa mère biologique, la mort lui a enlevé ses parents adoptifs et la femme de sa vie, Maxence voit dans cette révélation le rayon de soleil qui peut chasser les nuages.

Plusieurs semaines ont été nécessaires à Maxence pour accepter de franchir le portail, accepter d’être à nouveau heureux. Mais aujourd’hui, c’est chose faite, et il espère que son père pourra le rejoindre bientôt.

Léontine CHARLES

29 juillet 2025

Heure française.

- Qui prend les blancs ?

Austin avait posé la question rituelle, et comme j'étais un peu dans la lune, je répondis :

- Cela dépend, qui les a pris, la dernière fois ?

Et je posai mes appareils auditifs près de l'échiquier.

- Euh... Cela devait être toi, papa. Mais je n'étais pas dans le coin, ces jours-ci.

Je perçus confusément ce qu'il me disait. La veille à la même heure, je jouais au bridge avec ma fratrie et ma femme, Barbara. Je me souvenais encore de la partie mais, good Heaven ! ne savais plus de quand datait ma dernière partie d'échecs avec mon fils Austin, bien moins routinier que moi.

- Admettons, dis-je donc. Prends les blancs.

Comme toujours, l'horloge retentit quand Barbara nous apporta la bouteille de brandy et des verres.

- Maman, tu devrais apprendre à y jouer...
- Quoi, et passer des heures juste pour bouger des pions ? Non, je préfère lire à côté, vous êtes si calmes, quand vous jouez...
- Toujours sur les légendes des îles anglo-normandes, ma chérie ?
- Oui.

Et elle s'installa dans un fauteuil près de nous, après avoir débouché la bouteille. Je devais être véritablement programmé pour cela, car l'horloge venait de sonner 10 heures PM quand j'annonçai un « échec et mat » à Austin.

- J'ai encore beaucoup à apprendre, conclut-il calmement. Je peux rentrer chez mon chat, maintenant.

Comme d'habitude, ni Barbara ni moi ne le retînmes, et une demi-heure plus tard, je voulus me coucher. Elle avait disparu, et je crus pouvoir la trouver dans son laboratoire photo, mais elle n'y était pas. Cela augurait de quelque chose d'inhabituel, chez elle, et je n'aimais pas cela. Enfin, je la découvris dans le bureau, plongée dans un petit atlas, ce qui me fit froncer les

sourcils. Elle était toujours habillée, avec son chignon gris presque impeccable. Je me sentis contrarié.

- Darling, tu ne viens pas dans le lit conjugal ?
- Pourquoi, quelle heure est-il ? fit-elle négligemment.

Décidément, cela ne me plaisait pas.

- Il est... 10 heures 38 PM.
- J'ai envie d'improviser un voyage.

Je me hérissai à la seule idée d'improviser. Et où voudrait-elle encore aller ? Je m'approchai du bureau. Barbara regardait, horreur ! une carte du pays de ces damnés froggies. Ces barbares !

- Tu ne parles pas sérieusement, j'espère ?
- Bien sûr que si. Nous n'avons pas bougé depuis plus de trois mois, et nous avons fait le tour de Gloucester depuis bien longtemps....
- Les îles anglo-normandes et leur folklore ne te suffisent pas ?
- Le monde est vaste, my dear, mais je n'ai plus envie d'aller loin.

Comment devais-je le prendre ? Nous avions « fait » l'Ecosse, le pays de Galles, quelques îles... De plus, Barbara se plaisait à raconter que je n'étais pas sortable. Elle me faisait une réputation d'horrible grincheux. Je n'aimais simplement pas être bousculé, et elle le savait très bien.

- L'Europe aussi est grande, dis-je. Enfin... le continent.

Cela la fit sourire, et elle risqua :

- Pourquoi, tu veux aller plus loin ?
- Non !

Barbara éclata de rire alors que je m'apercevais que c'était sorti tout seul. Pourquoi diable voulait-elle toujours partir ?! Mes épaules s'affaissèrent.

- Poor darling ! Ne t'inquiète pas : je trouverai un endroit où tu te sentiras bien.

Je grommelai quelque chose, dis que j'allais dormir. Ma femme pensait rarement à notre beau pays... Je me tournai et me retournai dans le lit, sans elle. Les Français ne savaient rien faire comme tout le monde, n'entendaient rien à la langue anglaise, dînaient quand je jouais au bridge l'estomac plein depuis belle lurette. Et jamais contents. Être plus qu'à moitié sourd

m'arrangeait, et puis si elle y tenait tant que ça, Barbara pourrait très bien y aller avec son frère ou ses cousins. C'est ainsi que je concevais ce qu'elle appelait des vacances, et moi à préparer tranquillement mes conférences, relire Shakespeare ou Dickens, jouer au golf et me promener avec Henry. Malheureusement, elle tenait à son idée, et je m'aperçus le lendemain qu'elle m'avait caché un coup de téléphone de Marie-Thérèse, quand elle me dit que nous pourrions « tout simplement » aller voir nos amis les Soubeyrac en Dordogne.

- Te souviens-tu d'elle et de son mari, Serge ?
- Evidemment. Elle était ravie qu'il fasse mauvais à Edimbourg ! C'est vrai qu'elle m'a fait rire, reconnus-je.
- Et Serge, toujours dans la nature ! Elle m'a dit qu'ils nous devaient toujours une invitation, depuis qu'on s'est revus il y a trois ans...
- Il y a trois ans, j'entendais mieux.
- Pour des Français, ils parlent bien anglais. Je te rappelle quand même qu'elle a été guide-interprète à Bordeaux, et que nous avons eu des possessions en Aquitaine. Je suis sûre que nous serions bien accueillis.

Je soupirai.

- Oh, tu auras le dernier mot, comme d'habitude...

C'est ainsi que, quelques temps plus tard, nous atterrissions à Bordeaux. Serge nous y attendait, grand sourire aux lèvres, avec moins de cheveux sur la tête et davantage dans le cou, en jean et vieilles baskets, tout le contraire de moi. Le personnage s'affirmait... Il me serra la main avec enthousiasme, ou plutôt me la broya.

- Mark ! Quel plaisir !

J'esquissai un sourire. Il avait carrément embrassé ma femme, ce qui me surprenait toujours. Barbara et moi connaissions surtout le nord de la France, si bien que je cherchai vainement l'heure de l'aéroport, sans la trouver.

- Pour une fois, je crois que l'avion était à l'heure, dit Barbara. Tu ne nous as pas trop attendus ?
- De toute façon, j'avais du chemin, et calculé large. Mais tant qu'on ne rentre pas dans Bordeaux... Vous allez voir notre coin de paradis !

Pour cela, il fallut au bout d'un moment quitter l'autoroute, et emprunter ce que j'appelais des chemins de traverse. C'était l'automne, et Barbara et moi fûmes alors sensibles au paysage, qui se parait de teintes rousses. Le trajet m'avait semblé long, au début. Serge faisait la conversation à Barbara, demandant des nouvelles de notre famille royale, de Gloucester, ou vantant les charmes du Sud-Ouest. De mon côté, je dodelinais de la tête, après le voyage en avion, et puis je n'étais pas aussi bavard de nature qu'une femme ou un Français. Fort heureusement, l'accent de Serge, en anglais, était relativement léger, même si lui-même était bien plus scientifique que littéraire. Je le trouvai presque agréable, avec une musique particulière. J'étais assez curieux de l'entendre parler dans sa propre langue.

Enfin, lorsque nous arrivâmes, après avoir fait quelques tours et détours, il eut un affectueux « Ma Marie-Thé ? Nous sommes là », que je pus comprendre. Celle-ci, toujours pimpante, cheveux teints malgré son âge, nous attendait sur le pas de la porte, au milieu des arbres fruitiers, des platanes, et leva le nez de son journal. Les retrouvailles furent chaleureuses, puis elle nous convia pour le goûter à l'intérieur. Le goûter ? me dis-je. Mais alors, quelle heure était-il ? Ma montre indiquait presque 4 heures PM, et Barbara et moi avions déjeuné, tôt, avant de partir. Ma femme, qui était réglée moins précisément que moi, n'avait pas l'air de se poser de questions. Marie-Thérèse nous dit donc qu'elle allait faire bouillir de l'eau pour le thé, tandis que Serge nous installait autour de la table de la salle à manger. Quand la maîtresse de maison revint, je fronçai les sourcils en constatant qu'elle utilisait du thé en sachets. Comment avait-elle fait bouillir l'eau ? Je craignais le pire, mais le flan aux pruneaux s'avéra être un délice, contrebalançant un thé fort peu académique. Pour le lendemain matin, je pris note de demander plutôt du café.

Après le goûter, Barbara et moi allâmes desserrer nos bagages dans la chambre d'amis, dont les fenêtres donnaient sur un potager où poussaient encore des tomates, bien visibles, bien rouges. Nous entendîmes aboyer et, tout excitée, Barbara alla voir s'il y avait réellement un chien, et je la suivis.

- Balthazar a envie de sortir dans les grands espaces, nous dit Serge. Il y a une forêt pas loin...
- Oh, allons-y ! s'exclama ma femme. Cela fait des heures que nous sommes assis !

J'approuvai, car je ressentais moi aussi le besoin de me dégourdir les jambes, même si je me demandais si nous dînerions à une heure décente. Barbara voulait me « faire sortir de ta zone de confort », et même si je bougonnais à part moi, je fus forcé de reconnaître que le paysage

était magnifique. Balthazar gambada, mais se calma assez vite, ayant flairé des truffes, que Serge extrait tout en parlant de la nature et de son ancien métier de géologue. La Terre, il la connaissait par cœur, disait-il. Marie-Thérèse nous avait suivis, et quant à elle, elle trouva de magnifiques cèpes, qu'elle nous promit pour le dîner. Cela me rassura, mais à quelle heure ? Force m'était cependant de reconnaître que le flan aux pruneaux, d'Agen, m'avait calé l'estomac. La promenade étant tonique, Barbara et moi étions plus fatigués qu'autre chose, aussi, une fois rentrés, celle-ci alla s'étendre sur notre lit. Marie-Thérèse prenait tout son temps, Balthazar dans les jambes à quémander des caresses. Serge m'entraîna dans le salon, tandis que sa femme vaquait à ses occupations de ménagère.

- J'espère que vous ne dînez pas trop tard, dis-je en me retrouvant entre hommes.
- Ne t'en fais pas, me rassura-t-il, veux-tu regarder ma bibliothèque ?
- Merci, mais je pratique très peu le français, lui dis-je dans sa langue.
- Marie-Thé saurait te le faire comprendre, elle a préféré l'interprétariat à un statut de professeur, répondit Serge dans un anglais impeccable.

Je l'admirai, mais il resta modeste, me faisant parler de ma dernière conférence, sur les mythes supposés à propos de William Shakespeare, auteur dont j'étais spécialiste. Je lui servis aussi mon couplet sur ses sonnets, lui en récitai même un. Je ne pensais déjà plus à regarder ma montre. Leur horloge, massive, était bloquée sur 9 heures 43. Serge me dit en riant qu'elle donnait l'heure deux fois par jour.

- Et tu as raison, c'était un sonnet splendide, ajouta-t-il. Tu les connais tous ?
- J'ai les œuvres complètes de Shakespeare à la maison, et je me sens assez en forme pour écrire à mon tour...
- Ah oui ? Quoi donc ?

Pris au dépourvu, je m'entendis répondre que je pourrais en écrire un moi-même, de sonnet. Très obligeamment, Serge me donna une feuille de papier, aussi je sortis mon beau stylo de ma poche.

- Je vais voir les femmes, me dit-il.
- Filou !

Nous rîmes, et je regardai enfin l'heure : 6 heures 45 PM. A supposer que nous mangerions à l'heure où je jouais, cela voulait dire que j'avais environ une heure devant moi pour ébaucher

un sonnet. L'automne m'inspirait, et je me lançai assez vite. J'écrivais le deuxième vers, quand une bonne odeur vint titiller mes narines.

- A table ! lança Marie-Thérèse.
- Déjà ?! m'exclamai-je effaré, ayant tout à fait perdu la notion du temps.

Ma montre indiquait 7 heures PM, et Barbara éclata de rire en me voyant à la petite table, stylo à la main.

- Sacré Mark, il est 20 heures !
- Quoi, que veux-tu dire, darling ?! Je...
- A l'horloge de la cuisine, il est l'heure de dîner. A l'heure où tu joues au bridge ou aux échecs après la vaisselle !
- Mais que s'est-il passé ?!
- Bienvenue en France ! dit Marie-Thérèse en riant. J'ai préparé du canard, avec les cèpes que j'ai trouvés tout à l'heure !

Nous nous assîmes tous à table, et malgré la surprise, je me sentais tout léger, même soulagé : j'étais capable de m'adapter même avec des froggies ! Les trois autres riaient de mon ahurissement.

- Il y a une heure de plus, ici, par rapport au Royaume Uni, m'expliqua Serge.
- Tu vois, tout est possible ! triompha ma Barbara. A l'heure du repas, tu as un accès de créativité, maintenant !

Je regardai Serge, perdu.

- Avance donc ta montre, mon vieux...
- Quand je te disais, qu'aller en France te ferait du bien, my dear !

ARIANE

21 h

Son grand amour, l'amour de sa vie, le chemin tout tracé d'une vie heureuse... Détruit.

Patrick l'avait trahie avec Jade, sa meilleure amie.

Ariane s'enfuit, effondrée, en larmes, échevelée, hors de tout sauf de la souffrance.

Un espoir de retour peut-il lui traverser l'esprit ?

Aucunement.

Elle court le long de rues qu'elle ne reconnaît pas, l'esprit perturbé par ce drame.

Elle les traverse.

Où va t elle ?

Là n'est pas le problème.

Il lui faut évacuer la douleur.

Elle court toujours... Vers l'espoir ?

Ce n'est qu'un mauvais rêve ?

Mais non, c'est bien la réalité.

Continuer à courir ? Mais pourquoi ? Pour fuir ? Fuir quoi ? Un amour déçu ?

La vie s'arrête t'elle pour cela ?

Mais enfin c'est plus qu'un amour, c'est sa vie, elle a tout donné.

Ariane continue son chemin tout droit, au bord de l'inconscience, sans prendre de raccourci. A quoi cela servirait il d'ailleurs ?

Eh oui le choc de cet amour trahi.

Egalement le choc causé par une voiture qui la percute violemment.

Le chemin s'arrête là.

Ariane s'effondre.

Nous entendons Phèdre lui susurrer :

« Ariane ma sœur, de quel amour blessée, vous mourûtes au bord où vous fûtes laissées ».

Mais enfin Ariane, ne t'avait on pas dit que parfois l'amour et la vie ne tenait qu'à un fil.

*

Reprenons le fil de l'histoire.

Ariane rentrait de son travail après 20 h en semaine.

Elle consultait « Facebook » dès son arrivée.

Elle restait ainsi, pensait-elle, en contact avec toutes ses connaissances, du moins celles qui lui avaient proposé d'être « Amis » et aimait bien regarder leur fil et faire des commentaires.

C'est ainsi qu'elle découvrit, ce mardi, en tombant sur une photo que Claire avait mise en ligne dix minutes auparavant, la trahison de Patrick qui devait normalement être à son entraînement de foot.

Claire qui, elle le savait, était jalouse d'elle, convoitait Patrick et n'admettait pas sa défaite.

Voulait-elle se venger en faisant cette publication ?

En voyant sur la photo Patrick tout près de Jade, ce fut le choc.

Il s'agissait sûrement d'une méprise, même si Claire avait inscrit : « Les nouveaux tourtereaux ».

Elle connaissait le bar dans lequel ils se trouvaient : le Royal.

Il fallait absolument qu'elle fasse le constat par elle-même car ça ne pouvait être qu'un montage.

Ce matin, au téléphone, Patrick lui avait confirmé, une fois de plus, qu'il ne pourrait plus vivre sans elle.

Elle s'habilla et sortit précipitamment pour rejoindre le bar qui ne se trouvait pas très loin.

Son cœur battait à tout rompre.

Il ne m'a pas fait cela se persuadait-elle.

Claire n'était pas nette et elle allait la supprimer de sa liste. C'est vrai que ce n'était plus une amie.

Arrivée près du Royal, elle respira profondément et regarda, le plus discrètement possible, par l'immense verrière, l'intérieur du bar.

Ils étaient bien là, discutant énergiquement. Jade avait-elle eu besoin de Patrick pour qu'il l'aide à régler un problème important ?

Calme-toi, se dit-elle, Patrick n'avait sans doute pas eu le temps de la prévenir et il lui dirait ce soir le pourquoi de cet entretien.

Mais patatras !

Ce n'était pas ce qu'elle essayait de croire.

Ils commencèrent à s'embrasser à bouche que veux-tu, le reste du monde pouvant crouler sans que cela les dérange.

Etait-ce les effets de l'alcool, Ariane s'apercevant qu'il y avait plusieurs verres sur leur table ? C'est vrai que Patrick en la matière ne rechignait pas et perdait tout contrôle.

Pourtant ils persistaient dans leurs échanges labiaux.

Non, ce n'était pas possible.

Où le bât blessait-il ?

En remontant le fil de ce qui s'était passé depuis leur coup de foudre récent, elle ne trouvait rien qui puisse avoir inciter Patrick à la trahir.

Elle s'était donnée à lui toute entière.

Pour prouver son amour, elle avait sacrifié sa virginité.

Ce n'était pas un sacrifice mais un bonheur immense, intense.

Elle était devenue une femme.

C'en était donc fini de son amour pour Patrick.

Elle n'avait plus qu'à rentrer chez elle pour essayer d'accepter l'inacceptable, pleurer toutes les larmes de son corps et faire le deuil en espérant que cela soit possible.

*

4 h le lendemain

Où se trouve-t-elle ?

Ariane reprend petit à petit conscience.

D'abord la douleur, intense, à gauche au niveau du bassin.

Pourquoi ? Elle ne se le rappelle pas.

Ouvrir les yeux ? Cela lui semble difficile.

Et cette odeur bizarre.

Que lui est-il arrivé ? Elle n'a aucuns souvenirs.

Mais elle est allongée !

Elle ne se rappelle pas s'être couchée. Elle n'avait sûrement pas bu, elle est toujours sobre.

Voilà, ses yeux s'ouvrent et elle voit sa maman près d'elle qui lui tient la main.

Elle essaye de parler mais aucun son ne sort, pourtant elle bouge les lèvres pendant un long moment.

Elle entend enfin le son de sa voix.

Elle murmure :

- Maman, j'ai mal, où suis-je ?
- Ma chérie, tu as eu un accident terrible il y a environ sept heures et je suis heureuse que tu en sois sortie, je vais avertir les soignants.

Mais déjà une infirmière et un médecin arrivent, alertés par le moniteur sur lequel elle est branchée.

Petit à petit les souvenirs de l'accident lui reviennent.

Le médecin qui l'ausculte lui dit qu'il était optimiste, il y a plus de peur que de mal. Le choc a été très violent et le traumatisme physique serait long à évacuer. Il lui faudra tenir, comprendre, digérer, accepter les conséquences de cet accident, la douleur, la diminution des facultés au moins pendant un temps

Que pouvait-elle faire clouée sur ce lit d'hôpital ?

Rien pour l'instant, mais une petite lueur d'espoir commençait à se faire jour dans les brumes de son esprit

- Maman, que m'est-il arrivé, je ne m'en souviens pas ?
- Ma chérie, tu courrais comme si un monstre te poursuivait, tu as traversé la rue, une voiture t'a percutée. Elle ne s'est pas arrêtée. Un témoin a vu l'accident et a aussitôt appelé les secours. Mais tu ne te rappelles plus de rien ?
- Non, non Maman, de rien.
- Il dit que tu semblais fuir, que tu étais hagarde. Que fuyais-tu ma petite fille ?

Ariane reste silencieuse, son front se plisse.

Juliette, sa maman, l'embrasse, lui caresse le front, l'incite à parler.

Ariane demeure silencieuse, préoccupée.

- Patrick passera bientôt te voir. Il est bouleversé par ce qui t'est arrivé. Je l'ai appelé pour lui dire que tu avais eu un accident très grave.

Patrick ! Patrick !

Un flash !

Patrick et Jade, ils s'embrassaient. Tous les souvenirs affluent d'un coup.

Un cri de désespoir jaillit de sa gorge.

- Mon dieu, que se passe-t-il dit sa maman, affolée d'entendre tout à coup tant de souffrance dans le cri de son enfant ?

Ariane pleure à chaudes larmes à présent.

Le baiser de la trahison de Patrick son amour et de Jade sa meilleure amie.

La trahison, cette autre blessure traumatisante, vive, coupante dont elle ressent la morsure.

Malgré les sanglots, Juliette comprend ce qui s'est passé.

Elle comprend également que le choc a été pour sa petite fille aussi violent que celui de la voiture.

- Ma petite, mon Ariane, ce n'est pas un garçon pour toi. Je le savais, il ne te méritait pas. Je ne suis pas étonnée.

- Mais je l'aime Maman. Tu ne peux pas comprendre car Papa a été ton premier et ton seul grand amour. Il ne t'a jamais trahie. Papa, Papa je voudrais le voir, pourquoi n'est-il pas venu ?
- Il est à l'étranger pour son travail. Il saute dans le premier avion. Je dois aller le chercher à l'aéroport dès son arrivée. Nous reviendrons tous les deux te voir aussitôt.

Dans le couloir, Juliette craque et pleure toutes les larmes de son corps. Voir ainsi souffrir son enfant a eu raison de son courage.

Elle se reprend. Elle est si heureuse que son mari ait interrompu immédiatement son déplacement. Ils ne seront pas trop de deux pour redonner confiance à Ariane.

En retournant à sa voiture elle se dit que le drame a été évité de peu. Sa fille aurait pu mourir.

Vivre sans elle est impensable. C'est sa seule enfant. Elle aurait aimé en avoir plusieurs, mais de fausses couches en fausses couches, de déceptions en déceptions, elle et son mari s'étaient résignés.

Elle pense à sa propre mère qui n'avait pas voulu avoir d'autres enfants après elle. C'était la peur du « Qu'en dira-t-on » qui l'avait guidée. Etre enceinte voulait dire qu'on avait eu des relations sexuelles, « Qu'on aimait ça ». Une fois devait suffire. Juliette n'a donc ni frère et sœur.

Elle pense à la grand-mère maternelle de son mari qui pourtant en avait eu seize et l'assumait si bien. Elle était la bonté incarnée et rayonnait de bonheur au milieu de sa nichée, malgré la dureté de la vie. Son mari, veuf d'un premier mariage, en avait eu déjà six qu'elle considérait comme les siens.

Juliette repense à sa propre enfance, à sa pauvre mère qui avait voulu se suicider en apprenant que son mari la trompait. Une tentative ratée parmi d'autres et une vie de dépressions à répétition. Ce n'était pas étonnant, son père clamant, dès qu'il en avait l'occasion, qu'il ne pouvait se passer de femme, la sienne ou bien une autre, peu lui importait.

Un père intransigeant et dépourvu de tout sentiment.

Juliette avait huit ans quand il lui avait demandé, en pleine nuit, d'aller chercher le médecin, en vélo, car sa mère était malade. Elle se souvient de sa terreur car il lui avait intimé de pédaler très vite sinon, si sa maman mourrait, elle en serait responsable. Un terrible souvenir qui ne l'a jamais quitté.

Aujourd'hui, après son décès, elle ne subit plus son emprise.

Ariane quant à elle n'a rien connu de tout cela, heureusement !
C'est une petite fille joyeuse et souriante, qui a quand même un sacré petit tempérament.
Petite, lorsqu'on lui demandait le pourquoi d'une chose, elle répondait invariablement « Parce que c'est comme ça » d'un petit air buté.
Et quand elle jouait avec Loulou, le petit voisin, elle n'était pas la dernière à lui emboîter le pas pour dire des gros mots.
Elle savait s'opposer à ceux qui pouvaient lui faire du mal, notamment ses grands-parents.
A douze ans, en vacances chez eux, ne supportant plus les remarques désobligeantes de son grand-père, elle réussit à ce qu'il la ramène chez ses parents.
Ariane n'est pas parfaite, non.
Simplement une enfant que beaucoup de parents aimeraient avoir.

*

14 h le lendemain

Les parents d'Ariane viennent d'entrer dans la chambre et embrassent tendrement leur fille.

- Papa j'ai été trahie, j'ai failli en mourir s'écria Ariane en larmes.

Arthur lui prit la main et lui dit :

- Je te demande pardon de n'avoir pas été présent hier, je suis là maintenant ma petite fille. Nous avons vu le médecin. Il aimerait que tu vois un psychologue si tu le veux bien.
- Mais je vais bien moralement rétorqua Ariane.
- Nous pensons, ta mère et moi, qu'il y a un risque de choc psychologique important, qui peut surgir plus tard s'il n'est pas soigné rapidement. Ce n'est pas facile de se délivrer de la pensée d'avoir côtoyé la mort de si près. Et ce Patrick ! Dis-toi qu'il valait mieux qu'il te trahisse maintenant, votre liaison étant relativement récente. Je ne te dirai pas « un de perdu, dix de retrouvés » mais tu ne dois pas désespérer. Tes deux soi-disant copines n'en étaient pas et je pense que tu connais d'autres personnes en qui tu peux avoir confiance.

A ce moment, quelqu'un frappa à la porte de la chambre.

Juliette alla ouvrir. Une personne qu'elle ne connaissait pas se tenait dans l'encadrement.

- Bonjour, je suis Jean-Christophe, celui qui a appelé les secours. Je viens prendre des nouvelles de la demoiselle qui a eut accident hier soir, savoir si elle va se remettre rapidement.
- Entrez lui dit Juliette et tout d'abord merci. D'après ce qui nous a été dit, votre intervention immédiate a été déterminante, sans cela Ariane serait peut-être morte ou lourdement handicapée.
- Ariane, quel joli prénom dit Jean-Christophe. Bonjour monsieur, bonjour mademoiselle, excusez-moi de faire irruption dans votre chambre mais la police ne m'ayant donnée aucune nouvelle je m'inquiétais de votre santé vu la violence du choc que vous avez subi. Je suis rassuré de voir que vous n'avez rien de trop grave.
- Merci monsieur bafouilla Ariane.
- Vous êtes sans doute encore sous le choc, aussi je ne vais pas vous importuner plus longtemps. Heureux de vous avoir vue.
- Pourriez vous me donner vos coordonnées, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, lui demanda Arthur. Lorsque Ariane sera complètement rétablie nous aimerions fêter cette renaissance et vous avoir parmi nous car vous y avez participé. D'accord avec moi mes chéries ?

Juliette et Ariane répondirent oui en même temps.

Alors à très bientôt enchaîna Arthur après avoir noté le numéro de téléphone .

Une fois Jean-Christophe parti, il ne put s'empêcher de dire à Ariane que ce beau jeune homme lui avait sauvé la vie.

- Tu souhaites sûrement le revoir rapidement ? Pour moi, il a l'air « super ». Il a souhaité savoir comment tu allais après ce choc.

Je pense qu'il pourra faire partie dorénavant de tes amis fidèles

Ariane ne répond rien, pourtant elle semblait avoir récupéré beaucoup de ses fonctions.

Le feu couvait-il déjà sous la braise ?

LE PLAYMOBIL

Un flash. A côté du chêne, une flaque de sang... une forme sombre.

Un autre flash. Le playmobil fonce sur lui les yeux injectés de sang, les dents acérées. Il brandit un couteau trois fois plus grand que lui.

* * * * *

Bip, bip, bip ! Bip, bip, bip ! Hervé se réveille en sursaut. C'est quoi ce cauchemar ! pense-t-il le cœur encore battant. Il s'assoit dans le lit pour reprendre ses esprits. Il est 7h et Léa est déjà partie travailler. Dans la salle de bain, il s'asperge le visage d'eau fraîche et se regarde dans la glace. Quelques petites rides au coin des yeux commencent à apparaître. Les séances de squash, le jogging et une bonne alimentation lui permettent de rester svelte et musclé. Satisfait, il se rase en pensant que c'est une journée importante pour lui.

Il avait été informé par son ami Marc, journaliste chroniqueur littéraire, qu'une nouvelle maison d'édition allait bientôt ouvrir ses portes à Guéret. Après plusieurs rendez-vous de négociation avec le Directeur M. Duval, ils avaient conclu un accord. Aujourd'hui, la secrétaire doit l'appeler et lui envoyer son contrat.

Il se lève et se prépare un café qu'il prendra sur la terrasse du jardin. On est au mois de mai et la nature frémit de vie, les oiseaux fricotent et préparent leurs nids. Ça va être une belle journée !

Cela fait maintenant dix ans qu'ils ont achetés cette meulière à Gouzon dans la Creuse. Léa, infirmière, ne supportait plus ses vacations à l'hôpital Tenon de Paris et Hervé, traducteur indépendant, pouvait travailler à domicile. Ils aspiraient, tous les deux, à une vie plus paisible. Leurs recherches se sont principalement orientées sur cette région, la Creuse. Ils avaient eu l'occasion de la découvrir lors du mariage de Marc il y a maintenant une vingtaine d'année. Les souvenirs merveilleux de cette semaine hors du temps sont restés gravés dans leur mémoire.

Ils se sont dit « Oui » devant Madame la Maire peu de temps après leur installation pour devenir M. et Mme Loisel avec l'espoir de fonder une famille. En effet, Léa approche de la quarantaine et l'envie de maternité se fait de plus en plus forte.

Cette maison avait été leur coup de cœur. Située à la sortie du village, il faut parcourir environ deux cents mètres sur un petit chemin pour découvrir une jolie maison entourée d'arbres. Très fonctionnelle, elle est composée d'une entrée, cuisine, salle à manger et trois chambres. A

quelques mètres de l'entrée, un vieux chêne accueille une balançoire. Derrière la maison, une terrasse ombragée invite au farniente.

Hervé a aménagé son bureau dans l'alcôve de la salle à manger. Comme tous les matins, il s'y installe à 8h30 précise. Il commence la traduction du roman d'un auteur australien qui a un certain succès dans son pays. Au bout de quelques minutes, son téléphone professionnel se met à vibrer. Il ne connaît pas le numéro mais décroche pensant que c'est peut-être la secrétaire qui l'appelle.

Au bout du fil, un démarcheur lui vante les mérites d'une marque des volets roulants électriques. Il l'éconduit poliment puis raccroche.

Il reprend sa traduction, mais une heure plus tard, il reçoit un nouvel appel. Le numéro commence par 06 et il décroche. Cette fois-ci, c'est une nouvelle compagnie d'électricité qui lui propose des offres attractives. Il décline gentiment la proposition et coupe la communication.

Une demi-heure plus tard, il est de nouveau dérangé dans son travail par un démarcheur pour un monte escalier. A quarante-cinq ans, je ne suis quand même pas impotent, pense-t-il !

Il soupire et reprend tant bien que mal la traduction du texte. Bzz, bzz, bzz, son téléphone vibre de nouveau. Lassé, il décroche au bout d'une dizaine de sonneries pour entendre une bande son disant « ne raccrochez pas, votre numéro a été tiré au sort et vous êtes le gagnant de notre super loterie » suivie de la petite musique des Quatres Saisons de Vivaldi. Il raccroche.

Il entend Léa revenir de ses premières visites matinales et décide de faire une pause. Il est 11h. Ensemble, ils préparent le repas.

- Ça va mon chéri ? Tu sembles tendu ?
- Oui. Tu sais que j'attends l'appel de la secrétaire de M. Duval, l'éditeur de Guéret, pour la signature de mon contrat. J'ai eu plusieurs appels en 06 mais c'était des démarcheurs. J'ai même été contacté par une société qui vend des monte-escaliers !
- A 42 ans tu es déjà vieux ! dit-elle en pouffant de rire. Tu veux bien éplucher les carottes s'il te plaît ?
- Bien sûr Reine de mes nuits !

Il l'enlace et dépose un baiser au creux de son cou.

- Ta matinée s'est bien passée ? Tu avais combien de patient à voir ?

- J'en avais cinq, des pansements principalement. Mais j'ai commencé par la toilette de Mme Dubreuil. La pauvre a des varices tellement énormes et souffre de plus en plus. Elle ne peut plus se lever. A 85 ans, les médecins hésitent à l'opérer.
- Tu veux que je coupe les carottes en rondelles aussi ?
- Oui, merci.
- Et cet après-midi, tu as beaucoup de rendez-vous ?
- Oui, j'ai huit patients. Je vais certainement finir tard. Heureusement, c'est Marielle qui fait le coucher de Mme Dubreuil ! Ne m'attends pas pour manger.
- Ok, je te laisserai une assiette dans le frigo comme d'habitude.
- Merci mon poulpe ! le taquine-t-elle
- Ohhhh, pas mal celui-là ! dit-il en riant.

Au début de leur relation, ils s'amusaient à se donner des petits noms d'animaux. Ils trouvaient ça ridicule chez les autres couples de leurs connaissances, et ayant épuisés les « mon poussin », « mon canard », ils s'évertuaient à trouver d'autres noms beaucoup moins mignons.

Après le repas, Léa monte se reposer dans la chambre. Elle ne reprendra ses visites qu'à 16h.

Hervé retourne à sa traduction. Plongé dans son travail, il n'entend pas Léa partir.

Tout au long de l'après-midi, il est interrompu de nombreuses fois par les vibrations de son appareil de communication. Il répond patiemment au début, puis de plus en plus sèchement. Parfois, il répond de façon ironique.

- Bonjour, je suis Judith de la société Audiplus.
- Pardon ? Je n'ai pas compris...
- Je suis Judith de la société Audiplus et j'ai une offre à vous proposer...
- Vous avez un coffre pour moi ?

Comprenant la plaisanterie, le correspondant raccroche après quelques minutes.

Certaines fois, il décroche et attend, puis il raccroche sans dire un mot dès que son interlocuteur expose ses doléances. D'autres fois, il est carrément désagréable.

Il est presque 20h quand il arrête son travail. On sonne à la porte, il va ouvrir pensant que Léa a oublié ses clés. Il est violemment plaqué contre le mur de l'entrée par un type énorme qui pointe un couteau sur sa gorge.

Terrorisé, il ne peut émettre aucun son.

— Ahhhhhh ! tu fais moins l'malin troud'uc !!! Viens par-là !

L'énergumène, qui doit bien peser cent kilos, écume de rage ! Il l'agrippe par le col de sa veste et le projette à l'autre bout du couloir. Il se rue sur lui, le soulève, le jette sur une chaise et le ligote.

Hervé tente de reprendre ses esprits, il ne peut plus bouger son bras gauche qui a amorti sa chute. Une gifle magistrale lui fait baisser la tête. Un goût de sang dans la bouche, sa lèvre inférieure est fendue, il lève les yeux et interpelle son agresseur.

— Mais qu'est-ce que vous voulez ? qu'est-ce que j'ai fait ?

L'homme se retourne. Hervé écarquille les yeux quand il découvre que l'homme porte un tee-shirt noir avec un playmobil agressif. Le même que celui qu'il a vu dans son cauchemar.

— Ahhhhhhhh, tu pensais t'en tirer comme ça ! tu pensais qu'tu pouvais m'traiter comme ça ! tu pensais qu'tu pouvais humilier les gens sans qu'ça t'retombe dessus ! mais je t'ai trouvé mauviette !

— Mais je ne vous connais pas ! je ne vous ai rien fait !

— Comment tu m'as rien fait ? Tu m'as raccroché au nez toute la journée ! J'vais t'dire mon p'tit Monsieur, qu'c'est pas facile tous les jours d'gagner sa croute avec un boulot à la con ! J'suis démarcheur téléphonique pour plusieurs sociétés. Bien obligé d'cumuler les tafs ! Y payent que dalle !

— Vous voulez de l'argent ? détachez-moi et je vous donne tout ce que j'ai !

— Non hurle-t-il !!! Tais-toi ! Ce s'rait trop facile ! On va s'amuser un eu avant ! J'vais t'faire rabattre ton caquet moi !

Une seconde gifle le fait tomber de sa chaise. Son nez saigne aussi maintenant.

Une fois qu'il a bâillonné Hervé, l'individu renverse alors tout ce qu'il trouve à sa portée. La desserte de l'entrée, la commode et le bahut du salon, lacère le canapé et le cannage des chaises, arrache les portes des placards de cuisine, renverse le réfrigérateur, casse les miroirs, les décorations murales et les tableaux. Essoufflé il s'arrête et saisit leur photo de mariage qui ornait la cheminée.

— Hey ! elle est bonasse ta gonzesse !

— Huuummmm ! Hervé s'énervé

— Quoi ? Tu veux parler ? J'tenlève ça mais tu cries pas hein ?

- Je vous en supplie ! Prenez ce que vous voulez et partez ! Je ne dirai rien !
- Pour sur tu diras rien !

Il s'approche d'Hervé et le roue de coups de pieds dans le ventre et de coups de poings, le laissant pour mort.

Hervé s'est évanoui. Quand il reprend conscience, il fait déjà nuit. Il n'entend plus que le silence. Léa n'est pas rentrée. Il tente de se relever et de se détacher. La douleur le fait grimacer, il se touche le visage, il a du sang sur les mains.

Toute la maison est saccagée ! Des débris de toute sorte jonchent le sol. Il voit son reflet dans un morceau du miroir de l'entrée. Sa lèvre inférieure est fendue et le sang s'est coagulé, son œil droit refuse de s'ouvrir.

Il entend son téléphone vibrer, bzz, bzz, bzzz. Il le retrouve enfin dans la cheminée à côté de sa photo de mariage froissée en boule. Le temps de le retrouver son interlocuteur avait raccroché. Sa boîte mail indique plusieurs messages reçus de l'éditeur. Je les lirai plus tard pense-t-il, il faut que j'appelle les secours. Il est minuit et Léa n'est pas rentrée. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé.

La porte d'entrée est restée ouverte. Bien que la vitre ait été brisée, il traverse le couloir pour la fermer. Il jette un coup d'œil dehors. Tout est calme.

La pleine lune éclaire faiblement la cour, il distingue quelque chose de sombre par terre. Une boule d'angoisse lui serre la gorge. Il a peur d'affronter ce qu'il pressent. Il allume la lumière extérieure. Léa gît par terre près du chêne.

Il se précipite à genoux vers elle, lui soulève la tête en pleurant, lui caresse le visage et la couvre de baisers. Son visage est couvert de sang. Elle respire encore.

- Léa ! Léa ! Réveille-toi mon ange. Ne t'inquiète pas souffle-t-il haletant, tout va bien se passer. Je vais chercher de l'aide.

Il tourne lentement la tête pour lui prendre la main.

Les yeux écarquillés d'horreur, haletant, sa bouche s'ouvre et se tord pour laisser s'échapper un hurlement animal à vous glacer le sang quand il remarque le ventre rond de Léa, abritant leur future progéniture, lacéré de coups de couteaux faisant apparaître la chair à vif.